25-11-66

# LE GÉNIE
# DE L'HOMME.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DES ARTS ET MANUFACTURES,
RUE J.-J. ROUSSEAU, N°. 14.

# LE GÉNIE

# DE L'HOMME,

## POËME.

PAR CHARLES CHÊNEDOLLÉ.

*Me verò primùm dulces ante omnia musæ*
*Quarum sacra fero ingenti percussus amore,*
*Accipiant; cœli que vias, et sydera monstrent,*
*Defectus solis varios, lunæ que labores:*
*Unde tremor terris; quâ vi maria alta tumescant,*
*Objicibus ruptis, rursùs que in se ipsa residant.*

VIRG. Georg. liv. 2.

PARIS,

A la LIBRAIRIE STÉREOTYPE, chez H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins, n°. 15.

1807.

# AVANT-PROPOS.

Voici encore un poëme didactique, descriptif ou philosophique, comme on voudra l'appeler. Je ne disputerai point sur le titre, persuadé qu'il ne fait rien à la chose.

Je ne chercherai point non plus à répondre aux objections qu'on a faites contre ce genre d'ouvrages, en les accusant de manquer d'intérêt, et en cherchant à prouver qu'on ne peut leur donner ni marche ni action ; je sais qu'il est très-difficile de donner une direction au poëme didactique ; aussi n'est-ce pas là positivement son but. Il enseigne, expose ou décrit ; et quand le poëte a fait de beaux vers il me semble qu'on n'est plus en droit de rien exiger de lui.

Mais si le poëme didactique ne peut

avoir l'intérêt d'une action, il faut au moins qu'il ait cette sorte d'intérêt qui naît de l'ordre et de la bonne distribution d'un ouvrage. Il faut que les masses qui forment les divisions principales ou les chants, soient bien distinctes et nettement marquées. C'est là le mérite de Virgile et de Boileau ; et c'est aussi celui que j'ai cherché à donner à cet Ouvrage, autant du moins que me l'a permis mon faible talent.

J'ai donc embrassé mon sujet dans ses plus grandes généralités. Ainsi en peignant le *Génie de l'homme*, je l'ai montré d'abord étudiant les Cieux; ensuite cherchant à connaître le séjour qu'il habite; puis se repliant sur lui-même, et s'efforçant de deviner sa propre nature ; enfin se considérant comme être social, et cherchant quelle forme de gouvernement donne la plus grande mesure de biens, et la plus petite quantité d'inconvéniens.

Il me semble que cette distribution est nette et parfaitement distincte. Il y a même dans cette marche une progression d'intérêt qui ne dépend pas tout-à-fait de l'ordre; car, si je ne me trompe, chaque chant gagne du côté de l'intérêt, puisque dans les deux premiers, après avoir promené l'homme au-dehors, et l'avoir égaré dans les cieux et sur la terre, dans les deux derniers je le ramène sur lui-même, en lui montrant sa propre nature et les lois de la société dans laquelle il vit. Or, *homme et société*, voilà les deux grands intérêts dont la vie et la pensée de l'homme se composent.

Je sais qu'on pourra m'objecter que puisque je peignais le *génie de l'homme dans les sciences*, je n'ai pas traité mon sujet; car il y a une foule de sciences dont je ne dis pas un mot. A cela je réponds que la poésie ne fait pas de traités mais des tableaux. Si j'avais admis

une autre science, telle par exemple que la médecine ou la chimie, la botanique et la minéralogie, qui tiennent de si près à ces deux sciences, étaient là pour réclamer une place dans l'ouvrage, et alors j'étais dans la nécessité de faire une encyclopédie en vers, chose qui aurait pu ne pas être divertissante pour le lecteur.

De plus, j'ai voulu, comme je l'ai déjà dit, saisir mon sujet dans ses plus grandes généralités possibles. J'ai donc pensé qu'après le *ciel*, la *terre*, l'*homme* et la *société* (1), toute autre division aurait été disproportionnée. C'est ce qui fait même qu'après y avoir mûrement réfléchi, j'ai réduit le poëme à quatre chants au lieu de six, ordonnance à laquelle, séduit par l'abondance des matières, je m'étais arrêté d'abord.

---

(1) Ou en d'autres termes, l'*astronomie*, la *géologie*, la *psycologie* et la *politique*.

Je ne chercherai point à faire croire qu'il y a beaucoup d'idées neuves dans cet Ouvrage. En fait de matières philosophiques, la poésie n'a pas l'initiative des idées : elle se charge seulement de les rendre populaires et de les proposer à l'admiration des hommes. Quand elle veut faire la fortune d'une idée, elle la met en circulation après l'avoir chargée de sa puissante empreinte ; et le monde l'adopte quand elle est frappée à son coin.

On a demandé si la poésie ne perdait point en voulant s'unir à la philosophie, et si la physique et la métaphysique ne formaient point pour elle une alliance plus dangereuse qu'utile.

Sans vouloir traiter cette question, je crois pouvoir observer que la poésie ne peut que gagner à cette union, quand elle sera sagement réglée par le goût et soutenue par l'imagination. C'est en commerçant avec la philosophie, que

la poésie agrandira la sphère de ses images, et acquerra ces beautés mâles et fortes qui peuvent remplacer avec une sorte d'avantage les beautés mythologiques ou tragiques dont le charme s'est un peu affadi par un trop long emploi. Mais il ne faut pas que l'idée physique ou métaphysique prédomine sur l'image du poëte. Il faut qu'au travers des voiles poétiques on l'entrevoie plutôt que de la voir. La physique est à la poésie ce que l'anatomie est à la peinture : elle ne doit pas s'y faire trop sentir; mais sagement ménagée, elle joint au charme de la fiction tout l'intérêt de la vérité.

Dans une Préface on parle pour l'ordinaire fort longuement du style. Je n'en dirai qu'un mot pour rendre l'idée que je me suis formée de celui que doit employer le poëte. La poésie doit toujours peindre, et même, dans sa légère démarche, elle doit encore jeter

plus de regards qu'elle ne doit tracer de tableaux. Il faut que souvent elle indique plutôt qu'elle ne montre, et qu'elle laisse à l'imagination, une fois avertie, le soin d'achever ses peintures.

J'ai cherché dans cet essai, dont je sens bien vivement toute la faiblesse, à suivre le précepte de Pythagore et de Platon, qui disaient à leurs disciples : *Ne chantez que sur la lyre.* C'est-à-dire ne traitez que des sujets nobles et sérieux. En effet, si l'imagination est belle en poésie, la raison en vers est admirable. Le public m'apprendra si ce premier essai, commencé dans ma jeunesse, donne assez d'espérances pour que j'entreprenne un jour des ouvrages plus importans.

# ARGUMENT.

## CHANT PREMIER.

*Exposition. Invocation. Origine de l'Astronomie. Elle a devancé les autres sciences. Elle prend naissance chez les bergers chaldéens. Elle passe chez les Egyptiens et chez les Grecs, où elle est défigurée par les erreurs et les fables. Services rendus à l'Astronomie par Eratosthènes et Pythéas. Système de Ptolémée. Copernic réforme l'Astronomie. Képler découvre les véritables orbites des planètes. Descartes. Newton. Exposition du véritable système du Monde, d'après Copernic et Newton. La Terre. Le Soleil. Jupiter et ses satellites découverts par Galilée. Système de Saturne. Découverte de la planète d'Herschel. Les comètes. Les éclipses. Figure de la Terre déterminée par Maupertuis et Lacondamine. Immensité des Cieux. Population de l'espace. Hymne à l'Eternel.*

# LE GÉNIE DE L'HOMME,

## POËME.

# L'ASTRONOMIE

OU

# LES CIEUX.

---

*Docuit quœ maximus Atlas*
VIRG. En. ch. 1.

## CHANT PREMIER.

L'HOMME appelle mes vers : je chante son génie.
Je le peindrai d'abord sur les pas d'Uranie,
Et par elle éclairé, poursuivant dans les Cieux
Des orbes enflammés le cours mystérieux ;
Puis, du globe observant les changemens antiques,
On le verra des monts dessiner les portiques ;
Enfin de sa pensée épier les trésors,
Et du corps social dévoiler les ressorts.

O puissante Nature ! ô fille du grand Être !
Toi, qui toujours fidèle aux desseins de ton maître,
Et qui, joignant la pompe à la simplicité,
Entretiens des saisons la féconde beauté;
Toi, que poursuit sans fin mon amour solitaire,
O Nature ! à mes yeux ouvre ton sanctuaire,
Et daigne me guider sous tes sacrés abris !
Tu sais que, dès long-tems, de tes charmes épris,
Je t'aime; mais non point telle que les poëtes
T'ont peinte, quand s'armant de magiques palettes,
De la Mythologie épuisant les couleurs,
En croyant t'embellir ils te chargeaient d'erreurs;
Mais riche sans effort, mais toujours jeune et belle,
Prodiguant des moissons l'abondance éternelle,
Sublime dans les Cieux, âpre dans les déserts,
Sauvage sur les monts, terrible au bord des mers.
Nature, inspire-moi ! Que la monotonie
Par tes soins, s'il se peut, de mes vers soit bannie;
Donne-moi tes couleurs, et prête à mes pinceaux
Et la grâce et l'éclat dont s'ornent tes tableaux.
Et toi, Fontane aussi, souris à cet ouvrage,
Où je vais du génie esquisser une image.

Lorsque le grand moteur, sortant de son repos,
Eut d'un souffle immortel fécondé le chaos,
Quand, docile à ses plans, sa main ordonnatrice
Eut de ce monde immense achevé l'édifice,
Qu'à l'homme il eut donné la terre pour séjour,
Et pour tente, l'azur où luit l'astre du jour,
Alors il s'arrêta. Mais craignant que cet Etre
Curieux, inquiet, avide de connaître,
Ne retrouvât un jour le plan de l'univers :
« Que mes desseins, dit-il, d'un voile épais couverts
« Lassent tous les efforts de l'humaine pensée;
« De ces cartons divins où par moi fut tracée
« L'ébauche des Soleils, et l'esquisse des Cieux,
« Dérobons aux mortels les plans mystérieux :
« Brisons, semons au loin leurs pages arrachées. »
Dieu dit : et dispersa ces feuilles détachées
Sur la croupe des monts, dans l'horreur des déserts,
Sur le front des Soleils, au fond des vastes mers.
L'homme, dans les vieux jours, jeté sur notre terre,
Nu, sans lois et sans arts, tristement solitaire,
Sur ce globe long-tems erra sans rien trouver;
Et ce n'est que bien tard que l'on sut observer.

Mais enfin le génie éveillé par la gloire,
Et brûlant à l'oubli d'arracher sa mémoire,
Sur les monts, près des mers, courant de toutes parts,
Ramassa quelques-uns de ces feuillets épars.
Muse, dis quel objet frappa d'abord sa vue.
Ce fut des vastes Cieux la brillante étendue.
Avant qu'un tronc, creusé par de sauvages mains,
Eût tracé sur les eaux de liquides chemins;
Avant qu'un soc pesant, aux laboureurs docile,
Apprît à féconder une terre infertile,
L'homme admirait déjà ces globes éclatans,
Qui roulaient sur sa tête et mesuraient le tems.
Il épiait des nuits la mobile courrière,
Qui des premiers humains fut l'horloge première.
Déjà l'art d'Uranie occupait ses regards;
Et l'étude des Cieux fut le premier des arts.
Aux lieux où, rayonnant de clartés éternelles,
Les Cieux sont toujours purs et les nuits toujours belles,
Où l'Euphrate, roulant ses flots au loin couverts
De l'ombrage fleuri des palmiers toujours verds,
Voit, de feux plus puissans la nature animée,
Prodiguer le cinname et la mirrhe embaumée;

Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux;
Et, la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées.
Bientôt, encouragé par ces premiers essais,
Sa main, pour le Soleil, ouvrit douze palais,
Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route.
Cet astre, en voyageant sur la céleste voûte,
Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année en naissant retrouve son berceau;
Et le Lion brûlant et le froid Sagittaire.
Alors le ciel régla les travaux de la terre,
Et l'homme, pour semer ou couper ses moissons,
Consulta dans les Cieux le livre des saisons.
La Terre et l'Empyrée échangeaient leurs annales :
Le berger chaldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des Cieux,
Déjà les transmettait aux peuples curieux.

Mais tout change; et ces faits dont la pierre fidèle
Gardait pour l'avenir la mémoire éternelle,
En passant, ô Memphis, dans tes temples sacrés,
Par le mage orgueilleux furent défigurés.

La Grèce les reçut dans ses vaines écoles,
Et les chargea d'erreurs et de fables frivoles.
Faut-il ici montrer Empédocle et Thalés
D'un ciel imaginaire élevant le palais ?
Interrogez Platon ! Que nous dit son génie ?
Huit cercles, composant la céleste harmonie,
Tournent, joints l'un à l'autre avec rapidité,
Suspendus au fuseau de la nécessité.
A chaque sphère d'or préside une Syrène,
De ces orbes roulans paisible souveraine ;
Et leur voix s'unissant en chœurs mélodieux
Charme éternellement les oreilles des dieux.
Je sais, divin Platon, combien tes belles fables,
Au poëte, à son art, sont encor favorables ;
Et moi-même aujourd'hui qui t'accuse en ces vers
Je me laisse surprendre à leurs charmes divers.
Tu n'eus point près de toi la sage expérience,
Qui des pertes du tems enrichit la science ;
Je le sais : mais du vrai repoussant le flambeau
Tu te plus sur les yeux à placer un bandeau,
Et ta voix trop long-tems berça la vieille Athènes.

Près du Nil, il est vrai, l'illustre Eratosthènes

Par des calculs plus sûrs soumit à son compas
La terre, où brille encore l'empreinte de ses pas.
Thulé vit Pithéas, sur les mers boréales,
Epier du soleil les routes inégales;
Et Ptolemée encor, d'un œil plus curieux,
Sollicita l'espace et dénombra les Cieux.
Mais quels nouveaux écarts ! et combien d'ignorance,
Orgueilleux Ptolemée, est jointe à ta science !
Le roi du jour, par toi de son trône exilé,
A tourner près de nous fut mille ans appelé;
Et, des lois d'un vassal notre terre affranchie,
Méconnut du Soleil la haute monarchie.

Les orbes, l'un sur l'autre entassés follement,
Roulaient, trop compliqués dans l'étroit firmament.
L'erreur, en s'écartant de la loi des distances,
Multiplia les chocs de ces globes immenses,
Et de l'esprit humain l'essor ambitieux
Porta ses embarras dans l'empire des Cieux;
Sur tous ces globes d'or égarant son audace,
Il changea leurs emplois, leurs rapports et leur masse;
Il fit de l'Empyrée un chaos de splendeur,
Où la confusion remplaçait la grandeur.

Mais Copernic paraît, et ses mains plus hardies,
Posant de l'univers les bornes agrandies,
Replaçent le soleil sur son trône usurpé;
Kepler, ouvrant les yeux du monde détrompé,
En ellipse allongea le cercle des planètes,
Et traça le premier leurs orbites secrètes.
Il est vrai qu'un moment, l'auteur des tourbillons,
Qui de gloire a laissé de si brillans sillons,
Voulant porter trop loin sa pensée infinie,
Égara la science à force de génie.

Bientôt d'un jour plus vrai Newton frappa nos yeux:
Ce grand législateur des Mondes et des Cieux,
D'un œil d'aigle sondant leurs secrets les plus sombres,
A tous leurs mouvemens associa les nombres.
Il dit; et le Grand-Tout nous révéla ses lois.
Il pesa les Soleils, il marqua leurs emplois,
Et son génie enfin résolut le problême
Qu'offrait à nos calculs l'architecte suprême:
L'erreur fut détrônée; et dans l'immensité
Son compas porta l'ordre et la simplicité.
Dans les Cieux, à l'instant, tout prend une autre face;
Le silence renaît aux plaines de l'espace:

Les astres sont en vain dans le vide entraînés,
Je les vois par son bras vers un point ramenés,
Autour de leurs Soleils, dans des bornes prescrites,
Tranquilles et soumis, décrire leurs orbites.
Une invisible loi réglant ces vastes corps,
De leur marche éternelle entretient les accords.
  Le désordre aussitôt, relégué sur la terre,
Descendit au séjour du crime et de la guerre.
La gloire, bruit pompeux, dont le souffle inconstant,
Comme l'air, rampe autour de ce globe flottant,
Promena des grands noms la splendeur importune :
Dans son vol éternel la mobile fortune
A son gré, dispensa, sur ce triste univers,
La honte ou le succès, les sceptres ou les fers ;
Et par nos passions de la terre bannie,
Son compas à la main, la céleste Uranie,
Laissant à leurs tyrans les humains égarés,
Remonta pour toujours sur les dômes sacrés.
L'embarras, entouré d'erreur et d'impuissance,
Resta près du mortel qui lui donna naissance.
Le hasard fut pour nous, le calcul pour les Cieux ;
Et l'Homme qui lisait dans le secret des Dieux,

Dès-lors plus compliqué dans l'ensemble du monde,
Demeura pour lui seul une énigme profonde.

O Newton! ouvre-moi ces hautes régions,
Où partout de ta gloire éclatent les rayons!
Eh! sans toi qui pourrait embrasser la nature,
Et dévoiler des Cieux la mouvante structure?

Un même ordre suffit pour les globes divers.
Un même plan, suivi dans ce grand univers,
D'un Artisan suprême atteste la puissance:
Joignant l'économie à la magnificence,
Dieu ne dédaigna point cette uniformité,
Et l'ordre se fonda sur la simplicité.

Lorsque du vieux chaos Dieu brisa la barrière,
Aux orbes étonnés il traça leur carrière.
Nos sept globes, partis des bords de l'occident,
Vers l'astre du matin marchent d'un pas ardent.
La distance, le tems, la masse et l'intervalle
Distinguent, il est vrai, leur carrière inégale;
Mais dans leur cours divers, soumis au même roi,
Esclaves éclatans, ils n'ont tous qu'une loi:
Dans une ellipse immense ils mesurent l'espace.

Aux regards du Soleil présentant sa surface,

Et vers ce Dieu puissant obliquement tourné,
Entre Mars et Vénus notre globe entraîné,
Loin des glaces d'Herschel et des feux de Mercure,
Roule dans un espace aimé de la nature :
Planète heureuse, où l'homme, en recevant le jour,
Sous des Cieux indulgens doit faire son séjour.
Sur les signes divers notre terre inclinée,
Fait naître tour à tour, sur le front de l'année,
Les moissons et les fruits, les fleurs et les frimas;
Et, changeant d'horizons, donne aux divers climats
Et des jours inégaux, et des nuits inégales;
Partage aux uns l'année en justes intervalles,
A leurs quatre saisons fixe un tems limité,
Et, pour d'autres, prolonge ou l'hiver ou l'été.
Et vous, Heures aussi, vous êtes son ouvrage;
Vous, diverses de traits, mais semblables par l'âge,
Qui tantôt, vous parant d'une écharpe de fleurs,
Et, tantôt le front pâle, et l'œil mouillé de pleurs,
Des biens, des maux, pour nous, éternisez l'échange,
Et de nos jours mortels composez le mélange !
Ce globe cependant de nos destins chargé,
Des flammes du Soleil couvert et protégé,

Et guidant les saisons, et les jours et les heures,
Parcourt, en douze mois, les célestes demeures.
Sublime économie ! Ordre mystérieux !
Que l'homme toutefois sut emprunter aux Cieux,
Quand fixant sur l'émail de l'horloge légère,
Des routes du Soleil la trace passagère,
Et, quand forçant Saturne à des retours constans,
Dans sa prison de verre il divisa le tems.

Mais quel astre, étalant son écharpe d'albâtre,
Blanchit des vastes Cieux le pavillon bleuâtre ?
Laissez-moi contempler, du front de ces coteaux,
Ce disque réfléchi qui tremble sur les eaux !
Liée à nos destins par droit de voisinage,
La Lune nous échut à titre d'apanage;
Et l'éternel contrat qui l'enchaîne à nos lois
D'un vassal, envers nous, lui prescrit les emplois :
Par elle, nous goûtons les douceurs de l'empire.
Des traits brûlans du jour quand le monde respire,
Tributaire fidèle, en reflets amoureux,
Elle vient du Soleil nous adoucir les feux;
Tantôt brille en croissant, tantôt luit toute entière,
Et commerce avec nous et d'ombre et de lumière.

Cet astre au front mobile, en voyageant dans l'air,
Obéit à la terre, et commande à la mer,
Ramène de Thétis la fièvre régulière,
Et balance ses flots sur leur double barrière.
Dans un cercle inégal mesurant chaque mois,
La Lune, autour de nous, marche et luit douze fois,
Et son pas suit de près les pas de notre année.
Satellite paisible, elle nous fut donnée
Pour dissiper des nuits la ténébreuse horreur,
Et cette obscurité, mère de la terreur.
Tandis que le Soleil, éclairant d'autres mondes,
Ne laisse sur ses pas que des ombres profondes,
O Phébé! dévoilant ton char silencieux,
Vers les monts opposés lève-toi dans les Cieux;
Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore;
Et remplaçant le jour qui, par degrés, s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit;
De tes tendres clartés caresse la nature,
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure,
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,

A l'ame, en ses pensers doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie!
Quel demi-jour charmant! quel calme! quels effets!
Poursuis, reine des nuits, le cours de tes bienfaits;
Protège de tes feux, et rends à son amante
Le jeune homme égaré sur la vague écumante;
Au voyageur, perdu dans de lointains climats,
Prête un rayon ami qui dirige ses pas:
Tandis que le sommeil, les songes, le silence,
Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance,
Planent près de ton char et composent ta cour.

Centre de l'univers, et monarque du jour,
Le Soleil cependant, immense, solitaire,
Dans son orbe lointain voit rouler notre terre.
Il échauffe, il nourrit de ses jets éclatans
Ces globes, loin de lui, dans le vide flottans,
Et les animant tous de ses clartés fécondes,
De ses rênes de feu guide et retient les mondes.
Lui seul, de l'univers supportant le fardeau,
Il en est le foyer, et l'axe, et le flambeau:
En tournant sur lui-même il échauffe sa masse,
Et dispense ses feux jusqu'aux bords de l'espace;

Ardent, inépuisable en sa fécondité,
Inébranlable, et fixe en sa mobilité.
Soleil ! astre sacré, contemple ton empire !
Tout vit par tes regards, tout brille, tout respire :
Souverain des saisons, le monde est ton palais,
Les globes sont ta cour, et le ciel est ton dais.
Notre terre à tes yeux sans fin se renouvelle,
Et roulant nos débris sur sa route éternelle,
Le tems emporte tout, mais il ne t'atteint pas.
Les révolutions, longs tourmens des états,
Ebranlent notre globe et te sont étrangères:
Tu n'es jamais troublé du bruit de nos misères ;
Et ton front, toujours calme, éclaire les tombeaux
Des peuples, dont tu vis s'élever les berceaux.
Qui pourrait s'égaler à ta vaste puissance ?
Ta présence est le jour, la nuit est ton absence,
La nature sans toi, c'est l'univers sans Dieu.
Père de la lumière, et des vents et du feu,
Renfermant dans les plis de ta robe éclatante,
Le rubis, l'émeraude et l'opale inconstante,
D'une pluie à jets d'or inonde l'univers ;
Et la décomposant dans le prisme des airs,

Nuance des saisons la mobile ceinture ;
Suspends au front des bois un réseau de verdure;
Et prodiguant partout un luxe de couleurs,
Dore, argente ou rougis le panache des fleurs ;
Donne un habit de neige au lys qui vient d'éclore,
Et l'arc-en-ciel au paon, et la pourpre à l'Aurore;
Et garde pour les Cieux ce pavillon d'azur,
Ce manteau de saphirs d'où s'échappe un jour pur,
Et que la vaste mer réfléchit dans son onde.
Voilà comme par toi se décore le monde.
O! de quel saint transport mon cœur est agité,
Grand astre ! Quand tes feux dans l'air ont éclaté,
Soleil! quelle est ta pompe? Oui, lorsque ta lumière,
Symbole radieux de la beauté première,
Enflamme les forêts, les monts et les déserts,
Brille, et se multiplie en flottant sur les mers,
Je crois voir de Dieu même, au sein de son ouvrage,
Partout se réfléchir la glorieuse image ;
Et, dans l'ombre du soir, ton globe moins ardent
Vient-il à se pencher aux bords de l'occident,
Qu'avec respect encor j'y retrouve l'emblême
Du souverain moteur, lorsqu'il fixa lui-même

À la création un terme limité,
Et rentra dans la nuit de son éternité !

Quelle est, au sein des mers, cette nef égarée
Qui vogue aveuglément vers l'onde hyperborée ?
Elle est prête à périr. Astre des matelots,
Jupiter ! c'est à toi de leur ouvrir les flots.
Sitôt que, profitant des jeux de l'ignorance,
Galilée eut enfin conquis, pour la science,
Ce tube merveilleux, fils brillant du hasard :
Dans des Cieux inconnus allongeant son regard,
Il vit de Jupiter les lointains satellites,
Qui, tous quatre asservis à des marches prescrites,
Se couvraient tour à tour d'un voile bienfaiteur.
« Ils conduiront, dit-il, le fier navigateur !
« Gardes de Jupiter voilez votre lumière,
« Et des nochers ainsi protégez la carrière !
« Pilote ! au front des Cieux lis la route des mers. »
Il dit. Dès-lors fendant ces orageux déserts,
Et Cook et Lapérouse ont pu des mers de glace
Affronter sans péril l'éternelle menace ;
Et dès-lors, en son cours, le commerce agrandi,
De l'étoile du Nord aux bornes du Midi,

Epanchant les tributs de son urne féconde,
Courut, en fleuve d'or, dans les veines du Monde.
Mais Saturne, exilé sur les confins des Cieux,
M'appelle en ces déserts froids et silencieux,
Où, loin de son berceau, va mourir la lumière.
C'est là qu'il languirait dans sa lente carrière,
Si, la nuit, l'entourant d'un cortège enflammé,
Sept Lunes n'éclairaient ce globe inanimé.
C'est peu : d'un double anneau l'écharpe lumineuse,
Rassemblant du Soleil la lueur nébuleuse,
Unit, groupe ces feux, et pâles et flottans,
Et les change bientôt en miroirs éclatans,
D'où Saturne reçoit et la flamme et la vie.
C'est là que l'astronome, en sa course hardie,
S'est arrêté long-tems, et que le grand auteur
Dérobait son ouvrage au tube observateur.
Mais quel monde nouveau soudain s'offre à ma vue?
Herschel voit, reconnaît l'étoile inattendue,
La suit, et dans les Cieux faisant un nouveau pas,
D'Uranie étonnée agrandit le compas,
Et franchit, le premier, cet espace nocturne,
Borne de notre Monde, et trône de Saturne.

Saturne rapproché ne finit plus le Ciel.
Si le fameux Gênois, dans son vol immortel,
Retrouvant cette terre au fond des mers cachée,
Et des trois parts du globe autrefois détachée,
Conquit un monde entier pour des maîtres ingrats,
Le nom d'Herschel un jour ne lui cédera pas.
Du moins il a nommé sa planète nouvelle.
Astre, que depuis peu l'art savant nous révèle,
Herschel! nouveau rival de Mars et de Vénus,
O toi! qui, si long-temps, des astres inconnus
Avais grossi la foule innombrable, éloignée,
Au vaste Olympe enfin ta place est assignée :
Astre légitimé, je te vois, dans les Cieux,
Inscrire un nom mortel sur la liste des Dieux.
Cependant, au milieu de ce domaine immense,
Le Soleil contient tout du poids de sa puissance,
Sur ces mondes soumis il verse sa clarté ;
Et, monarque certain de leur fidélité,
Veille du haut des Cieux sur tous ses satellites,
Et sait les arrêter dans de justes limites.
Mais quel œil vous suivra, mondes désordonnés,
Astres aux longs cheveux, de flammes couronnés,

Fiers vassaux du Soleil, vous, dont le cours rebelle
Brave de votre roi la puissance éternelle!
Tantôt du Dieu du jour vous affrontez les feux,
Tantôt, loin des splendeurs de son front lumineux,
Vous allez, affranchis de sa vaste puissance,
Durant trois fois cent ans oublier sa présence;
Mais, certain de ses lois, jusqu'aux confins des Cieux,
Le Soleil, étendant ses bras victorieux,
Vous atteint, vous arrête aux limites des mondes,
Et borne, à votre insçu, vos courses vagabondes.
Ainsi de ces grands corps il presse le retour,
De peur que, désertant et son trône et sa cour,
Ils n'aillent, engagés dans d'immenses voyages,
Près des autres Soleils égarer leurs hommages.
Alors on voit briller ces globes passagers,
Des frayeurs du vulgaire éternels messagers.
On craint que le Grand Être, ô comble de l'outrage!
A des maux imprévus n'ait soumis son ouvrage,
Et que les élémens ne rompent les accords
Des éternelles lois qui gouvernent les corps,
Et que le vieux chaos ne réclame les mondes.
Peuples! rassurez-vous : ces masses infécondes,

Dont vous avez tant craint le retour menaçant,
Ranimeront un jour le Soleil vieillissant.
Ainsi l'a dit Newton, et j'en crois son génie.
  Si je pouvais suffire à ma course infinie,
Je peindrais le Soleil par sa sœur éclipsé;
Et, dans l'ombre terrestre à son tour effacé,
L'Astre argenté des nuits qui, voilant son visage,
Epouvante le peuple en instruisant le sage.
Tantôt je ferais voir ces astres défaillans,
Obscurcis tout entiers par des crêpes sanglans,
Et, comme un spectre immense, égarés dans le vide;
Tantôt demi-couverts d'une écharpe livide,
Et conservant encor sur leur front attristé,
A travers leur pâleur, un reste de beauté;
Tels que Milton nous peint son Archange rebelle,
Gardant, sous les débris de sa forme immortelle,
Dont les feux du tonnerre ont flétri la splendeur,
Quelques traits effacés d'une antique grandeur.
Mais dans le vaste champ où ma muse est perdue,
Tant d'objets à la fois se pressent sous ma vue,
Qu'il faut les effleurer sans les approfondir.
  Amans du vrai savoir, hâtez-vous d'applaudir!

Dans son temple fameux un grand plan se prépare.
L'œil ardent du génie à la nature avare
Veut dérober encore un secret ignoré.
Partez, mortels savans, cortége révéré,
Partez; vous, Maupertuis, dirigez votre course
Aux lieux toujours glacés, où luit le char de l'ourse;
Et vous, La Condamine, allez de l'équateur,
Sous les yeux du Soleil, mesurer la hauteur.
Mais c'en est fait : la terre a trahi sa figure;
Et le voile jaloux qui couvrait la nature,
Sur le pôle applati par eux est déchiré.
Sous leur savant compas, le globe mesuré
Est un trophée immense, où leur gloire tracée
Par le ciseau du tems ne peut être effacée.

Français! ne dites plus qu'Atlas n'a point encor
Consacré vos travaux dans ses registres d'or.
Le monde mesuré n'est-il pas votre ouvrage?
A vos brillans efforts l'Europe rend hommage,
Et Newton parmi nous trouve enfin des rivaux.
Mais c'est à toi, Bailli, de peindre ces travaux,
A toi, dont le crayon élégamment fidèle,
Des écrivains fameux rappelait le modèle.

Rapide historien, tu traças ces portraits,
Dont à peine le vers peut ébaucher les traits :
Tu sus de la science embellir les annales.
Heureux, si les grandeurs, à ton repos fatales,
N'avaient troublé jamais tes sages voluptés,
Ni plié ton génie au joug des dignités !
Crains de t'environner de leur pompe étrangère !
Mais que dis-je ! ô regrets ! ô faveur passagère !
La haine des bourreaux t'a promis au cercueil ;
Tu tombes sous la hache, et les arts sont en deuil.
Ah ! dans ces jours de sang, où la France éplorée,
Par d'obscurs décemvirs, gémissait déchirée,
La gloire en vain voulut, dans ces affreux momens,
De ses rayons sacrés protéger ses amans ;
La gloire était un crime, et l'éclat du génie
Alarmait des bourreaux la sombre tyrannie.
Mais le trépas te venge, et la patrie en pleurs
Vient t'offrir, ô Bailli, le tribut de douleurs,
Que, de ses soins pieux, ton nom a droit d'attendre.
Ton avenir commence, et ranimant ta cendre,
Le jour consolateur de l'immortalité,
Comme un astre éclatant, sur toi s'est arrêté.

D'une si grande perte Uranie accablée,
Rejetant de son front la couronne étoilée,
De son historien pleure encor le trépas,
Et déjà la science a fait de nouveaux pas.
Les Cieux qui, chaque jour, manifestent leur gloire,
Demanderont bientôt une nouvelle histoire.
Ils s'accroissent sans fin. L'audacieux Herschel
Parcourt sans se lasser l'immensité du Ciel.
Déjà même, à sa voix, les prêtres d'Uranie
S'éveillent dans Palerme et dans la Germanie :
Ils ont vu, devant eux, tant d'astres se presser,
Que tout l'effort humain ne peut les embrasser.

Oui : quand je m'armerais des ailes de l'aurore,
Pour compter les Soleils dont le Ciel se décore;
Quand, de l'immensité sondant les profondeurs,
Ma pensée unirait les nombres aux grandeurs;
Dans ces gouffres sacrés égarant mon audace,
Quand j'userais le temps à mesurer l'espace;
Je verrais s'écouler les siècles réunis,
Et pressé, sans espoir, entre deux infinis,
Je me serais toujours écarté de moi-même,
Sans jamais m'approcher de ce vaste problême.

Et pourtant, à la fois tremblant et glorieux,
Le fils de la poussière ose monter aux Cieux!
J'y monte; je parcours cette échelle enflammée,
De mondes, de soleils, de comètes semée;
Je ne vois plus la terre, et l'astre de la nuit
Bien loin de mes regards lui-même échappe et fuit.
De Saturne déjà j'ai passé la frontière.
Je touche au grand rideau d'azur et de lumière;
Je l'ai franchi: j'arrive à ces lieux reculés,
Empires lumineux, domaines étoilés,
Où, plongeant ses regards dans l'immense étendue,
Et, d'un hardi crystal, armant sa frêle vue,
Sur le front des soleils l'astronome orgueilleux
Promène avec fierté son tube merveilleux.
J'erre de Ciel en Ciel, de planète en planète,
Je m'élève, je suis le vol de la comète,
Et j'arrive avec elle à ces globes ardens,
Astres illimités, soleils indépendans,
Fleuves de feu, par qui tout vit et tout respire,
Ames des univers, qui forment leur empire.
Dans ces Cieux plus lointains, où des mondes plongés
N'achèvent qu'en mille ans leurs orbes prolongés,

Quel est ce pavillon, ce dôme magnifique?
De ton palais, Grand Dieu, serait-ce le portique ?
Qu'ai-je dit ? Ah combien je rampe loin de toi !
Plus j'avance vers lui..... plus il fuit loin de moi.
O Terre ! où je suis né, Terre, où sont tes rivages?
Soleil ! qu'il est étroit le cercle où tu voyages !
Sur des Cieux infinis, des Cieux multipliés,
Comme des points brillans, s'amassent sous mes piés.
Et toutefois des Cieux le Monarque invisible,
Reculé dans lui-même, heureux, inaccessible,
Près de nous, loin de nous, nœud des mondes divers,
Tourment de notre esprit, raison de l'univers,
S'étend, et règne encor par-delà cet espace,
Où finissent les Cieux, et que lui seul embrasse.
Tandis que les humains, dans leurs grossiers portraits,
De la divinité déshonorent les traits,
Rempli d'une modeste et tranquille assurance,
L'homme au cœur simple et vrai vers l'Éternel s'avance.
« Dieu puissant ! sers de guide au mortel passager,
« Qui, jeté dans un coin de ce globe étranger,
« Pour en trouver l'auteur vient consulter l'ouvrage.
« Que les Cieux, à ta voix, me montrent ton image :

« Dans leurs miroirs brillans je cherche à démêler
« Tes traits, qu'à l'œil mortel je voudrais révéler.
« Mais le monde, à mes yeux, est comme un voile immense
« Qui découvre à la fois et cache ta présence.
« Dans ce voile, tendu sur ton immensité,
« Quel céleste rayon répandra la clarté?
« Quels rapports lumineux éclairciront ces ombres?
« Mortels! consolez-vous. Ces rapports sont les nombres,
« Les nombres, nœud sublime, anneau mystérieux,
« De cette chaîne d'or qui joint la terre aux Cieux.
« Ta main laissa tomber cette brillante échelle,
« Lorsqu'évoquant enfin ta parole immortelle,
« Tu sortis de toi-même et de l'éternité,
« Et qu'ouvrant les secrets d'un plan illimité,
« Dans tes balances d'or, et sous tes mains fécondes,
« Tu pesas le Soleil, et l'atôme et les mondes.
« Et lorsqu'ayant brisé le trône du chaos,
« Tu rentras dans toi-même au sein de ton repos,
« Tu ne retiras point cette échelle des nombres.
« Ce fut par-là que l'Homme, ouvrant ses voiles sombres,
« A pu quitter son globe, et monter dans les Cieux;
« C'est par-là qu'il a su, d'un vol audacieux,

« Voyageur éclairé, toujours sûr de sa route,
« Soumettre à son compas, sur la céleste voûte,
« Les mouvemens, les poids des globes éclatans,
« Et le double infini de l'espace et du tems.
« Soudain, ô Jehova! ton sanctuaire s'ouvre,
« De ta triple unité le secret se découvre;
« Et m'élançant du sein de l'étroite prison,
« Qui de mes yeux captifs resserrait l'horizon,
« Éternel Géomètre! Architecte suprême!
« Je te vois sous un nom digne enfin de toi-même ».

FIN DU PREMIER CHANT.

## [illegible]

### [illegible]

[illegible]

## ARGUMENT.

### CHANT II.

*Vue générale du Globe. Les Alpes. C'est-là que l'homme peut espérer de trouver quelques indices sur la formation de la Terre. Ascension du poëte sur ces Montagnes. Tableau des paysages des Alpes. Nudité et âpreté des Alpes aux grandes hauteurs. Le Saint-Gothard. Tableau des Fleuves qui y prennent naissance. Une vue de la Mer. Le Mont-Blanc. Peinture des Glaciers. Le Léman. En méditant sur la formation de ces grandes masses, le poëte rencontre, dans une vallée du Jura, un vieillard retiré de la Cour. Le vieillard conduit le poëte sur le sommet d'une Montagne, et là, en présence des Alpes, il lui explique les deux systèmes de Buffon et de Saussure sur la formation des Montagnes. Les Volcans. Tableau du Vésuve et de ses ravages. Mort de Pline.*

# LE GÉNIE DE L'HOMME.



## LA TERRE

## ET

## LES MONTAGNES.

. . . . . . . . . . . *Ut his exordia primis*
*Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis.*
VIRG. Eclogue 6.

### CHANT II.

MUSE ! c'est trop long-tems t'égarer dans les Cieux ;
Arrête, arrête enfin ton vol ambitieux :
Quitte les champs d'azur, redescends sur la terre.
Tu sais que ma pensée, errante et solitaire,
Se plaît à s'égarer dans de nouveaux chemins,
Où l'œil ne vit jamais la trace des humains.
Ah! si la source pure inconnue aux poëtes
Me r'ouvrait à ta voix ses richesses secrètes,

J'y puiserais encor des charmes plus touchans!
Soyez, à votre tour, le sujet de mes chants,
Terre, dont le berceau se cache dans les âges;
Vous, abîmes des mers, qu'assiègent les orages;
Volcans, vous qui sous l'onde allumez vos foyers;
Et vous, monts sourcilleux, vieux trônes des glaciers:
Puissé-je, en vous chantant, faire aimer la nature!
De ce globe d'abord dessinons la structure:
L'Océan, des replis de son voile azuré,
L'entoure, et se prolonge, en golfes séparé.
De frimas éternels deux immenses coupoles
Le pressent vers le nord et terminent les pôles.
Sous les eaux, dans les airs, je découvre en tous lieux
Ces monts, liens du globe, et colonnes des Cieux.
Là, les Alpes au loin, de leur cime hardie,
Forment une barrière à la France agrandie;
Gênes rampe à leurs pieds que la mer vient laver:
Là, le vieux Apennin vit Rome s'élever;
Atlas regarde au loin les débris de Carthage.
Ici, de Sesostris j'aperçois l'héritage;
Le Nil, aux sept canaux, dont l'urne est dans le ciel,
Court des monts de Sennar aux tentes d'Ismaël.

Dirai-je le Liban, où de saints solitaires
Content au voyageur nos antiques mystères?
Le Taurus, où l'Euphrate a caché ses berceaux,
D'Alexandre jadis vit flotter les drapeaux;
De l'Afrique brûlante à l'Asie éloignée,
Il couvre de son front Amphitrite étonnée;
Des peuples de l'Indus protège le séjour,
Et presse de ses bras les mers où naît le jour.
Ce mont, d'où l'Amazone épand son urne immense,
Des bords de Panama jusqu'au Chili s'avance,
Et voit des mers du Sud les heureux habitans
User dans les plaisirs un éternel printems.
Telle est du monde entier la vaste architecture.

Mais, pour ses grands desseins, la puissante nature
Donne aux divers climats des végétaux divers:
De hauts sapins, qu'un jour doivent porter les mers,
Environnent le pôle, ombragé de leurs têtes,
Et croissent sans péril au berceau des tempêtes.
Fier de ses longs rubans, le lointain bananier
Au cèdre de Syrie ose s'associer;
Et, de ses pommes d'or parfumant nos rivages,
L'oranger plus hardi nous prête ses ombrages.

Je voudrais vous offrir les palmiers toujours verts,
L'Aloès, qui, chez nous, vient braver les hivers :
Mais craignez l'aquilon ! De leur tête fleurie
Un seul jour voit souvent la richesse flétrie.
La plante de Cérès ne veut pas tant de soin :
Forte de sa faiblesse, elle s'étend au loin ;
Et, des rives du Gange aux ondes boréales,
Prodigue des moissons les pompes végétales.
Des arbres, fils du Nord, partis de ces climats,
S'avancent, protégés par d'utiles frimas ;
Et du Taurus au loin suivant la croupe immense,
S'étendent jusqu'aux lieux où l'équateur commence.
Vous, pins majestueux, vous, cèdres parfumés,
Vous ombragez ainsi ces sommets enflammés,
Qui semblent soutenir le Ciel de Cachemire :
Vous voyez sous vos pieds s'étendre cet empire,
Et les plaines d'Aden, et les champs de Lahor,
Où le roseau distille un liquide trésor,
Qui, bientôt traversant les campagnes humides,
Va nous offrir ses sucs, durcis en pyramides.
L'arbuste d'yemen croît pour flatter nos sens :
Le Soleil, pour les Dieux, y distille l'encens.

Nature! ta beauté n'est jamais monotone :
Chaque sol a sa Flore ainsi que sa Pomone.
Que dis-je? est-il un roc, une grotte, un marais,
Qui ne cache une fleur dans ses abris secrets?
Les écueils de Thétis eux-mêmes sont fertiles.
Le globe, cependant, de ces scènes mobiles
Varie à chaque instant le superbe tableau.
Buffon! pour les tracer prête-moi ton pinceau.
Le Soleil fait monter, du sein des mers profondes,
Ces fleuves, dont le cours arrose les deux mondes.
Pour calmer de l'été les ardentes fureurs,
De l'immense Océan il pompe les vapeurs,
Et bientôt dans les airs il les change en nuages.
Voyez comme les vents, précurseurs des orages,
Les suspendent en voile, en prisme, en voûte d'or;
Et les splendeurs du Ciel s'en accroissent encor.
Tantôt leur riche amas lentement se déploie
Comme un grand pavillon ou de pourpre ou de soie;
Tantôt ils sont pareils aux dragons fabuleux,
Et leur gueule enflammée au loin vomit des feux.
Le Caucase reçoit, sur sa cime glacée,
Leur richesse, en frimas, en torrens dispersée;

La Terre, tous les ans, dans son sein altéré,
Recueille de leurs eaux le tribut desiré :
Vents ! vous rendez ainsi les tempêtes fécondes,
Et puisez, dans leur sein, l'abondance des mondes.
Aujourd'hui, de ce globe épiant les secrets,
Je veux, d'un œil hardi, l'observer de plus près.
Vous donc, qui méditant les lois de la nature,
Voulez de notre Terre embrasser la structure,
Qui cherchez avec soin, dans ses vieux monumens,
Son berceau, sa durée et ses grands changemens,
Venez : suivez mon vol aux champs de l'Helvétie,
Au front du Saint-Gothard, aux Alpes de Rhétie.
Là, s'offriront peut-être à nos yeux exercés
Quelques traits, à demi, par le tems effacés ;
Peut-être la Nature, en mystères féconde,
Grava sur ces rochers les époques du monde.
Puisse au moins le poëte, au fond de leurs déserts,
Retrouver cette lyre, amante des beaux vers !
Magnifiques horreurs qui recréez ma vue,
Jura ! glaciers fameux, Alpes, je vous salue !
Combien j'aime à revoir ces monts religieux,
Où l'ame s'agrandit en s'approchant des cieux !

Qu'avec plaisir, aux jours de mon adolescence,
Libre de passions, et riche d'innocence,
Je foulais, transporté d'un agréable effroi,
Leur neige virginale, aussi pure que moi!
L'ardent enthousiasme, aux ailes poëtiques,
Me ramène aujourd'hui vers ces sommets antiques;
Sur les monts, près des lacs, guide mes pas errans,
Et remonte ma lyre au bruit de leurs torrens.

Oui! je veux m'élever par-delà tous ces faîtes,
Où serpente la foudre, où grondent les tempêtes;
Suivre tous ces ravins par le torrent tracés,
Et gravir ces sentiers dans la roche percés.
Je monte, et la cascade, immense et tournoyante,
Vient m'avertir déjà de sa chute bruyante.
Le frêne, le sorbier, l'érable, les bouleaux,
Me couvrent tour à tour de mobiles réseaux;
Je les vois, je les perds, je les retrouve encore.
Le cytise doré, l'élégant sycomore,
Mariant leur verdure et leurs grappes de fleurs,
En festons, près de moi, suspendent leurs couleurs.
Tout enchante à mes yeux ce site romantique.
Je marche, environné d'une ombre aromatique;

Et le rhododendron, en ces lieux retiré,
Tapissant les rochers de son pourpre azuré,
Et penché sur les fleurs qu'il choisit pour compagnes,
Exhale autour de moi le parfum des montagnes.
O vous! qui nourrissez de funestes dégoûts,
Vous, dont la mort brisa les liens les plus doux;
Et vous, qui du génie adorant les merveilles,
Avez usé vos jours dans de trop longues veilles,
Venez : peut-être ici croît, parmi tant de fleurs,
Le dyctame immortel qui calme les douleurs.
La santé, de nos ans douce et fragile aurore,
Peut-être sur ces monts doit vous sourire encore.

Mais j'avance; et du bois l'immense profondeur
Du Soleil tout entier me cache la splendeur.
Que j'erre avec plaisir sous le pesant ombrage
De ces sapins pressés qui, d'étage en étage,
Allongeant dans les airs leurs gigantesques fronts,
Noircissent à mes pieds la pente de ces monts!

Cependant les forêts par degrés s'éclaircissent,
Les horizons au loin à mes yeux s'agrandissent.
J'écoute; et des troupeaux les confus mouvemens,
La sonnette agitée et les longs bêlemens,

M'annoncent le bercail et son domaine immense.
C'est-là que la génisse, errant dans l'abondance,
Broute un thym odorant rajeuni par l'été,
Et gonfle en paix son sein d'un nectar argenté.
Là, de ces grands troupeaux le pasteur solitaire
Vit, six mois inconnu, du reste de la terre.
Depuis le mois des fleurs, où l'astre des gémeaux
A r'ouvert, sur ces monts, l'empire des troupeaux,
Jusqu'aux jours, où versant la neige accumulée,
Novembre les rappelle au fond de la vallée,
Ce mortel ignoré n'a vu d'autres humains
Que quelques voyageurs, qui de ces monts lointains
Sont venus contempler la merveille glacée,
Dont à peine le pâtre occupe sa pensée;
Ou l'agile chasseur, dont l'audace poursuit
Le chamois plus léger qui l'évite et s'enfuit.
Ce berger toutefois vit heureux et tranquille,
Et de la douce paix son châlet est l'asile.
Souvent sa voix, fidèle à son unique chant,
Redit aux monts voisins cet air simple et touchant
Qui chez le montagnard, absent de sa patrie,
Réveille le regret d'une terre chérie.

Combien je fus ému du son de cette voix,
Lorsque je l'entendis pour la première fois !
« C'est ici, m'écriai-je, où règne l'innocence ;
« Forêts ! recevez-moi sous votre ombrage immense.
« O ! puissé-je, entouré de fraîcheur et de paix,
« M'arrêter pour toujours sous vos rameaux épais ;
« Et rêver au doux bruit de la chute rapide,
« Que du glacier voisin nourrit l'onde limpide ! »
J'abandonne à regret le séjour des pasteurs,
Et j'ai gravi déjà de plus âpres hauteurs.
Des brouillards du matin la mer se roule encore,
Et, sous l'ombre ou le jour, se noircit ou se dore.
A mes yeux tout décroît ; et le fleuve indigent
De loin, ne m'offre plus qu'un long ruban d'argent ;
Mais la voix de ses eaux, à des orgues pareille,
Remonte encor par fois jusques à mon oreille.
Un autre bruit s'entend. Du roc qui l'a nourri
L'aigle sort, tout à coup, en poussant un grand cri,
Et passe en m'effleurant du long bruit de ses ailes.
Le Saint-Gothard m'invite à des scènes nouvelles.
Dans le vaste horizon, sous mes yeux déroulé,
De beautés et d'horreurs un monde est étalé.

J'embrasse trois états : d'un côté l'Italie,
De son ciel, de ses arts encore enorgueillie ;
Et de l'autre, les champs de ces Helvétiens,
Pauvres des vains trésors, mais riches des vrais biens ;
Et cette France enfin, ô Terre maternelle !
Que chérit dans l'exil ma piété fidèle.

O qu'ici tout est grand ! Mais qui peindra jamais
Ces vieux monts, découpés en bizarres sommets,
Ce luxe de torrens, de fleuves, de cascades,
Tombant, roulant au loin sous leurs vieilles arcades ;
Au nord, tous ces pitons hideux et dépouillés ;
Au midi, tous ces rocs de forêts habillés ;
Et le pied de ces monts, riches de leur parure,
Où, mariant aux fruits les fleurs et la verdure,
Croissent et la grenade, et le pâle olivier,
Et l'arbre aux pommes d'or, et l'opulent figuier,
Qui, sur un sol heureux prolongeant leurs ombrages,
Vont du beau lac de Côme enchanter les rivages ;
Tandis qu'à l'occident, dans un fond sombre et dur,
Le Jura vient poser ses barrières d'azur.
Mais c'est peu. Le Gothard, tel qu'un géant immense,
D'une triple urne au loin épanche l'abondance.

Il jette le Tésin aux champs du Milanais,
Le Rhin à l'Helvétie, et le Rhône au Vallais,
Le Rhône, qui, fougueux, et creusant son rivage,
De Genève en passant semble entraîner l'image;
Et bientôt, sous Lyon, par la Saône agrandi,
Baigne la belle France, et notre heureux midi.
Venez, suivons son frère à travers l'Helvétie;
Vous verrez de ses flots la fougue rallentie,
Lorsque déjà, roulant en pleine majesté,
Tout à coup à Lauffen ce fleuve est arrêté.
Là, pareils à deux tours de romaine structure,
Deux rochers l'ont bravé : leur vieille architecture
Repousse en vain les flots grondant de toute part ;
Le fleuve se soulève et franchit le rempart.
Tout auprès de sa chute agitant cent rouages,
Il court, par des bienfaits, réparer ses ravages.
Mais ce Rhin si fameux, limite des états,
Voit souvent ses bienfaits troublés par les combats;
Et, s'il unit sa gloire à celle de Turenne,
Il partage le sort de la grandeur humaine :
Ce fleuve en expirant n'est qu'un faible ruisseau,
De l'Empire romain trop fidèle tableau!

Toutefois je le suis aux bords, où le Batave
Oppose à l'Océan la digue qui le brave.
Ah! si d'autres sujets n'attendaient pas mes vers,
Je voudrais vous chanter vieux Empires des Mers!
Je ferais voir ces monts, dont je foule les cîmes,
Vers d'autres monts, courant à travers vos abîmes;
Votre sein cache aussi des Alpes, des Atlas.
Le monarque des mers, dans ses vastes états,
Retient sous son trident de nouvelles peuplades;
De son palais d'azur les riches colonnades
S'entourent de forêts de varecs, de coraux:
Tout l'éclat du printems resplendit sous les eaux.
J'aurais peint des fucus les flottes végétales;
J'aurais encor montré les plages boréales,
Quand, sous les longs Soleils qui fondent ses glaçons,
L'Océan se soulève en ses froides prisons,
Et, des bruyans assauts de son onde écumante,
Bat du pôle ébranlé la coupole fumante;
Et l'Astre qui, six mois, rayonnant sur ces mers,
De sa flamme stérile inonde leurs déserts.

Mais le Mont-Blanc m'appelle à ses glaciers antiques:
Du palais de l'hiver j'aperçois les portiques.

O plaisir effrayant ! du haut du Mont-Envers,
Au-dessus des vieux pins dont ses flancs sont couverts,
J'admire; et, frissonnant, je reconnais la trace
Des sentiers où Saussure égarait son audace.
Voilà les trois sommets de ce Mont sourcilleux,
Que sut franchir l'ardeur de son vol périlleux,
Quand s'ouvrant une route, aux aigles inconnue,
Il les voyait descendre et ramper dans la nue.
Je l'ai vu ce Mont-blanc, rayonnant de clarté,
Braver sous ses frimas le sceptre de l'été;
J'ai vu, sur ses vieux flancs, les neiges entassées,
De la cîme des rocs aux vallons abaissées.
Dans leurs sillons brisés, elles s'offraient à nous,
Sous l'aspect merveilleux d'une mer en courroux,
Que, d'un souffle soudain, l'hiver aurait durcie,
En suspendant son onde en cristaux épaissie.
Tantôt la nue, errant sur ces larges contours,
Éteignait le Soleil au plus haut de son cours;
Tantôt le Ciel tonnant sur ces antiques cimes,
De quelques coups de foudre ébranle leurs abîmes;
Et l'avalanche, au loin, fatigue les échos
D'un bruit, entrecoupé de lugubres repos.

Dormant, sous un rocher, le pâtre solitaire
S'éveille, et s'épouvante à ces bruits de la Terre.
  Peindrai-je enfin, ces rocs et ces pics décharnés,
De leurs pieds à leur front, par le tems sillonnés,
Qui versent les débris de leurs cîmes baissées
Dans les gouffres béans des profondeurs glacées;
Tandis qu'au loin roulés, les antiques sapins
Croisent leurs troncs rompus dans le fond des ravins.
Je l'avoue, à l'aspect de tant d'images sombres,
Je crus voir, à travers ces énormes décombres,
Qu'assiège l'épouvante et le deuil du trépas,
Le squelette du monde étendu sous mes pas.
  L'homme seul, et perdu sur ces hauteurs immenses,
Sans ombrages, sans bruit, sans herbes, sans semences,
Redemande bientôt les êtres animés.
Ciel! quel riant tableau pour mes regards charmés,
Quand je revis enfin de la rouge bruyère
Sortir, du sein des rocs, la tige prisonnière!
Arbres, balancez-vous sur mon front rafraîchi;
Génisses, mugissez sur le coteau blanchi;
Vieux pasteur du châlet, viens, sous le toît champêtre,
Me verser un lait pur dans la coupe de hêtre;

Revenez sous mes yeux ondoyantes moissons,
Mêlez votre or mobile à l'argent des glaçons;
Que la fraise vermeille, et de neige entourée,
Livrant ses doux parfums à ma bouche altérée,
Rougisse, de ses fruits, le manteau des hivers,
Et croisse encor, pour moi, sous ces pins toujours verds!
A mes pas, las d'errer sur ces sommets stériles,
Beau Valais! ouvre enfin tes fortunés asiles;
Et toi, Rhône indompté, fleuve aux bonds dévorans,
Entre les doux abris de Vevai, de Clarens,
Et du roc où Saint-Preux gémissait solitaire,
Conduis-moi jusqu'au lac illustré par Voltaire.
Qui peindra les effets et les riches hasards
Dont ce lac s'embellit pour charmer mes regards?
Muse, viens contempler son empire bleuâtre,
Du bruit et du repos magnifique théâtre;
Tour à tour imposant, tranquille, impétueux,
Doux, terrible ou riant, sombre ou majestueux:
Tantôt du haut des monts, à grand bruit élancée,
La tempête rugit sur l'onde courroucée,
Et, sous l'aile des vents, qui tourmente ses eaux,
Il écume, et se creuse en mobiles tombeaux.

Que je plains le pêcheur, qui, loin de son épouse,
Égaré, dans la nuit, sur la vague jalouse,
Aux poissons imprudens vient tendre ses filets,
Quand l'orage a troublé leurs humides palais!
Mais, de tant de fureurs, quand l'onde est affranchie,
Les rochers et les monts, et leur tête blanchie,
Se dessinent au loin, dans ce miroir plus pur,
Que le ciel a paré d'un opulent azur:
Tantôt l'astre du jour, du haut de sa carrière,
Disperse sur le lac des îles de lumière;
Et tantôt, sur son sein plus radieux encor,
A plis étincelans, traîne des vagues d'or.
Quand l'Aube rougissant, les portes matinales,
Fait briller de son teint les couleurs virginales,
Elle ouvre, de ses feux, le brouillard passager
Qui va blanchir les monts de son voile léger:
Dépouillé de vapeurs, tout le lac étincelle;
Il embellit l'aurore, et s'embellit par elle.
Mais, quand près de Thétis, qu'il brûle de revoir,
Le Soleil, s'avançant vers son palais du soir,
Semble se partager entre le ciel et l'onde,
Et d'un dernier regard éclaire encor le monde,

Léman ! d'un autre éclat tes flots vont s'enrichir.
La Lune, dans le ciel, qui commence à blanchir,
Se lève, et fait glisser sur ta superficie
De son frère éloigné la splendeur adoucie ;
Et bientôt, de la nuit argentant les rideaux,
De ses pâles clartés peint tes tranquilles eaux.
Ainsi l'illusion, des doux songes suivie,
Jette un rayon mourant sur le soir de la vie.
Voyez, sur le gazon, dormir sans mouvement
Ces feux, qui, sur les eaux, flottent si mollement ;
Phœbé s'y réfléchit, et le zéphir volage
Caresse tour à tour et brise son image.
O ! combien j'aime à voir, dans un beau soir d'été,
Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
Ce lac, aux bords rians, ces cîmes élancées,
Qui dans ce grand miroir se peignent renversées ;
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant !

Tels sont ces Monts fameux dont tout l'art du poëte
Peut ébaucher à peine une image imparfaite.
Mais quelle main puissante éleva dans les airs,
Ces Alpes, dont le pied repose au fond des mers ?

Qui traça de ces rocs l'ordonnance hardie?
Est-ce dans un déluge ou dans un incendie
Que, par les mains du tems, lentement façonnés,
Ces abîmes, ces monts ont été dessinés?

Un jour, m'entretenant de ces grands phénomènes,
Solitaire et pensif, je parcourais les plaines
Qu'ombrage du Jura le front majestueux.
C'était l'heure paisible, où tempérant ses feux,
L'astre brillant du jour, au bout de sa carrière,
Nous lance, en traits plus doux, son oblique lumière.
Sur la cime des monts son disque descendu,
Entre deux grands rochers, paraissait suspendu.
Le silence du soir enchantait la nature.
Tout à coup, au détour d'une vallée obscure,
Un vieillard s'offre à moi: son front était serein,
Une barbe, à longs flots, descendait sur son sein;
En lui tout paraissait noble, grave et modeste;
Ses grands yeux noirs, qu'anime une douceur céleste,
Sont du feu du génie encore étincelans,
Et l'âge ne paraît que sur ses cheveux blancs.
« Jeune homme, me dit-il, quelles peines secrètes
« Ont adressé tes pas au fond de ces retraites?

« Accablé sous les maux que ton ame a soufferts,
« Viens-tu chercher la paix dans nos humbles déserts?
« Révèle-moi ton cœur : parle avec confiance,
« Je puis de mes longs jours t'offrir l'expérience;
« Quoique vieux, avec toi, je puis encor pleurer,
« Et quels que soient tes maux on peut les réparer.
« — Mon père, grâce au ciel, l'infortune et les peines
« Ne m'ont point amené vers ces forêts lointaines.
« Du desir de connaître épris depuis long-tems,
« J'ai fui de nos cités les plaisirs inconstans;
« Je vins au pied des monts, méditant la nature,
« De vos Alpes moi-même observer la structure,
« Et chercher quelle main éleva leur rempart.
« — Mon fils, tes vœux sont grands, répondit le vieillard:
« Mais si mon zèle, en tout, ne peut les satisfaire,
« Si je ne puis t'offrir un flambeau qui t'éclaire,
« Je t'apprendrai du moins à modérer tes vœux.
« Écoute : avant que l'âge eût blanchi mes cheveux,
« Chez les grands d'ici-bas j'avais quelque puissance;
« Né riche, et dans un rang qu'illustrait la naissance,
« De Versailles jadis j'habitais le séjour,
« Et la faveur des rois m'honora dans leur cour.

« Je connus, j'entretins et Buffon et Voltaire:
« J'accrus encor pour eux l'hommage de la terre.
« J'étudiai long-tems leurs systèmes divers,
« Et je crus me connaître, ainsi que l'univers.
« Mais enfin, détrompé d'une vaine doctrine,
« Je pleurai dans le sein de la bonté divine,
« Et de mon repentir elle accueillit les pleurs.
« Dès-lors, foulant aux pieds mes anciennes erreurs,
« Et plaignant des mortels l'orgueilleuse faiblesse,
« Au fond de ces déserts j'ai cherché la sagesse.
« Mon fils, viens avec moi, ma grotte est ici près,
« Tu pourras, cette nuit, y sommeiller en paix;
« Et demain nous verrons si, dans leurs vains systèmes,
« Nos savans ont du monde expliqué les problêmes ».
J'accepte, avec transport, les offres du vieillard.
Nous marchons, et bientôt s'offre à notre regard
Cette tour, d'où la cloche, à grand bruit balancée,
Appelle à la prière une foule empressée.
Nous saluons le temple, et l'if religieux
Qui protége la tombe où dorment les aïeux.
La Lune, en ce moment, dévoilant sa lumière,
Des pâtres décédés venait blanchir la pierre,

De la nuit par degrés écartait les rideaux,
Et semblait enchanter ces paisibles tombeaux.

Mais déjà nous touchons à la grotte sauvage.
Le pin, le sycomore, unissant leur feuillage,
Forment au-dessus d'elle un abri spacieux :
Une onde en murmurant s'échappe de ces lieux.
J'entre, avec le vieillard, dans l'asile modeste.
Du luxe qu'il connut on n'y voit aucun reste;
Une cruche d'argile, et des vases de bois
Remplacent les grandeurs qu'il trouvait chez les rois.
Par ses soins, cependant, une table frugale
Dans sa simplicité fut encor libérale :
Quelques rayons de miel, des fruits et du lait frais
Du champêtre festin composent les apprêts.
Un utile entretien vint charmer la soirée :
« La Lune de la grotte éclaire enfin l'entrée,
« Dit le vieillard, pour moi, c'est l'heure du sommeil;
« Allons nous y livrer. Avant que le Soleil
« Sur nos rochers blanchis ait commencé de luire,
« Demain nous partirons; et je veux te conduire
« Sur ce Mont dont la tête avoisine les Cieux.
« Là, je satisferai tes desirs curieux ».

Il dit, et des vieux pins la mousse ramassée,
Par les soins du vieillard mollement entassée,
S'élève, et vient offrir à mes sens réparés,
Un sommeil qui s'enfuit loin des palais dorés.
  Aucun rayon des cieux ne blanchissait la voûte,
Que déjà, plein d'ardeur, le vieillard est en route.
Nous marchons ; tout dormait, hors le coq matinal
Qui du labeur champêtre annonçait le signal.
Nous franchissons les rocs, les ravins, les abîmes,
Et de la Dôle enfin, nous atteignons les cimes.
  Le Soleil se levait aux Alpes du Valais ;
Et dorant de l'hiver le radieux palais,
Semblait, en paraissant sur ces sommets antiques,
Du Ciel, dans le lointain, dessiner les portiques.
Le Léman, devant nous, tout plein des feux naissans,
Brillait d'or et de pourpre ; et ses flots rougissans,
En silence, roulaient des vagues de lumière.
Dans le fond du tableau, (pompe sauvage et fière !)
Le Roi des Monts offrait ses trois sommets blanchis,
Pour la première fois par Saussure franchis ;
Et les Alpes, au loin, formant l'enceinte immense
Où finit l'Helvétie, où la France commence,

Encadraient à souhait ces merveilleux tableaux.
O contraste imposant et des monts et des eaux!
On eût dit qu'au séjour de sa Toute-Puissance,
S'entourant à dessein de sa magnificence,
La nature voulût de son voile jaloux
Lever l'obscurité, pour mieux s'offrir à nous.

A cet aspect, rempli d'un transport qui l'embrâse,
Le vieillard, un moment, est plongé dans l'extase.
Puis commençant : « Mon fils, ces Monts religieux,
« Dont l'auguste sommet nous rapproche des Cieux,
« Ne devraient inspirer que les chants du poëte :
« C'est bien un fol orgueil, une audace indiscrète,
« De vouloir des vieux tems soulever le rideau,
« Et croire de nos Monts y trouver le berceau.
« Ces Monts veulent un hymne, et non pas un système.
« Pour te plaire, pourtant, j'exposerai moi-même
« Les deux opinions qui, seules, dès long-tems,
« Sous leur double étendard, partagent les savans.
« Le feu, nous dit Buffon, est le père du monde,
« Et, si j'en crois Pallas, tout est formé par l'onde.
« Mais ébauchons d'abord les pensers de Buffon.
« Ce sublime écrivain, esprit vaste et profond,

« Veut que ce globe, errante et fragile planète,
« Par le rapide essor d'une immense comète,
« A son berceau de feu brusquement arraché,
« Du globe du Soleil ait été détaché.
« Long-tems, dit-il, la Terre, avant d'être solide,
« A roulé dans l'espace, et brûlante et liquide.
« L'Océan tout entier, en vapeurs dispersé,
« Au sein de l'atmosphère à grand bruit repoussé,
« N'osait alors du globe embrasser la surface :
« Tout était nu, désert, sur cette ardente masse.
« Mais ce globe embrâsé, lentement refroidi,
« Sous le compas du tems enfin s'est arrondi.
« Des monts, enfans du feu, d'abord naissent les cimes.
« A leurs bases déjà sont creusés les abîmes,
« Qui des mers à venir formeront les berceaux,
« Quand du vaste Océan vont retomber les eaux.
« Il tombe; et couvrant tout de son onde puissante,
« Brasse, mêle, pétrit, et l'argile naissante,
« Et le schiste et le marbre, et tous ces longs dépôts
« Qu'en lits moins élevés amoncèlent ses flots.
« De là sont nés alors tous ces monts secondaires,
« Ces sommets moins âgés, et ces rochers calcaires,

« Qui seuls, nous dit Buffon, sont les enfans des Mers;
« Et cependant des monts découvrant les déserts,
« L'Océan s'écoulait dans ses grottes profondes
« Où, las de ses travaux, il reposa ses ondes.

« Les monts voisins du pôle, enfin sortis des eaux,
« Des animaux d'abord devinrent les berceaux :
« Mais le froid détruisit ou dispersa les races,
« Quand le pôle, entouré d'un long rempart de glaces,
« N'offrit plus que la mort au milieu des frimas.
« Alors il fallut fuir, ou subir le trépas;
« Et de tant d'animaux les légions pressées,
« Vers des climats plus doux, se virent repoussées.
« Mais combien ont péri! De là ces ossemens,
« D'animaux inconnus antiques monumens,
« Prodigieux débris de ces races perdues,
« Aux champs de Sybérie en foule répandues.
« Le globe cependant, par le froid engourdi,
« Doit changer en déserts les climats du midi.
« Bien plus : le feu qui brûle au centre de la terre
« Un jour refusera sa chaleur tributaire :
« Un éternel hiver, une éternelle nuit
« Couvriront le tombeau du genre humain détruit;

« Et notre terre en deuil, planette désolée,
« Roulera dans les cieux, de ses ombres voilée,
« Sans que l'astre du monde, armé de tous ses feux,
« Puisse un jour ranimer ces déserts ténébreux.
« Voilà ce que Buffon pour nos neveux apprête.
« D'autres savans, Saussure et Pallas à leur tête,
« Ont dit, en s'appuyant sur des calculs profonds,
« Que l'Océan fut seul l'Architecte des Monts.
« Ces dépôts, dont l'Atlas a reçu sa naissance,
« Nageaient tous suspendus dans une Mer immense;
« Après quelques mille ans, les granits les premiers
« Se formant par degrés en cristaux réguliers,
« Et dressant vers les Cieux leurs hautes pyramides,
« S'élancèrent d'abord de leurs berceaux humides.
« Le palais de la Terre alors fut dessiné:
« Le Taurus, par sa base, aux Alpes enchaîné,
« A d'autres monts lointains vint rattacher ses chaînes.
« Le globe, alors témoin des plus grands phénomènes,
« Vit, sous l'œil du Soleil, les Mers de l'équateur
« Des Andes jusqu'aux Cieux élever la hauteur;
« Tandis que vers le pôle, une Mer moins profonde,
« Architecte affaibli, dessinait dans son onde

« Des sommets moins hardis, et qui privés de nœuds,
« Ne purent s'affermir, ni s'allier entr'eux.
« Et cependant l'argile, en couche horizontale,
« Ceignait des premiers monts la bande verticale :
« Sur le flanc des granits largement appuyé,
« Le schiste, dès long-tems aux marbres allié,
« Forma le second plan de ce portique immense,
« Que la main d'Amphitrite élevait en silence.
« Mais déjà l'édifice est partout altéré :
« Tout est changé, confus, détruit ou réparé :
« Des bandes de granits déjà sont affaissées,
« Par le feu des volcans d'autres sont redressées ;
« Et la mer épuisée, invoquant le repos,
« Ne fait plus que rouler ses antiques dépôts.
« Alors, pour l'univers, des tems calmes naquirent ;
« De vastes continens alors se découvrirent ;
« La mer, enfin peuplée, au limon de ses eaux
« Allia les débris des premiers végétaux.
« Dans l'ardoise azurée alors l'humble fougère
« Laissa de son feuillage une empreinte légère :
« Le gypse, vieux témoin des grands événemens,
« Des peuples expirés garda les ossemens ;

« Et le monde animé, pour former nos collines,
« Aux ruines des monts vint mêler ses ruines. »
Le vieillard, oppressé d'un profond sentiment,
Ici fit une pause, et se tut un moment.
Tous ses traits avaient pris je ne sais quoi d'antique;
Le génie éclatait sur son front prophétique;
Tout son maintien respire un air d'autorité.
Tel sans doute Platon, ce sage si vanté,
Parut, lorsqu'entouré de disciples fidèles,
Qui venaient recueillir ses leçons immortelles,
Au cap de Sunium, en présence des mers,
Sa voix leur expliquait les lois de l'univers.
« Voilà donc, en sondant la Nature infinie,
« Tout ce qu'a pu de l'Homme inventer le génie!
« Reprit le sage : Eh quoi! ces esprits éclatans
« N'ont pu lire un feuillet du grand livre du tems,
« Et toi, tu prétendrais vaincre notre ignorance!
« Jeune homme! de tes vœux calme l'intempérance:
« N'étends point tes desirs par-delà ton pouvoir,
« Dieu t'a fait pour jouir, et non pas pour savoir.
« L'homme ici-bas voyage entouré de mystères :
« Craignons donc d'y porter des regards téméraires;

« Heureux le vrai savant qui sait l'art d'ignorer !
« Dans les secrets, où l'œil ne saurait pénétrer,
« Plus on croit découvrir, plus l'erreur est profonde.
« Vainement nous cherchons les époques du monde.
« Le monde est d'un seul jet. Quand Dieu dit : à sa voix
« Fleuves, montagnes, mers, tout parut à la fois.
« Le monde eut, en naissant, des marches régulières.
« L'Orénoque, au sommet des hautes Cordilières,
« Pour nourrir l'urne immense, où puisèrent ses flots,
« De frimas tous formés trouva de longs dépôts.
« La mer vit à la fois remplir tous ses abîmes.
« Mais comment Dieu, des monts, éleva-t-il les cimes ?
« Voilà le grand mystère. On ne saura jamais
« Par quels leviers puissans Dieu dressa leurs sommets.
« Tout prouve que l'ouvrage est d'une main divine ;
« Mais il voile à nos yeux son obscure origine.
« Sur le berceau des Monts rien encor n'est prouvé :
« C'est le secret de Dieu, Dieu se l'est réservé.
« Ah ! sur ces grands secrets loin d'épuiser tes veilles,
« Chante plutôt des Monts la pompe et les merveilles.
« Crois-moi, saisis la lyre et laisse le compas.
« Des sentiers plus rians s'ouvrent devant tes pas.

« Ici, l'enthousiasme inspire l'harmonie,
« Et l'aspect de ces monts enflamme le génie.
« Sois le rival d'Haller : sur nos sommets fameux,
« Comme lui, chante au bruit des torrens écumeux;
« Et que ces grands tableaux dont l'austère rudesse
« De la muse française effrayait la mollesse,
« Jusqu'au ton de Linus élèvent ton essor! »
Il cessa de parler, je l'écoutais encor;
Tant pour moi ses discours étaient remplis de charmes!
Enfin je le quittai, non sans verser des larmes.
Mais plein de ses leçons, ivre d'enchantement,
Je crus, je l'avouerai, sentir en ce moment
Quelques rayons du feu dont brûle le poëte:
Je voulus du vieillard devenir l'interprète;
Et dès-lors, j'essayai de peindre dans mes vers
Les tableaux, qu'à mes yeux ces Monts avaient offerts.
Mais vers ses bords rians Parthénope m'appelle.
Là, se présente aux yeux une scène nouvelle:
Là, je vois rassemblés, dans de vastes tableaux,
Tous les effets du ciel, et des feux et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire,
Combien d'illusions chères à la mémoire,

Dans ce premier berceau de la gloire et des arts,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts !
Eh ! quel lieu fut jamais en grands noms plus fertile ?
Ici naquit le Tasse, et là mourut Virgile.
C'est-là, c'est dans ces champs, qu'Hésiode à la main,
Epris de leurs beautés, le poëte romain
Chantait, dans le repos, ses douces Géorgiques ;
C'est-là qu'il exhalait les plaintes énergiques,
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur,
Et le pampre accablé sous la grappe opulente,
Et des volcans noircis la flamme étincelante,
Et l'île au triple front, et ce ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité ?

O vieux géant ! ô toi, dont la bouche embrâsée,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Élysée,
Épanche trop souvent les laves des enfers,
Vésuve ! tu rugis, tes flancs se sont ouverts.
L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime,
La mer, dans tes fourneaux, que sa fureur anime,
Se roule, et tes torrens s'échappent à grand bruit.
Mille langues de feu se croisent dans la nuit.

O ravage! ô terreur! la lave qui bouillonne
Court sur les flancs du mont qu'elle embrâse et sillonne,
Puis, rassemblant au loin tous ses flots irrités,
Emporte dans son cours les débris des cités,
Gronde jusqu'à Pouzzole, où le brûlant orage
Entre enfin dans la Mer qui nourrissait sa rage :
La Mer, en mugissant, le reçoit dans son sein.
O quel combat alors ébranle son bassin!
Le volcan à la Mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge, aux flancs de l'Etna, des foudres pour les Dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux élémens renouvelle la guerre.
Cependant l'eau bouillonne, et d'immenses vapeurs
Enveloppent les cieux de leurs voiles trompeurs;
Et le Soleil, qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots, rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglans,
Et d'un œil effrayé voit ces gouffres brûlans.

Enfin, quand Amphitrite à pas lents se retire,
Le noir Typhon s'appaise, et son courroux expire;

Et Vulcain fatigué meurt, faute d'aliment.
Mais le monde alarmé te revoit rarement,
O Vésuve! ô fléau ! qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges ;
Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,
Entretiens si long-tems les peuples effrayés !
Les peuples cependant près de toi se rallient ;
A tes pieds embrâsés les fleurs se multiplient ;
Tu redoubles la vie et la fécondité.
Lorsqu'effaçant les pas du volcan irrité,
Le Tems réparateur, par qui tout recommence,
Aura mêlé, pétri cette ruine immense ;
On verra le Soleil, armé de tous ses traits,
Ceindre deux fois l'été des gerbes de Cérès :
Ce sol, fertilisé par ses propres ravages,
Doit se couvrir encor de palais et d'ombrages ;
Et la lave, à jamais, s'emparant de ces bords,
Y dresser des écueils ou dessiner des ports.

Mais quand ce noir Typhon, des coups de son tonnerre,
Pour la première fois effraya-t-il la terre ?
Ce fut, (l'antique histoire ainsi l'a raconté,)
Quand, sous Vespasien, au monde épouvanté,

Des vieux remparts d'Hercule il offrit la ruine.
D'assez fameux débris marquent son origine.
Muse ! viens me prêter tes plus tristes couleurs :
Une grande victime a demandé tes pleurs.

Quand Pline commandait la flotte de Mysène,
Le bruit se répandit qu'un nouveau phénomène,
Un rival de l'Etna menaçait l'univers,
Et qu'enfin le Vésuve avait brisé ses fers.
C'était l'heure où le peuple est aux fêtes publiques.
Mais du cirque, à ces bruits, désertant les portiques,
La foule des Romains, dans les temples sacrés,
Court porter sa terreur et ses pas égarés.
Pline, se confiant à son grand caractère,
Seul, veut sonder de près cet effrayant mystère,
Et brûlant d'épier, dans ce grand mouvement,
Du volcan en travail l'horrible enfantement,
Il s'apprête à partir. Mais sa sœur en alarmes,
Se jette à ses genoux, qu'elle arrose de larmes :
« O mon frère ! en courant à des dangers certains,
« Ne crains-tu pas, dis-moi, de tenter les destins ?
« J'ai perdu mon époux, mon frère le remplace,
« Et ta mort, ô mon frère ! aujourd'hui nous menace,

« Et tu veux nous quitter ! Ne m'as-tu pas promis
« De veiller, en tous tems, sur les jours de mon fils?
« Si tu meurs, de ce fils que devient la jeunesse?
« Et quel bras désormais soutiendra sa faiblesse ?
« O! qu'en toi de son père il retrouve l'appui,
« Et si ce n'est pour moi, conserve-toi pour lui ! »
Elle dit. Aux accens de cette sœur chérie,
Pline hésite un moment, son ame est attendrie;
Mais bientôt dans son sein renfermant ses douleurs,
Il s'arrache, pensif, à sa famille en pleurs.
Il se rend dans le port : il monte une galère;
Et déjà ses rameurs sillonnent l'onde amère.
Mais la nuit approchait, et les ombres du soir,
Sur les vieux Apennins commençaient à s'asseoir :
De Rhétine d'abord on cherche les rivages.
Partout s'offraient aux yeux les plus tristes présages:
Les airs sont endormis dans un morne repos,
Et l'Océan plombé sent frissonner ses flots;
L'Orfraie, avant coureur des désastres célèbres,
Trois fois, rasant la nef, poussa des cris funèbres.
Les nochers ont pâli. Pline, sans s'émouvoir,
Tranquille, observe tout, et s'apprête à tout voir.

On avance ; et déjà se découvre à la vue,
Au-dessus du Vésuve, une effroyable nue,
Qui, telle qu'un grand pin, allonge dans les cieux
Et son tronc gigantesque, et ses bras spacieux.
Cette horrible vapeur, ce nuage de cendre,
Sur l'Océan noirci, commence à se répandre :
L'Italie, agitée en ses vieux fondemens,
Prolonge, sous les mers, de sourds frémissemens ;
De ce bruit qui s'accroît la rive est ébranlée,
Et l'onde d'Amphitrite est au loin refoulée.
Déjà roulent en l'air des rochers allumés,
Qui tombent, en sifflant, sous les flots enflammés ;
Et la vague en fureur, qui s'élève en colonne,
Autour de la galère, et mugit et bouillonne.
Pline veut aborder. Tout à coup à ses yeux
Le nuage s'approche, et du plus haut des cieux,
S'abat, et couvre au loin et la plaine azurée,
Et le cap de Mysène et l'île de Caprée :
Le monde a disparu dans une immense nuit.
Un vent affreux s'élève, et la nef, à grand bruit,
Dans cette obscurité, sur les flots balancée,
Du rivage à la mer, est vingt fois repoussée.

Enfin, dans l'orient, le jour ressuscité
Ramène aux yeux de Pline une morne clarté,
Épouvantable jour plus affreux que les ombres!
Combien il offrira de morts et de décombres,
Que dérobait la nuit sous son voile incertain,
Et que vont révéler les clartés du matin!
Cependant Pline aborde, et fort de son courage,
Seul, avec un esclave, il s'élance au rivage.
Tu dois revivre aussi pour la postérité,
O toi! mortel obscur, dont la fidélité
Partagea ces périls, pour toi plus grands peut-être,
Puisque la gloire au moins dédommageait ton maître.
Ils marchaient en silence à travers les débris.
Mais qui pourrait redire et les pleurs et les cris,
Et cet effroi croissant de la foule agitée,
Qui dans les temples saints courait épouvantée?
Les uns, s'humiliant aux pieds des immortels,
De leurs tremblantes mains embrassaient les autels,
Et d'autres, des Dieux même oubliant la mémoire,
Blasphemaient leur saint nom, ou refusaient d'y croire.
Partout le désespoir, l'épouvante et la mort.

O Pline! quels dangers t'attendaient sur ce bord!

Mais lui : « Marchons, ami, vers les murs de Pompée :
« Là, si notre espérance hélas! n'est pas trompée,
« (Et le veuillent les Dieux!) nous pourrons de plus près,
« De ce grand phénomène épier les secrets.
— Il a parlé: Soudain redoublant de courage,
Vers Pompéïa tous deux ils cherchent un passage.
La chaumière embrâsée, et les palais brûlans
A travers les débris guident leurs pas tremblans.
Sous leurs pieds incertains le sol gronde et chancelle :
Ils marchent, en foulant une terre infidèle,
D'où l'on voit des éclairs sans relâche sortir,
Qui s'ouvre, se referme, et veut les engloutir.

Cependant le Volcan rugit dans ses abîmes.
De nouveaux tourbillons, rassemblés sur ses cimes,
S'arrondissent en globe, et noircissant les airs,
Font partir de leur sein d'effroyables éclairs.
Dans cette fausse nuit, la Nature alarmée
Sous ses propres fureurs semble s'être abîmée.
L'Océan se déborde, et ses flots courroucés,
Par la lave en furie, au loin sont repoussés.
C'est peu : du vieil Etna la foudre se rallume :
Neptune, que Vulcain et tourmente et consume,

Répond, du fond des mers, au bruit des deux Volcans:
Tels, du cri des combats, retentissent deux camps.
De Mysène à Sorente on ne voit que ruine :
La flamme inonde au loin et Stabie et Rhétine.
Sous le double courroux de Vulcain, de Thétis,
Les murs de Pompéïa déjà sont engloutis :
L'antique Herculanum n'est qu'un monceau de cendre,
Et dans la même tombe un jour les vit descendre.
Quels spectacles pour Pline! A de si grands malheurs
La pitié du grand homme a donné quelques pleurs.
Toutefois au milieu de ces terribles scènes,
Il poursuit les secrets de leurs grands phénomènes :
Nature! il t'admirait au sein de ton horreur,
Et tu lui paraissais belle de ta fureur.

Peut-être ce génie, avide de connaître,
Eût surpris, en ce jour, les desseins du Grand Être.
Mais celui dont le bras, sur ce monde arrêté,
Se cache dans la nuit de son éternité,
Ne permit pas que Pline, à la race mortelle,
Révélât des secrets toujours voilés pour elle.
Tandis qu'à son esclave il s'apprête à dicter
Ses grands pensers, qu'à Rome il voudrait remporter;

O décrets ! ô douleur ! une nue enflammée
Le couvre tout entier d'une ardente fumée.
Il tombe, il se relève; et d'un regard mourant,
Cherche encore une fois son esclave expirant.
C'en est fait, il n'est plus; et, du monde effacées,
Dans sa tombe, avec lui, s'enferment ses pensées.
Tels on voit, aux déserts de l'antique Oasis,
Ces monumens, chargés d'emblêmes obscurcis,
Qui gardent les dépôts de la sagesse antique :
Mais ces pensers, que voile une ombre énigmatique,
En vain vivent encore au fond de ces déserts;
La voix de ces vieux Tems n'instruit plus l'univers.

FIN DU SECOND CHANT.

# ARGUMENT.

## CHANT III.

*Coup d'œil sur l'immensité et la variété des êtres. L'homme a été mis à leur tête. Contradictions de sa nature. Imagination, mémoire et jugement, triple faculté dont l'homme intellectuel se compose. Parallèle de l'homme et des animaux. Réponse à quelques objections des matérialistes. Rapports de l'homme avec Dieu. Preuves de l'existence de Dieu. Nécessité de la Religion. Providence justifiée de l'existence du mal moral. Preuves de l'immortalité de l'ame, tirées de l'existence de ce mal même. Homme moral. Le bonheur est-il fait pour l'homme? S'il est quelque part, il n'est que dans les conditions médiocres, dans l'amitié et dans la vertu. Nécessité de mettre un frein à nos desirs. Passions : les plus grands ennemis de la vertu et du talent. Episode à ce sujet.*

# LE GÉNIE DE L'HOMME.

## L'HOMME.

L'Homme n'est qu'un roseau le plus faible de la Nature ; mais c'est un roseau pensant.

PASCAL.

### CHANT III.

JUSQU'ICI me frayant une longue carrière,
J'ai peint l'homme, entouré des jeux de la matière,
Pour saisir leurs effets s'élançant au dehors,
Et du monde physique épiant les ressorts.
Aujourd'hui s'offre à nous un plus noble problême :
C'est l'Homme qui s'observe et descend en lui-même ;
Et sondant de son cœur les plis mystérieux,
S'étudie, et se donne en spectacle à ses yeux.
Des desseins du Très-Haut agent infatigable,
La Nature, épanchant son urne inépuisable,

Quand l'univers naquit, sur ce globe a jeté
De mille êtres divers la riche immensité.
A leur poste établis par l'Artisan suprême,
Tous sont co-ordonnés au plan du grand système;
Tout se tient, tout s'unit : un nœud mystérieux
Joint et le ver et l'homme, et la terre et les cieux.
L'Eternel, dans ses mains, tient cette chaîne immense
Que termine l'insecte, et que l'Homme commence.
Là, les êtres divers, tous placés à leurs rangs,
Occupent des degrés, des anneaux différens;
Mais bien au-dessus d'eux, par la main éternelle,
L'Homme est mis au sommet de cette grande échelle.
C'est de cette hauteur, qu'embrassant les objets,
L'Homme, d'un œil actif, veille sur ses sujets,
Vassal du Ciel, Pontife et Roi de la Nature.

O toi! dont aujourd'hui j'entreprends la peinture,
Des scènes d'ici-bas majestueux acteur,
Et du tableau du monde unique spectateur,
Homme, salut! Sans toi, la Nature muette
Pour célébrer son Dieu manquerait d'interprète.
Le monde n'est sans toi qu'un grand palais désert :
Si ta voix ne se mêle au bruit de leur concert,

Les sphères font en vain tonner leux voix immense;
Tout ce fracas des cieux n'est qu'un vaste silence.
 Mais que vois-je d'abord? quand je veux de plus près
Du monarque du monde étudier les traits,
Lorsque, pour les fixer, mon œil le considère,
Ce qui me frappe en lui c'est d'abord sa misère.
Sous quelque grand revers aurait-il succombé,
Et d'un état meilleur jadis est-il tombé?
Sans doute. Tout l'atteste à qui connaît ses fastes.
Eh! d'où viendraient en lui ces étranges contrastes,
Des reflux de son cœur l'éternel mouvement,
Et ce vague desir qui change à tout moment?
Quel est l'homme, en effet? Quelle est cette chimère?
Se connaît-il? chaos de gloire et de misère,
Futur espoir des cieux, rebut de l'univers,
L'Homme, sans cesse en proie à ses rêves divers,
De penchans en penchans promène sa pensée,
Des desirs aux dégoûts sans cesse repoussée:
Quand l'Homme sait trop peu, sa raison s'amortit,
Lorsqu'il veut trop savoir, sa raison s'abrutit:
Dans un milieu certain jamais il ne s'arrête,
L'orgueil en fait un Dieu, la débauche une bête:

Insecte ambitieux, roseau frêle et pensant,
Qui, pour tout embrasser, sans relâche agissant,
Use éternellement les forces de son être,
Dans un long désespoir de jamais se connaître.
 Voilà l'Homme; et pourtant si l'homme est dégradé,
Si, de ses hauts destins, il est dépossédé,
Dieu, daignant le laisser le premier de la terre,
Des volontés du ciel l'a fait dépositaire.
Voyons donc ce qui reste à ce Roi détrôné,
Et que sous nos pinceaux à grands traits dessiné,
Il vienne figurer sur la scène du monde,
Que sa présence anime et que sa main féconde.
 J'ébaucherai d'abord la triple faculté,
Dont l'Homme à son berceau par le Ciel fut doté.
 L'Imagination, rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère,
Et bientôt rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.
Elle fait plus: souvent sa puissante énergie,
Au monde extérieur opposant sa magie,
Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.

Source des voluptés, des terreurs et des crimes,
Elle a ses favoris comme elle a ses victimes;
Et toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.
Mais pour elle c'est peu. Lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.
Je la vois au héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois, un char et des coursiers,
Jeter le Barde aux bords d'une mer blanchissante;
Et quelquefois aussi terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Que de fois au desir elle a servi de guide!
Que de fois, à la vierge innocente et timide,
N'a-t-elle pas surpris, dans un songe enchanté,
Les soupirs de l'amour et de la volupté!
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui sans cesse nous flatte, et nous trompe sans cesse,
Mère des passions, des arts et des talens,
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillans,
Et d'espoir, tour à tour, et de craintes suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.

De la Fille des sens tels sont les mille traits.

Mais que de sa voix seule écoutant les attraits,
L'Homme, sans défiance, avec elle s'allie,
Vous le verrez bientôt, voisin de la folie,
Fermer ses yeux séduits au jour de la raison,
Des honteuses erreurs savourer le poison,
Et faire, sur l'autel des forfaits et des vices,
A ces horribles Dieux d'horribles sacrifices.
Toi! qui sais mettre un frein à son emportement,
Pouvoir incorruptible, immortel Jugement,
Viens donc et ralentir et diriger sa flamme,
Et, sage conducteur, prends les rênes de l'ame.

De la Mémoire encor retraçons les secours;
Sans elle, ce qui fut périrait pour toujours.
La Mémoire, il est vrai, de palettes privée,
Ne gardant des objets qu'une image énervée,
N'offre que les lointains de l'espace et du tems,
Et n'a point de sa Sœur les pinceaux éclatans.
Mais de nos souvenirs riche dépositaire,
Elle peuple d'amis notre exil solitaire;
Elle adoucit pour nous les rigueurs du destin;
Et l'ami qui n'est plus vit encor dans son sein.

Je la vois, l'œil en pleurs, de regrets attendrie,
S'incliner, dans la nuit, sur son urne chérie;
Je la vois, des savans éclairant les travaux,
Aux confins de l'oubli placer ses longs fanaux,
Retracer les destins d'un monde ou d'un atôme,
Des siècles décédés ranimer le fantôme,
Et redire au présent les fastes du passé.

Tel est le triple appui sur qui l'homme élancé
Voit, et sonde et parcourt les sentiers de la vie,
Et tient, sous son pouvoir, la nature asservie.

Maintenant tu voudrais savoir par quels degrés
L'homme et les animaux entr'eux sont séparés.
Sont-ils assujétis à des bornes prescrites?
Sans doute; et l'Eternel a fixé leurs limites.
Quand il les a créés, Dieu posa de sa main
Entre la brute et l'homme une borne d'airain.
De deux pouvoirs divers l'influence inégale,
Entre ces deux tribus, met un vaste intervalle:
L'animal a l'instinct, et l'homme a la raison.
L'une ouvre devant elle un immense horizon,
Et d'un noble appétit de gloire et de pensée,
L'œil fixé sur le ciel, sans relâche est pressée.

L'autre, à de vils besoins tristement limité,
Tourne, en un cercle étroit pour jamais arrêté.
L'Homme domptant le feu, l'air, et l'onde et la terre,
Enchaîne à son pouvoir leur pouvoir tributaire,
De chacun de ses sens ennoblit les emplois,
Et pour ses plaisirs même il sait créer des lois :
Père et juge des arts, que son amour protége,
Il marche environné de leur pompeux cortège ;
Tandis que l'animal, obscur et triste acteur,
Placé sur le théâtre, et jamais spectateur,
D'un œil indifférent regarde ces merveilles,
Qui de l'Homme inspiré charment les nobles veilles.
Mais une voix s'élève : « Esprit présomptueux,
« Pourquoi m'étales-tu ces titres fastueux ?
« Vainement pour prouver la dignité de l'homme,
« Ton orgueil complaisant des plus beaux noms se nomme.
« L'ame est-elle un pouvoir indépendant du corps ?
« Non : c'est un jeu brillant d'industrieux ressorts.
« Les animaux, pétris de la même matière,
« Et lancés, pour un tems, dans la même carrière,
« Comme toi, vain mortel ! éprouvent tour à tour,
« La joie et la douleur, et la haine et l'amour.

« Va, tu n'as point sur eux de faculté suprême :
« Tes sens sont plus parfaits, ta nature est la même.
« Faut-il, pour accabler ton esprit orgueilleux,
« Redire de l'instinct les secrets merveilleux ?
« Vois l'abeille élever son brillant édifice,
« Vois ses arts et ses mœurs, ses lois et sa police,
« Et de son fils royal admire les berceaux !
« Vois l'agile Arachné déployer ses réseaux !
« De ses doigts allongés elle ourdit cette soie,
« Qui livre à ses banquets une abondante proie.
« Et que serait-ce donc, si je t'offrais encor
« Les instincts plus parfaits du chien ou du castor ?
« Loin de nous quelquefois s'ils restent en arrière,
« C'est l'organe qui manque, et non pas la lumière.
« Homme ! de ton esprit tu te pares en vain,
« Les sens seuls t'ont fait Roi ; ton sceptre c'est ta main.
« Point de milieu. Pour lui, si l'Homme invente une ame,
« Il en faut une au ver, et le ver la réclame.
« Eh bien ! voudras-tu donc, aveugle sans retour,
« Prostituer une ame à l'insecte d'un jour !
« Et tu prétends ainsi démentir la nature !
« — Ah ! je te reconnais, disciple d'Épicure ;

« Du vice ouvrant pour nous le facile sentier,
« Tu veux condamner l'homme à périr tout entier;
« Tu veux le ravaler au destin de la bête,
« Et ce qui t'avilit te semble une conquête !
« Je sais que de nos jours la révolte des sens
« Arma contre l'esprit ses dogmes menaçans ;
« Je sais, que trop pareils au parti populaire,
« Qui, rejetant d'un Roi le pouvoir tutélaire,
« Odieux artisan du plus noir attentat,
« Aspire à renverser le maître de l'état,
« Les sens, pour se livrer à leur fougue insensée,
« O honte ! ont prétendu détrôner la pensée.
« Mais ce dogme, en nos jours fut en vain adopté,
« La voix du genre humain l'a bientôt rejeté.
« Philosophe! à la brute en vain tu nous ravales,
« Qui peut entre elle et nous combler les intervalles?
« Dis-moi, qu'ont de commun et l'insecte ignoré,
« Et l'Homme avec Newton dans les Cieux égaré !
« Montre-moi leurs rapports! montre-moi sur la terre
« Un second animal, noblement solitaire,
« Qui sache, du Grand Astre épiant le réveil,
« Dans les cieux du matin admirer le Soleil !

« Quoi! je puis du Grand-Tout embrasser l'harmonie,
« Je puis idolâtrer les charmes du génie,
« Et sentir dans mon cœur ce saint amour du beau,
« Qui des nobles vertus y nourrit le flambeau,
« Et tu veux qu'à ce point ma raison s'avilisse!
« Non : de ta folle erreur cherche un autre complice. »

Si l'Homme de la terre est le premier acteur,
Il faut que son esprit remonte à son auteur;
Sans ces divins rapports, sans la chaîne invisible
Qui joint l'Être Éternel avec l'être sensible,
De ses nobles destins l'Homme déshérité
Méconnaît son vrai rang, et perd sa dignité.

« Mais, dira-t-on encore, où trouver la mesure
« De cet Être infini qui régit la Nature?
« Eh quoi! faut-il admettre un suprême pouvoir,
« Que jamais notre esprit ne pourra concevoir?
« Le hasard a tout fait : l'éternelle matière,
« De tant d'effets divers est la cause première;
« Et seule, du Grand-Tout fin, principe et milieu,
« La Nature, à qui l'Homme en vain prépose un Dieu,
« Sans jamais s'épuiser, sans repos ni vieillesse,
« Dans un cercle infini tourne et renaît sans cesse.

« — Sans doute, Dieu puissant, seul être illimité,
« Je tremble et me confonds dans ton immensité !
« Je ne puis concevoir ni saisir ton essence :
« Mais du moins mon amour et ma reconnaissance,
« Dissipant cette nuit qui règne autour de moi,
« Lèvent un coin du voile, et m'approchent de toi.
« Blasphémateur obscur ! vainement tes outrages
« Voudraient exiler Dieu du sein de ses ouvrages ;
« Ce grand ordre des cieux, ces mondes entassés
« Sont d'éclatantes voix qui l'annoncent assez.
« D'une nuit étoilée écoutons le silence :
« Chaque astre de son Dieu raconte la puissance.
« Ne vois-tu pas partout cette immortelle main,
« Qui des orbes sans nombre a tracé le chemin,
« De l'astre échevelé gouverne la carrière,
« Guide à travers les cieux le vol de la lumière,
« Et de son compas d'or dessina leur palais ?
« C'est ce Dieu qui du Ciel tendit le vaste dais,
« Alluma de la nuit les lampes éclatantes,
« Et plaça le Soleil sous l'azur de ses tentes :
« Ce Soleil est son ombre ; et c'est dans ce miroir,
« Grand Dieu ! qu'à l'œil mortel tu permets de te voir.

Mais ce Dieu si puissant, qui brille sur nos têtes,
Qui marche sur les vents, monte sur les tempêtes,
Qui révèle aux mortels sa haute majesté
Par la voix de la foudre et de l'immensité,
Souvent moins formidable et moins inaccessible,
Calme, et s'environnant d'une splendeur paisible,
Au cœur tendre et pieux qu'il veut bien consoler,
Dans des objets plus doux aime à se dévoiler.
Quels témoins enchanteurs! N'est-ce pas sa présence
Qui brille dans les yeux de l'aimable innocence;
Qui se peint sur le front de la douce pudeur,
Et se révèle à nous dans la plus humble fleur?
C'est lui qui, tous les ans, de l'Egypte rappelle
Ces oiseaux, de nos champs postérité nouvelle;
C'est lui qui, des Lapons égayant les déserts,
De quelques fleurs encore embellit leurs hivers.
Oui : tout nous entretient, tout parle du Grand-Être;
Lorsqu'avec un cœur simple on cherche à le connaître,
Ce Dieu consolateur est facile à trouver,
Et c'est par ses bienfaits qu'il aime à se prouver.
O vous tous, qui d'un Dieu rejetez la croyance,
Quels secours irez-vous porter à l'indigence?

Qu'offrirez-vous à l'Homme accablé de regrets,
Lorsque du désespoir il sentira les traits?
Comment calmerez-vous ce cœur long-tems coupable,
Qui, pressé sous le poids du remords qui l'accable,
Ne voit plus d'autre appui que la Divinité,
Et s'abandonne aux Cieux, des hommes rejeté?
Qu'il faut être cruel pour ôter l'espérance
Au cœur infortuné qu'assiége la souffrance!
Pour briser sans pitié dans la main du malheur
Cette ancre, où peut du moins s'appuyer la douleur!
Otez Dieu : vous ôtez au repentir son juge,
A l'innocence un père, au malheur un refuge.
Oui : la religion est le besoin de tous;
Tout est amer sans elle et rempli de dégoûts.
L'Homme a beau s'entourer des biens de la fortune,
Cette splendeur bientôt lui devient importune.
Quand la Divinité s'exile de son cœur,
L'ennui vient l'abreuver d'une affreuse langueur:
Si l'absence de Dieu dans l'ame se prolonge,
Au sein du désespoir l'Homme bientôt se plonge,
Et si cet état dure il se donne la mort.
Hélas! l'Homme est le seul qui, maître de son sort,

Ose se commander ces cruels sacrifices !
Tant la vie, en dépit de toutes ses délices,
N'est plus rien pour ce cœur devenu son bourreau,
Quand, vide d'espérance et bornée au tombeau,
D'elle-même et de Dieu proclamant la ruine,
L'ame n'est plus, pour l'Homme, immortelle et divine.
Mais quels que soient les maux de la société,
O noble sentiment de la Divinité !
Tu te plais à charmer les enfans de la terre.
Au Poëte, égaré sur le roc solitaire,
Tu montres Jehova sous ses traits éternels,
Et dictes de ses chants les accords solennels.
C'est toi, qui dévoilant la nature infinie,
Lui révèle des Cieux l'inéfable harmonie.
Sans toi, ce noble amant des Muses et des Arts
Verrait-il, dans la nuit, s'offrir à ses regards,
Ces antiques héros, ces ombres immortelles
Qui, descendant des Cieux, le couvrent de leurs ailes?
Ton éclat doux et pur luit sur l'infortuné,
Qui, s'adressant au Ciel, le bénit d'être né.
C'est par toi que l'enfant des monts de la Savoie,
Soupire après ses rocs qu'il retrouve avec joie,

Et que le nautonnier revole avec transport
Des doux climats de l'Inde aux rivages du Nord.
Sur le palais des Rois tu laisses des vestiges,
Et nos temples sacrés sont pleins de tes prodiges.
Quelquefois, te fixant dans le fond des déserts,
Tu sus d'un Cénobite occuper l'univers.
Noble penser d'un Dieu ! que l'humaine faiblesse,
Même en ses vains plaisirs, cherche et poursuit sans cesse,
Voilà donc tes bienfaits. Sainte Religion,
Du Ciel et de la Terre admirable union,
Qui peut te méconnaître ? Oui, sans Dieu tout s'efface :
Les Cieux sont sans beautés, et la Terre est sans grâce ;
Lois, morale, vertu, tout marche à son déclin ;
La Nature est sans but, le Monde est orphelin.

Mais tandis que mon zèle, étayant ma faiblesse,
Se fatigue à prouver l'Éternelle sagesse,
Un murmure s'élève, et j'entends une voix
Qui dit : « Grand Artisan qu'as-tu fait de tes lois ?
« Où donc est ta sagesse en bontés si féconde ?
« Providence ! est-ce ainsi que tu régis le monde ?
« Quoi ! le mal est sur terre ! et d'un monde si beau
« L'Homme coupable seul obscurcit le tableau ».

Eh bien! ce sont ces maux, c'est ce désordre même
Qui confirment en moi les plans d'un Dieu suprême.
Le mal, pour moi, de l'Homme ennoblit les destins,
Et prouve à ma raison nos immortelles fins.
Mais d'abord qui t'a dit, ô mortel téméraire,
Que toujours le désordre à l'ordre soit contraire?
Les Mondes ont besoin du jeu des contre-poids;
Pourquoi l'Homme moral aurait-il d'autres lois?
Le désordre d'ailleurs est borné par lui-même.
Telle est la grande loi. Toute puissance extrême
Par ses propres excès à la fin s'amortit,
Et le crime sans frein s'use ou se rallentit.
Toutes les passions se balancent sans cesse:
L'ardente ambition s'oppose à la paresse;
Chaque désir fougueux borne un autre désir;
Et la douleur est là pour régler le plaisir.
Dans ce monde changeant tout s'évite et s'attire;
La gloire et les forfaits s'en partagent l'empire.
L'ame, dont le malheur presse tous les ressorts,
S'élève à la vertu par de plus hauts efforts.
Comme un Astre, soumis à deux forces contraires,
Roule, autour du Soleil, dans le cercle des sphères,

Tel, mû par le bonheur ou par l'adversité,
L'Homme double sa force et son activité.
  Pourquoi, dit-on encor, de notre race humaine,
O vertu ! n'est-tu pas l'unique souveraine?
Fallait-il nous laisser un coupable penchant ?
—Eh quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant,
Dieu dut-il le borner à l'instinct de la bête ?
Si, dans tous tes désirs, Dieu sans cesse t'arrête,
Mortel ! tu ne peux plus exercer ta raison :
Et que devient le monde? une immense prison,
Où les êtres pensans, chargés de leurs entraves,
N'offrent plus à mes yeux qu'un vil troupeau d'esclaves.
Si l'Homme n'est point libre, il n'a point de vertu :
Automate impuissant, sous ses fers abattu,
On le verrait ramper sans gloire et sans génie,
Et du Grand-Tout lui seul troublerait l'harmonie.
Eh ! qu'on ne dise point que l'ordre général
Doit bientôt succomber sous l'empire du mal.
En dépit du méchant, l'Architecte suprême
Sait de son univers maintenir le système.
Le mal que l'Homme fait ne tombe que sur lui :
Peut-il troubler des lois dont Dieu même est l'appui ?

Homme! contre le mal, quand ton orgueil murmure,
C'est te plaindre des dons que t'a fait la nature.
Otez le mal : pour nous plus de moralité;
Et dans l'Homme abruti tout est sans dignité.
Le doux repos de l'ame et la paix de soi-même,
Sont sans doute ici-bas la volupté suprême :
Dieu, pour nous mériter un si noble plaisir,
Nous ouvrit deux sentiers, c'est à nous de choisir.
Et, que pouvait de plus la divine puissance?
Pouvait-elle de l'Homme anéantir l'essence?
Dieu, qui mit une borne à tout être imparfait,
Pouvait-il accorder le prix d'avoir bien fait
A celui qui n'eut point le pouvoir de mal faire?
Conviens donc qu'ici-bas le vice est nécessaire.
Oui! sans lui la vertu ne saurait exister :
Il règne; afin que l'homme apprenne à le dompter.
Bien plus; s'il est un Dieu, ce Dieu doit être juste.
Il doit tout compenser; et sa puissance auguste,
Dans un monde où chacun doit être à son vrai rang,
Saura bien réparer ce désordre apparent.
Oui, c'est du sein des maux dont notre triste vie,
Sur la terre d'exil, sans cesse est poursuivie,

Que naît en moi l'espoir de l'immortalité.
O penser consolant! ô noble vérité!
Quand je n'aurais de toi d'autre preuve certaine
Que le juste ici-bas gémissant dans la peine,
Je croirais sans effort à ton dogme sacré,
Et le monde futur me serait démontré.
Mais combien d'autres voix et d'autres témoignages
Viennent me confirmer ce grand espoir des sages!
L'Homme, par ses désirs sans cesse tourmenté,
Vers un bonheur sans fin est sans cesse emporté;
Et pourtant le dégoût l'accable et le dévore!
Placez-le sur le trône, il y soupire encore!...
« Est-ce tout? » s'écriait, en voyant Rome aux fers,
L'ambitieux César, maître de l'univers?
N'est-ce pas là le cri de cette ame immortelle,
A qui, dans ses ennuis, sa grandeur se révèle?
Mille preuves, en foule, ici viennent s'offrir.
Si l'agneau ne sait point qu'un jour il doit mourir,
N'est-ce pas, en effet, que la bonté céleste
Voulut aux animaux cacher leur mort funeste,
Et ce terme qui doit leur ravir sans retour
Le présent de la vie et les bienfaits du jour?

Mais l'Homme, que réclame une illustre origine,
L'Homme, qui fut créé pour une fin divine,
Peut connaître qu'un jour il doit subir la mort,
Car les Cieux, au tems seul, n'ont point borné son sort.
Quand je sonde, en effet, les secrets de mon être,
Puis-je en douter? En moi pourrais-je méconnaître
Un exilé du Ciel, un illustre étranger,
Sur ce globe d'argile un moment passager?
Voyageur fugitif dans cette courte vie,
Oui, l'Homme doit revoir sa divine patrie;
Le tombeau la lui r'ouvre, et l'héritier du Ciel
En plongeant dans la mort se relève immortel.

De ce dogme, il est vrai, la profondeur obscure
Semble se dérober à l'humaine nature.
Notre esprit, ici-bas, captif et limité,
Ne peut saisir les traits de l'immortalité.
Mais je dirai du moins : c'est le jour d'une vie
Qui d'un soir ténébreux ne sera point suivie,
Et dont les fils, du Tems défiant le ciseau,
Verront tourner sans fin leur radieux fuseau.
O jour! où transporté d'une céleste ivresse,
L'Homme ressaisira l'éternelle jeunesse,

Et des Cieux reconquis impérissable roi,
Il pourra s'écrier : « tous ces biens sont à moi ! »
O qu'alors il verra de natures nouvelles
Dérouler devant lui leurs beautés éternelles !
Heureux, s'il peut surtout de ses yeux attendris
Revoir ceux qu'ici-bas son amour a chéris !
Ainsi, même aux regards de la philosophie,
L'Homme à l'Homme s'explique, et Dieu se justifie.
Maintenant, qu'en mes vers nos devoirs sont tracés,
Qu'entre l'Homme et son Dieu les rapports sont fixés,
Cherchons sur cette terre, aux troubles asservie,
Quelle part de bonheur échut à notre vie.
Le bonheur ! Qu'ai-je dit ? Ah ! ce bien inconstant,
Que l'Homme, sans repos, poursuit en haletant,
De notre humanité doux et frêle apanage,
A peine nous permet d'embrasser son image ;
Et, fixé nulle part, il se montre en tous lieux :
Pareil à ce rayon qui, traversant les Cieux,
Frappe de ses éclairs le berceau des orages,
De leurs franges d'argent entoure les nuages,
Se brise en sept couleurs dans le prisme des airs,
Et court en flèches d'or sous le cristal des mers.

Il n'est point ici-bas de bonheur sans mélange :
C'est de biens et de maux un éternel échange.
L'Homme coule ses jours dans des troubles sans fin,
Et la crainte et l'espoir se mêlent dans son sein ;
Comme on voit sur les monts, tour à tour clairs ou sombres,
Courir rapidement la lumière et les ombres,
Quand, devant le Soleil, le souffle des autans
Fait passer tour à tour les nuages flottans.
Le cœur le plus heureux recèle quelques peines:
Tel un insecte impur, caché dans nos fontaines,
De leurs plus belles eaux empoisonne le cours.
Nos instans sont comptés ; et ces instans si courts
Sont tissus de regrets et de douleurs sans nombre.
Ah! cette triste vie est le rêve d'une ombre !

Faut-il, rembrunissant les traits de mon pinceau,
De l'humaine misère étaler le tableau ?
L'Homme, tel qu'un Nocher rejeté par l'orage,
De la vie, à regret, aborde le rivage.
Sur l'écueil de ce monde un moment arrêté,
Il sort, pleurant et nu, des flancs qui l'ont porté.
Etranger, sans appui sur cette plage aride,
Il implore à grands cris une main qui le guide ;

Mais, poussés par le sort, les mortels près de lui
Passent, et nul d'entre eux ne lui donne un appui.
Seulement une femme, au cri de ses alarmes,
Accourt, et dans ses bras l'emporte tout en larmes.
Il croît : avec la vie enfin acclimaté
Il surmonte les maux dont il est tourmenté;
Mais tel qu'un Voyageur qui, loin de sa patrie,
A d'un ciel étranger subi l'intempérie,
Il garde un mal secret, qui, depuis le berceau,
L'accompagne, et le suit jusqu'aux bords du tombeau.

Cependant, sans vouloir, pleins d'une humeur sauvage,
Calomnier la vie, et noircir son image,
Voyons, si se livrant aux penchans de son cœur,
L'Homme peut quelquefois rencontrer le bonheur.
J'avais cru le trouver dans cette douce ivresse
Qu'offre des passions la fièvre enchanteresse.
Mais au fond de mon cœur, que de fois le plaisir
A laissé le dégoût en usant le désir !
Que de fois le Remords, sur la couche embaumée,
M'a montré tout à coup sa tête envenimée;
Et de son dard cruel mortellement frappé,
Je disais au Plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé? »

Qu'est-ce que les grandeurs? voyez-vous ces nuages
Qui montent dans les airs du sein des marécages,
Et qui, près du Soleil, dans le palais du soir,
Environnent le trône où leur Roi vient s'asseoir;
Quand l'astre a disparu, tout l'éclat qui les dore,
Sous le voile des nuits, aussitôt s'évapore.
N'est-ce pas là l'image et l'emblême des grands?
Croit-on que le bonheur habite ces hauts rangs?
Ah! tout ce vain éclat, cette pompe éphémère
N'est qu'un néant superbe, une illustre misère;
Et les noirs soucis même agitent quelquefois
Ces courtines de pourpre où sommeillent les Rois.

Et cette Renommée, objet de notre envie,
Quelle est-elle en effet? une seconde vie,
Respirant, loin de nous, sur les lèvres d'autrui.
Eh! qu'importe au grand homme un bien si loin de lui,
Et ce tribut tardif que l'on paie à sa cendre,
Et ces lointaines voix qu'il ne doit pas entendre?

Mais si les passions, la gloire et la grandeur
Offrent à peine à l'Homme une ombre de bonheur,
Peut-être, l'appelant à leurs doux sacrifices,
Les Muses vont du moins le combler de délices.

O toi ! qu'ont enchanté les premières douceurs
Qu'à leurs jeunes amans prodiguent les neuf Sœurs,
Crains leurs retours cruels. Sais-tu bien que l'Envie
Est là pour tourmenter et ta gloire et ta vie ?
Elle enleva Racine à l'espoir des Français,
Et contraignit Le Tasse à pleurer ses succès.
Quel vague, quels dégoûts, quelle vie inquiète
La Nature réserve aux destins du poëte !
Il est donc vrai que l'Homme, aux talens condamné,
Sur la terre, en passant, sublime infortuné,
Ne peut impunément achever une vie,
Que le Ciel surchargea du fardeau du génie !
Souvent il meurt brûlé de ces célestes feux.
Tel, quelquefois, l'oiseau du souverain des Dieux,
L'aigle tombe du haut des voûtes éternelles,
Brûlé du foudre ardent qu'il portait sur ses ailes.

Arrêtons-nous enfin : c'est gémir trop long-tems
Sur les maux attachés à nos jours inconstans.
Le Bonheur, doux fantôme entrevu par le sage,
Ne nous a pas toujours envié son image ;
Mais, s'il est quelque part, c'est dans l'obscurité.
Heureux ! qui des faux biens pour jamais dégoûté,

Arrête enfin au port une vie inquiète,
Cache sa vie au monde, et libre en sa retraite,
A son modique enclos bornant tous ses désirs,
Ne lasse plus le sort de ses honteux soupirs!
O toi! qui des grandeurs connus toutes les peines,
Qui, déposant enfin tes orgueilleuses chaînes,
Veux retrouver le calme exilé de ton cœur,
Viens habiter les champs, et fais-toi laboureur!
C'est aux champs seuls qu'en paix on vit avec soi-même,
Là qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime,
Le charme des moissons et des prés refleuris,
Et des hautes forêts les verdoyans abris,
Et les troupeaux au loin mugissans dans les plaines,
Et le sommeil trouvé sous l'ombrage des chênes,
Le calme du désert, et la pompe des Cieux;
Luxe innocent et pur dont s'enchantent nos yeux!

Le laboureur, comblé de champêtres largesses,
Voit la terre pour lui surpasser ses promesses.
Comme un luxe effronté, fils altier de l'orgueil,
Jamais du laboureur n'osa toucher le seuil,
Aux vœux de ce mortel la Nature docile,
Fait aisément les frais d'un bonheur si facile.

Dans un cercle uniforme il voit couler ses jours ;
Pareil à ce ruisseau qui, borné dans son cours,
Réfléchit seulement les fleurs de ses rivages,
Et des cités jamais n'a baigné les images.
Le doux contentement, réjouissant son cœur,
Fait de sa vie entière un long jour de bonheur :
Il vieillit dans la paix ; et quand son Dieu l'ordonne,
Tombe, comme un fruit mûr, dans un beau jour d'automne.

Heureux ! encore heureux ! qui rencontre un ami !
Sans cet autre soi-même on ne vit qu'à demi.
Amitié ! nœud sacré, pur hymen de deux ames,
Remplis toujours mon cœur de tes célestes flammes !
L'Homme serait trop seul sans tes charmes divins.
Ta présence ennoblit, épure nos destins,
Et le mortel, épris de tes chastes délices,
Se dévoue avec joie aux plus grands sacrifices.
Mais trop heureux aussi, mille fois trop heureux,
Qui, d'un pudique hymen ayant serré les nœuds,
Voit ses jeunes enfans, troupe aimable et légère,
Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère ;
Et, dans ces rejetons, qui croissent près de lui,
Déjà pour sa vieillesse espère un doux appui !

Semblable à la colombe, et blanche et fortunée,
Qui vers le rameau d'or devait guider Enée,
La femme, en unissant l'amour et la pudeur,
D'un pas mystérieux conduit l'Homme au bonheur.
  Ainsi l'Homme ne peut se suffire à lui-même :
Aimer est son bonheur et son charme suprême.
L'Homme dur et grossier qui n'aimerait que soi,
Des penchans les plus doux méconnaîtrait la loi ;
Et, lui-même abjurant sa plus noble espérance,
Montrerait de sa fin une grande ignorance.
Dans un cœur solitaire et toujours resserré,
L'amour pourrait-il croître et s'étendre à son gré ?
Il faut vivre en autrui. De quelque amour qu'il s'aime,
L'homme ne peut assez s'idolâtrer lui-même
Pour remplir de son cœur l'insatiable amour.
Mais sache te borner. Ne va pas tour à tour,
Honteux dissipateur de tes désirs frivoles,
Prostituer ton ame à de vaines idoles.
Ah ! fais choix d'un objet immuable, infini,
Qui jamais de ton sein ne puisse être banni,
Dont la beauté suprême égale la noblesse ;
Cherche-le sans repos, adore-le sans cesse ;

Que ton cœur toujours plein, sans se rassasier,
Y puise à chaque instant le bonheur tout entier :
Que sa rare beauté, délices de ta vie,
A tes vœux éternels ne soit jamais ravie;
Et que puisse ton cœur goûter ce long amour,
Sans craindre ni remords ni perfide retour !
On voit assez qu'ici ma Muse, vierge austère,
N'a point voulu parler des amours de la terre.
Homme ! qu'est-il besoin de nommer la vertu ?
A des traits si divins la méconnaîtrais-tu ?

Veux-tu que cette belle et ravissante image,
Seule, ait de tes pensers l'incorruptible hommage ?
Mets un frein à ton cœur ; garde que tes penchans
Ne soumettent ton ame à l'empire des sens.
Qui suit ses passions s'affaiblit et s'épuise;
L'homme n'a de pouvoir qu'autant qu'il les maîtrise;
C'est par sa volonté qu'il est grand, qu'il est fort.
Il faut donc que, s'armant d'un éternel effort,
L'Homme, pour s'élever, se combatte sans cesse.
Mais c'est des grands désirs que naît notre faiblesse.
Homme! dans tous tes vœux, par la raison borné,
Mesure ton rayon ; de peur d'être entraîné

Reste, comme l'insecte, au centre de ta sphère.
Malheur, malheur à l'Homme esclave volontaire,
Qui, par ses passions avec art emporté,
Conserve en s'y livrant assez de volonté
Pour que tout son esprit serve à les satisfaire,
Et prête à ses tyrans le flambeau qui l'éclaire !

L'Homme ne saurait donc surveiller de trop près
Ces puissans ennemis de ses vrais intérêts,
Avant qu'il ait goûté leur douce tyrannie.
On ne l'ignore point. Trop souvent le Génie,
Captif des passions, Monarque détrôné,
Et Conquérant sans gloire, à leur suite entraîné,
A décoré leur char et langui dans leurs chaînes.

Muse ! ô toi qui du cœur sais raconter les peines,
Du talent malheureux viens montrer les douleurs,
Et prête à mes tableaux le charme de tes pleurs.

Léon reçut le jour non loin de cette ville*
Où Malherbe naquit, lui, dont la voix facile,
Mariant avec goût la verve et le bon sens,
De la Muse française épura les accens:

---

* Caën, patrie de Malherbe, de Segrais et de Malfilâtre.

Lieux où brilla trop peu le jeune Malfilâtre!
Léon fut, comme lui, des Muses idolâtre.
Les colombes du Pinde, essaim d'aimables sœurs,
Couvrirent son berceau de poétiques fleurs,
Et sous leurs ailes d'or il croissait en silence.
Tout fut mystérieux dans sa touchante enfance :
Un je ne sais quel charme orna ses premiers ans,
Et semblait de la Muse annoncer les présens.
Beau comme l'Espérance, il en était l'image.
Il ne se mêlait point aux enfans de son âge;
Solitaire et pensif, il rêvait à l'écart;
Il fuyait tous les jeux; mais quelquefois sans art,
Sa main aventureuse errait sur une lyre.
Quelquefois, sans sujet, on le voyait sourire;
Puis tout à coup ses yeux se remplissaient de pleurs:
Présage d'un cœur tendre et né pour les douleurs,
Sentiment triste et doux qu'il tenait de sa mère!

Dès ses plus jeunes ans, épris des chants d'Homère,
L'Iliade à la main, il errait sur ces monts
Qui dominent la Manche aux abîmes profonds.
Là, pendant de longs jours, sa rêveuse attitude
Contemplait de ces mers l'immense solitude.

O charme! il sent déjà ces confus mouvemens,
Du génie à venir secrets pressentimens.
Rien ne peut l'arracher à ces tableaux sublimes,
Et la nuit bien souvent le surprit sur ces cimes.
Quand de la terre en deuil Avril séchait les pleurs,
De ces prés rajeunis qu'il aimait les couleurs,
Ces genêts au front d'or, pompe de sa patrie,
Et l'éclat blanchissant des pommiers de Neustrie,
Quand leur tête opulente inonde le verger
Des flots de leur parfum, rival de l'oranger!
Non que pourtant l'hiver pour lui n'eût point de charmes;
Peut-être un intérêt, qui va plus près des larmes,
L'attache à ces coteaux de leurs fruits dépouillés,
Et l'entraîne en ces bois par Novembre effeuillés.
Ainsi, tout dans les champs l'émeut et l'intéresse.
  Quel magique univers habitait sa jeunesse!
Tout est charme à ses yeux; et d'une égale amour,
Il recherche, il admire, il chérit tour à tour
Les tableaux les plus doux, les scènes les plus sombres.
Léon aimait autant la tempête et les ombres,
Que le rayon du soir, qui, de pourpre enflammé,
Brille paisiblement sur l'Océan calmé.

L'épouvante a pour lui son charme et ses délices :
Il se plaît à descendre au fond des précipices,
Où le torrent rapide, à grand bruit emporté,
Tombe, des feux du jour en sa chute argenté.
De Saint-Sever *, fameux par ses cloîtres antiques,
Souvent il parcourait les forêts poëtiques:
C'est le vieux Saint-Michel** qu'il cherche au bord des eaux
Quand le Soleil couchant en rougit les crénaux ;
Et, la nuit, il s'assied sur quelque vieux décombre,
Où du grand Duguesclin il a cru revoir l'ombre.

Souvent lorsque, pensif, il errait dans les champs,
Et que du pâtre au loin il écoutait les chants,
Il crut voir dans ce pâtre un Racine champêtre,
Dont le talent caché ne pourra se connaître.
Alors il soupirait sur le sort incertain
De l'Homme qui jamais ne remplit son destin.
O! que de fois Léon, assis sous des ombrages,
Passa des jours entiers à voir tous ces nuages

* Forêt considérable de la Basse-Normandie, dans le pays de Bocage.

** Fameuse abbaye, située sur le bord de la mer, à quatre lieues d'Avranches.

Qui, frappés du Soleil et poussés par les vents,
Agitaient les couleurs de leurs prismes mouvans,
Et fuyaient à ses yeux sur leurs ailes légères,
De nos illusions images passagères!
Quand, aux jours du printems, les filles du hameau
Dansaient sous un vieux chêne, au son du chalumeau,
Seul, il allait s'asseoir sur la pierre écartée.
Là, pensif, il rêvait; et son ame enchantée,
Au souffle de la brise, écoute avidement
Le murmure affaibli du rustique instrument.

C'est ainsi qu'au matin d'une jeunesse pure,
Heureux du seul bonheur d'admirer la Nature,
Vivait ce noble amant des Muses et des Arts.
O! que jamais de doux et perfides regards,
Ne troublent de ses jours l'aurore fortunée!
Puisse des passions l'haleine empoisonnée
Ne jamais altérer son tranquille bonheur!
Mais que dis-je? déjà l'amour est dans son cœur.
Un regard enchanteur, décidant de sa vie,
A porté le poison dans son ame ravie.
Des filtres décevans de l'aimable poison,
Il laisse doucement s'enivrer sa raison.

D'un amour inconnu savourant les prémices,
Son cœur goûte en secret d'ineffables délices.
Mais qu'il va payer cher ces premières douceurs!
Déjà, sombre et distrait, il fuit loin des neuf Sœurs.
Tantôt il s'abandonne aux transports de sa joie,
Tantôt, dans ses ennuis, tout entier il se noie;
Et passant tour à tour de l'ivresse aux tourmens,
Il vit de désespoir ou de ravissemens.
Tout ce qui le charma pour lui n'a plus de charmes;
Seul, il soupire, et pleure, et veille dans les larmes.
Pour lui, tout s'est éteint: le printems est sans fleurs,
Le soleil sans éclat, l'aurore sans couleurs.
L'art de Sophocle en vain l'appelle à la victoire:
L'amour a dans son cœur désenchanté la gloire;
Il ne célèbre plus la vertu, les héros,
Et son luth détendu s'étonne du repos.
La Volupté, de pleurs et de remords suivie,
Effeuille chaque jour les roses de sa vie,
Et le fleuve du Tems qui reçoit leurs débris,
Les roule dans son cours, inconnus et flétris.
Ainsi, veuf de sa Muse, au matin de son âge,
Cet autre Torquato, battu d'un noir orage,

Ressemble à l'olivier, que l'aile des autans
Dépouilla de ses fleurs sous un ciel du printems.

Par fois il veut encor sur son ame blessée,
Appliquer des neuf Sœurs la douce panacée;
Remèdes impuissans! l'enthousiasme a fui,
Son génie est éteint, sa Muse est loin de lui:
Ou si, lorsqu'approchant de la lyre immortelle,
Il trouve, sous ses doigts, la corde moins rebelle,
A ses talens perdus il donne alors des pleurs,
Et ce souvenir même augmente ses douleurs.

Mais l'amour rentre au fond de son ame abattue,
Et dans les noirs accès du chagrin qui le tue,
Souvent, sombre et sauvage, on le vit envier
Le sort d'un bucheron, d'un pâtre ou d'un fermier.
O! qu'il voudrait, comme eux, dans la forêt prochaine,
Abattre, en haletant, le sapin ou le chêne,
Et, comme eux, tout le jour au travail attaché,
Ouvrir un long sillon, sur la glèbe penché!
Il lui semblait qu'au moins, dans ces durs exercices,
Il pourrait un instant trouver quelques délices.
D'un cœur désespéré vain et dernier effort!
Pour remède à ce cœur, il n'est plus que la mort.

Cependant sur les monts, près de l'humide plaine,
L'imagination, malgré lui, le ramène.
Cette mer orageuse, et triste comme lui,
Est encor le seul lieu qui plaise à son ennui.
Enfin, las de traîner la vague frénésie,
Et l'inquiet tourment dont son ame est saisie,
Il cherche dans la mort un terme à tant de maux.
Sur le bord de la tombe, il prononce ces mots:
« O! périsse à jamais cette nuit de misère,
« La nuit qui me conçut dans le sein de ma mère!
« O! que n'ai-je en naissant expiré dans ses bras!
« Venez, je vous attends, douce paix du trépas.
« Aux cœurs infortunés vous ouvrez un asile,
« La mort n'est point cruelle et la tombe est tranquille;
« Là, finissent nos maux et nos longues douleurs,
« Et l'amour n'y vient plus nous demander des pleurs.
« O vous! champs que j'aimais, et vous Muses chéries,
« Adieu! je ne sens plus vos douces rêveries.
« Une invincible erreur a troublé ma raison,
« Et dans ce cœur blessé tout se tourne en poison.
« Il faut donc vous quitter, au sein de la jeunesse,
« O Renommée! ô Gloire! ô douce enchanteresse!..

« Mais à qui veut mourir qu'importent les succès ?
« Oui : je veux effacer jusqu'aux faibles essais
« De qui l'ébauche, un jour en tableaux transformée,
« M'aurait acquis peut-être un peu de renommée.
« Ah ! je ne veux de moi laisser nul souvenir,
« Rien qui me recommande aux siècles à venir !
« Je mourrai tout entier en quittant cette terre :
« J'aurai passé, semblable au fleuve solitaire
« Qui roulant, inconnu, dans le fond des déserts,
« Court, sans porter un nom, se perdre dans les mers ».

Ainsi, près du tombeau, ce fils de l'harmonie
Gémissait sur lui-même et pleurait son génie.
Bientôt la mort frappa ce jeune amant des vers.
On porta sa dépouille au rivage des mers.
Aux brises du matin, l'onde, en ces lieux agrestes,
Du malheureux jeune homme aime à baigner les restes :
La Pitié, sur sa tombe, alla verser des pleurs,
Et l'amante, en secret, y jeta quelques fleurs.
Les ombres de Virgile et du chantre de Laure
Pleurèrent ce génie éteint à son aurore.
L'Alcyon vient souvent gémir sur son tombeau,
Et sa plainte en ces lieux prend un charme nouveau.

Même on dit qu'on a vu des vierges immortelles,
La nuit, au clair de lune, y reposer leurs ailes,
Et qu'on entend alors de célestes concerts,
Qui, consolant cette ombre, au loin charment les mers.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

## ARGUMENT.

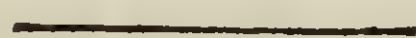
### CHANT IV.

*La Nature ne s'est pas chargée de créer les Empires. Les Corps politiques sont des corps artificiels qui doivent leur naissance à l'union de l'Homme et de la Terre. Etat des premiers Hommes. La Politique les tire de l'état sauvage. Premiers pas de la Société. L'Agriculture. Nécessité des Lois. Religion : véritable base des Lois et des Etats. Examen des différentes Formes de gouvernement. Or et Travail : les deux grands ressorts du Corps politique. Tableau des Merveilles dues à la réunion sociale des hommes. Le Luxe et ses avantages. Abus et Dangers du Luxe : Preuves tirées de la chute des grands Empires. Invasion des Barbares. Ruine des Arts. Charlemagne. Renaissance des Lettres. Siècle des Médicis. Siècle de Louis XIV. Décadence de la France. Révolution préparée par l'abus des lumières. Tableau du Règne de la Terreur. Fin de la Révolution. La France, au sortir de cette crise, se régénère et s'agrandit.*

# LE GÉNIE DE L'HOMME.



## LA SOCIÉTÉ.



. . . . . . . . . . . *Fuit hæc sapientia quondam*
*Publica privatis secernere, sacra profanis,*
*Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,*
*Oppida moliri, leges incidere ligno.*

Hor. Art. poët.

### CHANT IV.

Reine des élémens, des mouvemens, des masses,
Toi qui peux disposer des tems et des espaces,
Toi, dont le vaste sein sans relâche produit
Les êtres que le Tems sans relâche détruit;
Toi, qui dans le Grand-Tout, agis, vis et respires,
Tu ne te chargeas point de former les Empires,
Nature! l'Homme seul a produit ces grands corps,
Dont son art entretient les sublimes accords.
C'est cet être borné dont la frêle puissance
Ne peut du moindre atôme envisager l'essence,

Qui pourtant sut créer ces corps prodigieux,
De la Société garans mystérieux.

Que le Poëte, épris des vulgaires merveilles,
D'un récit fabuleux enchante nos oreilles,
Qu'il s'entoure d'un charme à ma muse étranger :
Je laisse, sans regret, à son art mensonger,
Ces tableaux d'une Terre et libre et virginale,
Qui, signalant pour nous sa force libérale,
D'elle-même, en naissant, prodiguait, sous nos pas,
Tous ses faciles biens que l'art n'exigeait pas.
Vérité! dont mon ame a goûté les prémices,
Remplis encor mon sein de tes sages délices :
Viens, je veux aujourd'hui, dans de sûrs monumens,
De la Société chercher les fondemens.
Et toi, mon seul amour, ô compagne si chère,
Muse! à tous les trésors, toi que mon cœur préfère,
Ouvre à mes pas tremblans des sentiers si nouveaux,
Et reste-moi fidèle en mes derniers travaux.

Dans ses conseils profonds la Nature inflexible
Mit dans le sein de l'homme un tyran invisible,
Qui lui fait chaque jour, arbitre de son sort,
Ou l'offre du plaisir, ou l'offre de la mort :

Ce tyran, c'est la Faim; et le vautour lui-même,
Bourreau de Prométhée, en fut l'antique emblême.
Le mortel le plus libre et le plus fortuné,
Quel est-il? un esclave au travail condamné,
Qui bien que tout brillant de gloire ou de jeunesse,
Des arrêts de la mort se rachète sans cesse.
Mais qui rachètera, dans son triste séjour,
Cet esclave impuissant mis à prix chaque jour?
Où trouver sa rançon? dans les flancs de la Terre,
Des besoins des mortels fidèle tributaire.
Entre la Terre et l'Homme un contrat solennel
Fut dressé par les mains de l'Arbitre Eternel;
C'est donc dans cet hymen, c'est dans cette alliance,
Que le corps politique enfin a pris naissance.
Tant qu'un peuple sauvage, à Cérès étranger,
Ne forme, avec le sol, qu'un lien passager,
Il ne présente encor qu'une informe peuplade,
Pareille au Scythe errant, ou pareille au Nomade:
Peuple à peine ébauché, qui sans lois, sans secours,
Sans féconder le sol le dépouille toujours,
Et ne sait point encor serrer avec Cybèle,
Les nœuds saints et féconds d'une union fidèle.

On n'en saurait douter : le soc cultivateur
Fut des premiers états l'antique fondateur.

Mais à de courts instans la vie est mesurée.
Quel pouvoir en saura prolonger la durée ?
Que les sexes unis, s'attirant tour à tour,
Renaissent dans les bras d'un mutuel amour,
Et du corps social s'achève le mystère.
Attiré vers la Femme, et fixé sur la Terre,
Et par ce double aimant, sans relâche poussé,
Dans la vie et le tems l'Homme ainsi fut lancé.
Par-là le genre humain fut sauvé du naufrage.
Les bienfaits de la Terre et ceux du mariage,
L'embrassant dans les nœuds de leur fécondité,
Sur le fleuve du Tems sans péril l'ont porté ;
Et c'est ainsi que l'Homme, à travers les orages,
Les guerres, les douleurs, (trop cruels appanages!)
Triomphant de la mort et vainqueur des saisons,
A vu s'éterniser sa race et ses moissons.

Autrefois l'Homme errant, sans liens sur la terre,
Habitait des forêts l'ombrage héréditaire.
Content des fruits grossiers qu'il trouvait sous sa main,
Avec le gland des bois il appaisait sa faim ;

Il n'avait pour boisson que l'onde des fontaines,
Et l'or des blonds épis ne payait point ses peines.
Farouche, indépendant sous la voûte des bois,
Il ne s'enfermait point dans des remparts étroits.
Rome qui, sept cents ans, agrandit sa fortune,
Dans le vaste Forum, si fier de sa tribune,
Aux lieux où l'Eloquence éleva ses accens,
N'entendait que des bœufs à l'entour mugissans.
Aux lieux où Tyr un jour élèvera Carthage,
Le lion se couchait dans son antre sauvage.
L'ours informe rôdait sur ces bords enchantés
Où depuis, décorant la Reine des cités,
Le Louvre a déployé sa noble architecture :
D'horribles bois couvraient la Gaule sans culture.
Près du Dôme guerrier qui, s'approchant du Ciel,
Voit l'humble vétéran invoquer l'Eternel,
Où le peuple inondant les deux bords de la Seine,
Venait voir triompher Catinat et Turenne,
Quelques grossiers chasseurs, avec l'arc ou les rêts,
Se disputaient la proie au fond de leurs forêts.
L'Homme ainsi parcourait la Terre maternelle,
Libre, et brut, et sauvage, et stérile comme elle.

La Politique enfin prit pitié de ses maux ;
Sa voix appelle l'Homme, et lui parle en ces mots :
« Regarde ces forêts de vieillesse noircies,
« Que la flamme ou le fer n'ont jamais éclaircies ;
« Vois, par la main du Tems, ces arbres renversés,
« L'un sur l'autre sept fois par couches entassés.
« Pénètre, enfonce-toi dans ces déserts sauvages,
« Tu n'y trouves partout que d'impurs marécages,
« Où l'immense couleuvre et les boas hideux
« De leur croupe verdâtre entrelassent les nœuds.
« Avance encor plus loin. Des lianes pressées
« Sont, en dédale obscur, sans fin entrelacées.
« Des arbustes rampans, en réseau déployés,
« Ainsi que des filets embarrassent tes piés :
« Partout sous leur fardeau la nature accablée,
« Expire sans chaleur, stérile et désolée.
« Elle ne t'offre au loin que des germes mourans.
« Tu recules !... Eh bien ! prends ces feux dévorans,
« Dont la foudre en tombant t'a révélé l'usage ;
« Porte au fond de ces bois un utile ravage ;
« Anime cette eau morte, en la faisant couler ;
« Par tes soins épurée, et prompte à circuler,

« Quelle roule en ruisseaux ou jaillisse en fontaines,
« Et que de ses tributs elle arrose les plaines.
« Fais plus ; qu'un soc armé de ses larges tranchans,
« En déchirant la glèbe amollisse les champs ;
« Que le bœuf asservi, t'offrant sa lourde masse,
« T'aide à fertiliser leur stérile surface ;
« Et bientôt, sous tes mains, couverte de présens,
« La terre t'offrira ses épis jaunissans.
« Avant que d'un long tems le cercle s'accomplisse,
« De la Société va naître l'édifice ;
« Et près de toi bientôt vont fleurir à la fois,
« Les mœurs et le commerce, et les arts et les lois. »
Elle dit. Et docile à ces leçons prescrites,
L'Homme abandonne au feu les forêts décrépites.
Sous le tranchant du fer le sol est rajeuni ;
Des déserts paternels le chardon est banni :
Le jonc est remplacé par des moissons superbes.
C'est sur l'autel formé par les nouvelles gerbes,
C'est autour des moissons, en présence des Dieux,
Que la Société serra ses premiers nœuds.
O ! de ce premier pas que de bienfaits vont naître !
L'Homme agrandit ses droits, l'Homme double son être.

L'amour, qui jusqu'alors fut un besoin grossier,
A de plus saintes lois aime à s'associer.
Par les nœuds de l'hymen sa flamme est épurée,
Et d'un de ses regards le Ciel l'a consacrée.
Bientôt de jeunes fils, par des liens plus doux,
Vont resserrer encor la chaîne des époux;
Leurs soins reconnaissans, leur pieuse tendresse,
De leurs parens vieillis soutiendront la faiblesse.
Ainsi naissent d'abord la famille et les mœurs.

Il est vrai qu'en ces tems ni l'or ni les grandeurs
N'étonnaient point les yeux de leurs pompes rivales.
Ce fut le règne heureux des mœurs patriarchales;
Et de ces jours, transmis aux siècles à venir,
L'Orient garde encor le pieux souvenir.
Alors des Rois-pasteurs habitaient sous la tente;
Près de sa porte, assis sur la pierre éclatante,
Le vieux Nestor jugeait les peuples de Pylos.
Evandre, sous son toit recevant un héros,
N'avait d'autres trésors que les moissons nouvelles;
Et son unique garde était deux chiens fidèles.
O mœurs! ô tems heureux! quand deux chantres divins,
D'Evandre et de Nestor retraçaient les destins,

Quel mortel n'a souvent mouillé de quelques larmes
La page où de ces mœurs ils ont peint tous les charmes!
Mais la Société, d'abord pure en naissant,
Vit bientôt s'altérer son esprit vieillissant.
Alors, pour enchaîner le genre humain trop libre
De pouvoirs plus savans on créa l'équilibre.
Confucius, Lycurgue et Numa, paraissez!
Que des lois sur l'airain les décrets soient tracés.
Les lois! morale écrite, à tous les yeux visible,
Ame sans passions, et raison inflexible,
Qui, réprimant chacun pour le bonheur de tous,
Protègent sans amour, punissent sans courroux.
Art du législateur! que ton apprentissage
Est difficile et long, même pour le vrai sage.
Il doit des tems, des mœurs consulter les effets,
Et pourtant ces moyens sont encore imparfaits:
Tant ce qui vient de l'Homme a toujours sa faiblesse!
En vain nous épuisons notre humaine sagesse,
Quelque vide toujours en montre le défaut:
Il est un noble appui qu'on doit chercher plus haut.
Aussi, Numa, Solon, sous une ombre divine,
De leurs Codes fameux ont voilé l'origine:

Tous ces rares esprits sur le berceau des lois
Du Ciel, dans les vieux jours, firent parler la voix.
Faut-il autoriser l'exemple de ces sages?
Du livre des Hébreux interroge les pages :
Vois Moïse inspiré sur la montagne en feu,
Et recevant ses lois des mains même de Dieu.
Sur les naissans Etats la main de Dieu tracée,
Par l'Homme, en aucun tems, n'en doit être effacée.
Un contrat éternel, une antique union
Joignent la Politique et la Religion :
C'est dans les nœuds sacrés de ce grand hymenée
Que vit l'espèce humaine, et calme et fortunée :
Il faut donc qu'un Etat, vaisseau mystérieux,
Jette, pour s'affermir, ses ancres dans les Cieux.
En doutez-vous? ouvrez les antiques Annales
Où l'Histoire a gravé ces règles sociales :
D'exemples éclatans ses fastes sont couverts.
Les errantes tribus dans le fond des déserts,
Conduites en tous tems par des mains immortelles,
Ont des Dieux protecteurs qui marchent devant elles :
Les Dieux font des Etats la honte ou la grandeur.
Un peuple est promptement entouré de splendeur,

Quand la Religion pour l'élever conspire.
Au Romain libre et pauvre elle a donné l'empire,
Lorsqu'elle lui montrait, comme ses vrais soutiens,
Des Dieux, ses protecteurs et ses concitoyens.
Mais quand, aux Immortels refusant ses hommages,
Rome, foulant aux pieds leurs célestes images,
Fit, du luxe et de l'or, les Dieux de l'univers,
Rome alors fut vaincue, et périt dans les fers.

Maintenant exposons, sous un jour véritable,
Quelle forme à l'Etat est la plus favorable.
Du vrai législateur ici croît l'embarras,
Je le sais : mille écueils sont semés sous ses pas.
Veut-il un peuple libre ? il trouve l'anarchie :
Lassé de tant d'horreurs, si de la monarchie
Son génie effrayé veut implorer l'appui,
Le despotisme est là, qui veille près de lui.
Jouet des passions et de leur violence,
Entre ces deux excès le peuple se balance :
Pareil à l'Océan sans relâche agité,
Et d'un double reflux à grand bruit emporté,
Qui, cherchant tour à tour et fuyant ses rivages,
Les couvre incessamment de ses propres naufrages.

Mais qu'osai-je tenter? C'est toi seul, Montesquieu,
Génie étincelant, sublime demi-dieu,
Oui, c'est toi qui peux seul, au poids de ta balance,
De ces grands intérêts peser la différence!
Eh! qui mieux des Etats démêla les ressorts?
Qui, d'un œil plus perçant a sondé ces grands corps?
Voyez du monde entier comme il fait la revue!
Lois, mœurs, cultes, climats, rien n'échappe à sa vue:
Il est partout: il plane, il embrasse à la fois
La hutte du sauvage et le palais des rois.
Bientôt, dans les détours d'un labyrinthe immense,
Il engage un combat qui sans fin recommence,
Et rempli d'une utile et noble ambition,
Terrasse tour à tour et l'hydre et le lion; *
Et sorti d'une lutte en victoires féconde,
Cet Hercule, chargé des vrais titres du monde,
Au rang des bienfaiteurs de notre humanité,
Monte, éclatant de gloire et d'immortalité.

Toutefois, sur les pas de ce fameux génie,
Qui des Etats sonda la science infinie,

---

* Le despotisme et l'anarchie.

Cherchons, par quels moyens on peut fuir les excès.
Voulez-vous voir vos soins couronnés de succès,
De chaque Etat d'abord connaissez les limites.
Par la nature même il en est de prescrites;
Et des proportions chaque Etat suit la loi.
Un empire étendu veut et demande un Roi.
Dans un Etat borné le pouvoir populaire,
Sagement contenu, peut être tutélaire.
Mais si l'Etat s'accroît sa forme doit changer.
Sage législateur, tu ne peux sans danger
Laisser à ton empire, agrandi par les âges,
De la démocratie essuyer les orages.
Dans un vaste pays il faut un seul pouvoir :
Un seul peut commander, peut agir et prévoir.
La république en grand n'est donc qu'une chimère.
Ainsi tu n'iras point, politique éphémère,
Appliquer, en cherchant de coupables succès,
Le Code de Genève à l'Empire français.
Puis, toute loi n'est pas propice à tout Empire :
Chez un peuple encor neuf la liberté respire;
La liberté, brillant et céleste flambeau
Qui des Etats naissans éclairant le berceau,

Echauffe d'une sage et généreuse ivresse,
Un peuple riche encor de mœurs et de jeunesse;
Mais on ne la voit point chez ces peuples vieillis,
Par le luxe et les arts dès long-tems amollis.

Quelle que soit d'ailleurs la forme politique,
Qu'adopte enfin ton choix, royaume ou république;
Qu'un grand pouvoir toujours, ainsi qu'un grand éclat,
Environne le Chef, Roi, Consul ou Sénat.

Toi! qui des Grands Etats observant la police,
Veux, sur leurs vrais appuis, en asseoir l'édifice,
Rehausse la couronne, et sache que la loi
Ne peut de trop de pompe environner un Roi.
La majesté des Rois rend le peuple docile,
L'obéissance aisée, et l'empire facile:
Et du Monarque encor l'éclatante splendeur
Sur l'Etat tout entier réfléchit sa grandeur.
Mais dans un frêle état, où, d'intrigues suivie,
La multitude hait les places qu'elle envie,
Le rang des magistrats est sans cesse insulté,
Et bientôt dans leurs mains périt l'autorité.
Les trônes sont trop hauts pour craindre ces outrages:
Loin d'eux rampe l'injure; et les frais des hommages,

Dès nos plus jeunes ans, sont faits avec les rois.
Voulez-vous assurer l'éternité des lois,
Hommes d'état ! rendez le trône héréditaire.
Si, quand le prince expire, une ligue arbitraire
Aspire au diadème et veut le partager,
Si le trône est vacant, l'Etat est en danger.
On le sait trop : au gré des passions humaines
Des trônes électifs on voit flotter les rênes :
L'opinion mobile, et son souffle incertain
De ces Etats changeans agitent le destin,
Et l'Empire en travail est toujours gros d'orages.
Qui du Sarmate altier ne connaît les naufrages ?
L'Europe a vu ce peuple à sa fureur livré,
Par ses élections sans cesse déchiré ;
Et par les Rois voisins la Pologne oppressée,
Du rang des nations est enfin effacée.
Ce sont là vos leçons. La seule hérédité,
Maintenant des Etats l'antique autorité,
Les affermit sans cesse ; et, seule, leur assure
La force et le repos des plans de la Nature.
Mais quels moyens puissans font mouvoir ces grands corps,
Et qui peut mettre en jeu leurs immenses ressorts ?

C'est l'or et le travail, dont l'union féconde
Est le nœud des Etats et le levier du Monde.
On le sait : le travail est le père des arts,
Et l'or en est le Roi ; l'or, qui de toutes parts,
Protée intérieur, circule avec vitesse,
Remonte, redescend, roule et revient sans cesse ;
Jusqu'au fond des Etats sans relâche entraîné,
Et vers leur centre encor sans cesse ramené.

Songez bien toutefois que l'or seul est stérile.
Sans le travail fécond son éclat inutile
Nourrit auprès du trône un luxe mensonger,
Et l'Empire trop tard en connaît le danger.
Combien l'Espagne en fit le dur apprentissage !
Elle abusa de l'or au lieu d'en faire usage,
Et du Potose en vain l'or accourt à sa voix ;
L'opulence et les arts y sont morts à la fois.
Son or, par la paresse égaré dans sa course,
Se perd, et ne peut plus remonter vers sa source.
Que la fière Albion sait bien mieux s'agrandir !
Au milieu de ses arts voyez-là s'applaudir.
C'est là que le travail éveille l'industrie ;
Et là, ses mille bras fécondant la patrie

Changent la terre en or, et sans fin sur les eaux
Du commerce agrandi promènent les vaisseaux.
Vois l'Anglais qui, des mers franchissant l'intervalle,
Court du Cap à Ceylan, de Ceylan au Bengale,
A ses fiers pavillons asservit tous les ports,
Partout laisse, reprend, échange des trésors,
Et rentre, en sillonnant la Tamise féconde,
Dans Londres, le lien et le marché du monde.

Que ces objets sont grands! et quels pompeux tableaux!
Montesquieu! c'est ici qu'il faudrait tes pinceaux.
Toutefois ma faiblesse, instruite par tes veilles,
Va du corps politique esquisser les merveilles.

C'est dans ces corps, placés sous l'égide des Cieux,
Dont la Nature et l'Art ont serré tous les nœuds,
Que le genre humain croît, fleurit et fructifie;
Qu'à l'Homme avec orgueil l'Homme se sacrifie;
Immole avec transport ses plaisirs à l'honneur,
Et vit en liberté sous un joug protecteur.
Là, son enfance est chère et sa vie assurée,
Sa vieillesse paisible, et sa mort honorée;
Là, tout conspire au bien, et, fortes sans danger,
Les lois n'ont de pouvoir que pour mieux protéger.

Que dirai-je ? c'est là que l'Homme recommence,
Et qu'à ses héritiers, dans une suite immense,
Il transmet, d'âge en âge, et donne avec son sang,
Ses honneurs, sa fortune, et son nom, et son rang.
Bien plus : son dernier vœu devient une puissance.
Si la Société consacra sa naissance,
La mort même ne peut lui ravir tous ses droits,
Et, du fond de sa tombe, il dicte encor des lois.
Mystérieux rapports! merveilleux assemblage!
Où l'Homme, toujours jeune, et rempli d'âge en âge
De l'esprit de famille et de propriété,
Semble, en effet, jouir de l'immortalité!

En voyant l'Homme nu, réduit à sa faiblesse,
Qu'une voix nous eût dit : « Accroissons sa vitesse,
« Qu'en franchissant les mers, il vole en d'autres lieux;
« Qu'il soumette la foudre, et désarme les Cieux;
« Qu'il dispose à son gré de l'étoile polaire;
« Que la foudre en ses mains, terrible ou tutélaire,
« Frappe ses ennemis, ou, dans des jeux plus doux,
« Perce l'oiseau léger qui fuit en vain ses coups;
« Que Saturne, pour lui, soit captif sous le verre;
« Que sa pensée arrive aux deux bouts de la terre,

« Et qu'il soit invisible et présent en tout lieu ; »
On se fût écrié : « Vous en faites un Dieu ! »
Et toutefois, vainqueur d'innombrables obstacles,
Des arts autour de lui rassemblant les miracles,
Au sceptre social soumettant l'univers,
L'Homme a réalisé ces prodiges divers !
  N'est-ce pas sous l'abri de l'arbre politique
Qu'on voit fleurir encor l'opulence publique ?
Le Luxe, fils brillant de la Société,
Commande ; et, tout à coup, par l'audace monté,
Le vaisseau fend les mers en déployant ses ailes.
Des plus lointains climats, à nous servir fidèles,
Il rapporte à la fois et la perle des mers,
Et l'hermine conquise au séjour des hivers,
Et du mol Orient la résine embaumée,
Et du grain de Mocka la liqueur enflammée,
Qui fume dans l'albâtre orné d'or et de fleurs,
Dont l'art du Japonais a pétri les couleurs.
Quels tributs variés ! ô toi! dont la mollesse,
Dans des plaisirs exquis, renouvelés sans cesse,
Coule des jours filés de bonheur et de paix,
Sais-tu qu'il a fallu, pour flatter ton palais,

Que ce roseau flexible, enfant de l'Amérique,
Né sous les Cieux ardens qu'embrâse le Tropique,
Avant que d'embellir tes banquets éclatans,
Sur sa taille de jonc se balançât long-tems,
Et qu'il fût cultivé par la main basanée
Des mortels, qu'ont noircis les Soleils de Guinée?
Le vois-tu, s'échappant de la main des douleurs,
Le miel de ce roseau, qui coûta tant de pleurs,
Traverser l'Océan, et sa manne épaissie
Réaliser pour toi l'immortelle ambroisie?
Comme Virgile a dit que loin du sombre hiver,
Et loin encor des lieux que brûle le Cancer,
Sous un Ciel enchanteur, deux zônes tempérées
Ont ouvert aux mortels leurs riantes contrées;
Ainsi d'un luxe heureux l'adroite Volupté,
Loin de toi, repoussant et l'hiver et l'été,
Des biens de deux saisons te compose une vie,
D'enchantemens divers sans relâche suivie.
Ministre complaisant de tes désirs nouveaux,
Le Luxe, chaque jour, variant ses travaux,
Entre tes voluptés n'admet point d'intervalle.
Ainsi, conquis par lui, le rosier du Bengale,

Pour charmer tes regards, vient fleurir tous les mois,
L'été, dans tes bosquets, et l'hiver, sous tes toits.
Peindrai-je ces cristaux, où Flore prisonnière,
Dans tes salons brillans d'une douce lumière,
Brave, pour tes plaisirs, les caprices du tems,
Et te fait, dans Janvier, respirer le printems;
Cependant que sa sœur, dans sa riche corbeille,
Prodiguant de ses fruits l'opulence vermeille,
Pour éveiller ton goût, en dépit des hivers,
Vient, de ses mille dons, embellir tes desserts.

Pénétrons dans l'asile heureux et solitaire,
Qu'ont disposé pour toi les arts et le mystère.
C'est là qu'un luxe adroit, Protée ingénieux,
Partout attire, enchante, ou repose les yeux.
Ici, le monde entier s'épuisa pour te plaire :
Un art voluptueux y voile la lumière,
Et le jour, adouci par des reflets mouvans,
T'offre des clairs-de-lune ou des soleils-levans,
Et prête à la beauté, que ton amour adore,
Ou les traits de Diane, ou les traits de l'Aurore.
La colonne, imitant le palmier de Délos,
Soutient le lit pompeux qui t'invite au repos;

L'acajou, qu'à grands frais l'Amérique t'envoie,
En sièges élégans s'arrondit et se ploie.
C'est pour toi que David a créé ces tableaux;
Pour toi Vernet à peint l'écume de ces eaux.
La gravure, à son tour, t'apportant ses hommages,
De la Suisse a pour toi conquis les paysages,
Et t'entoure, en traçant leur sauvage beauté,
Des glaciers du Mont-Blanc au milieu de l'été.
Si tu veux du génie interroger les pages,
L'art, instruit lentement par la leçon des âges,
Des débris d'une plante a formé ces tissus,
Où des auteurs fameux les pensers sont reçus.
C'est par là que Tacite, et Voltaire et Corneille,
Du monde politique étalant la merveille,
Ont su te faire entrer dans le secret des Rois,
Et des siècles éteints ressusciter la voix.
Pour toi, résonne encor la lyre de Racine;
Pour toi, les sons touchans de la Muse latine,
Qui d'Auguste jadis sut enchanter la cour,
Et qui de la Nature y rappela l'amour,
Font encore éclater leur céleste harmonie:
Le Tasse t'a légué les soupirs d'Herminie;

Et c'est pour te charmer, qu'en vers mélodieux,
Homère chante encor les héros et les Dieux.

Eh bien! tous ces trésors, ces bienfaits dont sans cesse
L'art occupe ton goût ou flatte ta mollesse,
Tu n'en jouirais point si la Société
N'avait ouvert à l'homme un champ illimité.
Qu'on vante maintenant le bonheur du Sauvage,
Qui des saisons sur lui voit s'épuiser la rage;
Qui, des lois et des arts ignorant le secours,
Traîne dans les forêts ses misérables jours,
Et ne trouve au banquet, dressé par la Nature,
Pour appaiser sa faim, qu'une vile pâture.
Quoi! lorsque nous voyons nos peuples policés,
Où les droits de chacun sont connus et fixés,
Où notre espèce humaine, en cent lieux avilie,
Est, dans sa dignité, par nos lois rétablie,
Où du gouvernement la tutelle et les soins,
Répriment les abus, préviennent les besoins,
Faudra-t-il envier la triste imprévoyance,
De ces peuples sans soin et sans expérience,
Qui vendent au matin leur hamac, sans prévoir
Qu'ils le regretteront pour leur sommeil du soir?

Je ne veux point ici peindre leur barbarie,
Ni du Brasilien l'exécrable furie,
Ni leurs affreux banquets souillés de sang humain,
Ni l'Homme, d'un autre Homme assouvissant la faim!
Rousseau! j'ai lu ce livre, où ta haine éloquente
Fit des mœurs de nos jours la satire sanglante:
Je sais, comme on le doit, admirer ton burin;
Mais lorsque tu traçais sur des feuilles d'airain
Ces tableaux enflammés, où ta vive censure
Vante, aux dépends des lois, l'état de la nature,
Sans doute que ton cœur, las de quelques excès,
Qui des lois, en tous tems, ont suivi les bienfaits,
Du Sauvage exaltant la triste indépendance,
Crut se réfugier au sein de l'innocence.
Ce fut la grande erreur d'un grand talent séduit.
Si la saine raison t'avait toujours conduit,
Combien je me plairais à louer ton génie!
Ah! quand, dans les accès de sa sombre manie,
Ce terrible censeur de notre humanité
S'armait d'un tel mépris pour la Société,
S'il se fût un instant perdu chez les Sauvages
Dont son pinceau traçait de si douces images,

Des peuples policés l'éloquent ennemi
De ses illusions aurait bientôt gémi !
Eh ! qui sait si, pareil à cet Anglais célèbre,
Dont la mort nous rappelle un tableau si funèbre,
Des Sauvages tribus l'imprudent défenseur
N'eût tombé, comme Cook, sous leur arc oppresseur !
Toutefois en vantant nos modernes délices,
Je n'ai point prétendu préconiser nos vices.
La mollesse sans doute enfante des abus,
Elle endort le courage, elle éteint les vertus :
Par elle, à mille excès la carrière est ouverte.
Je sais que, des Etats entraînés vers leur perte,
Un Luxe immodéré fatigue le ressort,
Et couve dans son sein les germes de leur mort.
Souvent, dans les sentiers d'une indigne mollesse,
Des Empires usés égarant la vieillesse,
Des bras des voluptés il les pousse au cercueil ;
Et couvre l'Univers de dix siècles de deuil.
Je vous prends à témoins, Memphis, Thèbes, Carthage !
La ruine et la mort sont tout votre héritage,
Vous qui disiez : « Je tiens les peuples sous mes lois,
« Qui me détrônera ? la force fait mes droits »,

Il faut ici des Tems interroger l'oracle,
Et du Monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissans Etats,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe:
Tous les Dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil! quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre,
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O Temple du Soleil! ô palais éclatans!
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendans d'Omar aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravanne attacher ses chameaux;
Où lorsqu'un Ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et, las des feux du jour, s'endort quelques instans
Sur les restes d'un Dieu mutilé par le tems.

N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pyrée?
Dieux! quels cris dut jeter Athènes éplorée,

Quand sa gloire, en un jour, s'abîma sous les eaux!
Maintenant adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du Temple de Minerve,
L'indifférent pêcheur, sur ces flots qu'il observe,
Dans le calme des nuits jette ses longs filets,
Et rien ne lui redit si jadis Périclès
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les arts ont brillé sur ces plages oisives,
Et si près de ces bords Thémistocle et Xercès
Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès.
Ainsi donc des Etats les tombes sont muettes:
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt: les souvenirs, la puissance et les arts!

Mais de plus grands débris appellent mes regards.
Féconde en hauts desseins, en victoires féconde,
Rome avait recueilli l'héritage du monde,
Et, par tant de succès, son Génie excité
S'était, dans son orgueil, promis l'éternité.
Vain espoir! Rome entière, où le luxe domine,
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Satisfait, en tombant, aux pleurs de l'Univers,
Et la Terre vengée a rejeté ses fers.

O châtiment ! voyez ces hordes homicides,
Ces Sarmates, ces Huns, ces Germains, ces Gépides,
Qui, des glaces du Nord, fondant de toutes parts,
Au Capitole altier plantent leurs étendarts.
Tout nage dans le sang, ou périt dans la flamme:
Le fer sape trois fois la nouvelle Pergame.
Mais le glaive se lasse, et la flamme s'endort:
Au carnage succède un silence de mort;
Et l'Empire Romain est couché dans sa tombe.
C'est peu : l'Olympe entier avec Rome succombe,
Et de son Panthéon les autels démolis,
Pèsent sur tous ses Dieux dans l'ombre ensevelis.
C'en est fait : le Germain, le Vandale sauvage
De la Société consomment le naufrage;
Et l'ignorance enfin, régnant de toutes parts,
Pose un trône de fer sur le tombeau des Arts.
L'Ignorance est toujours en cruautés féconde :
Aussi se disputant les dépouilles du Monde,
On vit s'entr'égorger les Goths et les Lombards.
Mais enfin des débris du trône des Césars
Sortirent à la fois vingt Nations nouvelles.
Ainsi dans l'Univers, sous des lois éternelles,

Tout meurt, et tout renaît : et des peuples nouveaux
Sur les peuples détruits Dieu place les berceaux.
Oui : du plus haut des Cieux, dans ses mains souveraines,
L'Eternel, des Etats tient à jamais les rênes.
Il commande ; et du Monde agitant les destins,
Le Tems élève, abat les trônes incertains,
Transmet de peuple en peuple un sceptre héréditaire,
Et dans son vol sans fin renouvelle la Terre.
Le Monde social enfin recomposé,
Dans ses nouveaux Etats est déjà divisé ;
Et, sur ses fondemens, notre Europe rassise,
A la Croix triomphante en tous lieux est soumise.
Charle a paru. Génie aussi vaste qu'ardent,
Qui, relevant lui seul le trône d'Occident,
Jette un rapide éclair dans une nuit immense.
Il meurt ; et sept cents ans, la nuit de l'ignorance
Couvre après lui le Monde, un moment éclairé.
Des Médicis enfin le siècle est préparé.
O jours fameux ! ô gloire à ces tems réservée !
Déjà dans Amalfi la boussole est trouvée :
A l'Homme, qu'un cristal armait de nouveaux yeux,
Déjà le télescope ouvre de nouveaux Cieux.

Colomb est né. Bientôt, sur les pas d'Uranie,
Colomb que sans repos poursuivait son génie,
Franchissant les déserts de Neptune effrayé,
A ce globe imparfait donne une autre moitié,
Et sa main, pour jamais, allia les deux Mondes.
Vasco, d'une autre part, sur de nouvelles ondes
Vole, et des Mers de l'Inde envahissant les bords,
A vu tout l'Orient s'ouvrir à ses efforts.

Alors dans l'Univers tout prit une autre face.
L'art fameux qui rapproche et les Tems et l'espace,
Partout de la pensée envoyant le trésor,
Vint imprimer au Monde un plus rapide essor:
L'art même des combats change au gré du génie,
Et descendu des Cieux, à la voix d'Uranie,
Par des calculs profonds le tonnerre soumis
Protégea les Etats à sa garde commis.
Ainsi l'Homme s'ouvrait des conquêtes nouvelles.

Sainte Religion ! tu couvais sous tes ailes
Les germes des Beaux Arts dans la tombe endormis.
Je vois Jule et Léon, des sciences amis,
Ranimant aux rayons de la triple tiare,
Leurs restes échappés au glaive du barbare,

De ces filles du ciel rallumer le flambeau,
Et les talens enfin sortent de leur tombeau.
Le Tasse a pris sa lyre, et ce tendre génie,
Héritier de Virgile, enchanta l'Ausonie.
Guichardin, de l'Histoire ornant la majesté,
Sut lui rendre sa vieille et noble autorité.
Michel-Ange éleva, suspendit dans la nue
Ce dôme, où du Très-Haut la gloire est descendue:
Son immense génie embrassa tous les arts,
Et Rome, sous sa main, renaît de toutes parts.
Corrége cependant prodiguait ses miracles;
Palladio dictait ses sublimes oracles,
Et, plus fameux encor, le divin Raphaël
Va chercher ses tableaux dans les splendeurs du ciel.
Des jours plus éclatans sont promis à la France.
La Gloire, aux ailes d'or, vers la Seine s'élance,
A Louis, encor jeune, elle adresse ces mots:
« Tu sais vaincre, Louis! déjà l'art des héros
« A couronné ton front d'une palme immortelle:
« Mais un plus doux triomphe en ce moment t'appelle.
« Le talent pour briller n'attend que tes regards:
« Près du trône, à ta voix, que la main des Beaux Arts

« Suspende, avec orgueil, leurs paisibles trophées.
« Par eux seuls tu vivras. Sans la voix des Orphées,
« L'oubli des plus grands noms éteint le souvenir,
« La victoire est muette et n'a point d'avenir.
« Aime ces fils du Ciel : que ton coup d'œil devine
« Dans ses premiers essais le talent de Racine ;
« De Corneille vieilli console les revers,
« Qu'il doive à tes regards encor quelques beaux vers.
« Que les Muses, ornant ton pompeux diadême,
« En accroissent sans fin la majesté suprême ;
« Joins leur douce victoire à tes plus grands succès,
« Louis ! sois l'Apollon du Parnasse français. »
Elle dit : Et Louis à ses ordres docile,
Dans sa cour, aux beaux arts, ouvre un brillant asile.
Siècle à jamais fameux, où Turenne et Condé,
Où Villars, de Louis par leurs soins secondé,
Exécutaient les plans, et guidaient les armées,
Fières de ces grands noms, et par eux enflammées ;
Tandis que protecteurs des lois et de l'état,
Lamoignon et Molé présidaient son sénat.
Cependant et d'Estrée, et Tourville et Duquêne,
Ramenant dans ses ports la victoire incertaine,

Guidaient ses pavillons sur les mers triomphans :
Bossuet, Montausier élevaient ses enfans.
Là, Vauban, au compas soumettant le tonnerre,
Fortifiait ses camps et ses places de guerre.
Là, Perrault et Mansard bâtissaient ses palais,
Par Pujet et Le Brun décorés à grands frais.
Le Nôtre, ici, domptant la nature rebelle,
De ses pompeux jardins dessinait le modèle.
Mais des arts plus touchans s'éveillaient à sa voix.
Voyez près de Louis accourir à la fois
La Fontaine et Boileau, Quinault et La Bruyère,
Fénélon et Corneille, et Racine et Molière,
Qui tous, lui préparant les plus nobles plaisirs,
Eclairaient sa raison ou charmaient ses loisirs.
De talens immortels quel auguste cortège !
Voyez comme aujourd'hui leur présence protège
Ce Roi qui les couvrait de sa haute amitié.
O ! qu'il nous paraît grand, quand marchant appuyé
Sur ces hommes fameux qu'il sut mettre à leur place,
Le front resplendissant d'une tranquille audace,
Et de tous ces grands noms, en triomphe escorté,
Louis s'offre aux regards de la postérité !

Voilà quel fut pour nous le siècle de la gloire.
Notre France, en ces jours d'éternelle mémoire,
Fut, trente ans, en Europe assise au premier rang;
Et sous un si grand Roi chaque Français fut grand,
Mais hélas! quelle borne, et rapide et certaine,
Le Ciel a voulu mettre à la grandeur humaine!
Tout peuple qui brilla penche vers son déclin.
Comme un faible mortel chaque Empire a sa fin;
Et même quelquefois une cause ignorée
Amène des Etats la mort prématurée.

Que dis-je? dans leur chute il n'est point de hasard.
La cause en est plus haut: c'est Dieu qui tôt ou tard
Appesantit sa main sur un peuple coupable.
Lorsqu'il l'a résolu, ce Dieu si formidable
Jette, de loin en loin, sur ce globe agité,
Des révolutions le monstre ensanglanté;
Et son bras, pour instruire et châtier la terre,
Eclate ainsi, d'en haut, par des coups de tonnerre.

La révolution, dont les sourdes fureurs,
Comme un volcan muet, couvaient au fond des cœurs;
Par les sages du jour hautement proclamée,
De la tribune enfin s'élança tout armée.

Telle, nourrie au fond de ces vastes marais,
Que le Nil a couverts de son limon épais,
La peste, s'élançant des eaux dont elle est née,
Part, et secoue au loin la fange empoisonnée,
Où le Soleil, armé de feux étincelans,
Avait couvé la mort dans des étés brûlans.

France! de quels tableaux tu fus épouvantée,
Quand Septembre, levant sa tête ensanglantée,
T'ouvrit un avenir et de deuil et de pleurs!
Qui pourrait égaler la plainte à tes douleurs?
Le signal est donné; le carnage commence :
La mort tend ses filets sur ce royaume immense.
De cent mille proscrits nul ne peut échapper,
Et, sans distinction, le fer doit tout frapper.
Faut-il redire ici la vieillesse immolée;
Dans les bras de la mort la pudeur violée;
Malesherbes, Sombreuil, sous la hache abattus,
Expiant soixante ans de gloire et de vertus?
Sur le seuil de la vie on moissonne l'enfance;
La beauté, les talens, coupables d'innocence,
Fatiguaient tour à tour le glaive des bourreaux;
Et la seule vertu montait aux échafauds.

Quel est ce char sanglant, mystérieux, immense,
Dont la roue en tous sens va, revient et s'élance,
Et foule les autels et les sceptres brisés,
Et la tête des Rois dans sa course écrasés?
La démence le monte, et la terreur le guide.
Voyez-vous comme au bruit de sa marche rapide,
Tout est glacé d'horreur. Tous les nœuds sont brisés,
Les parens, les amis entr'eux sont divisés.
La peur isole tout : plus de fils, plus de père;
La mort s'offre aux proscrits, farouche et solitaire.
Pas un cœur ! La pitié n'ose plaindre leur sort,
Ni de ses pleurs d'amour environner leur mort;
Et pourtant, du trépas quand tout était la proie,
Plusieurs cherchaient la mort, et la mort fit leur joie !

Mais l'éternel Auteur qui veut tout conserver,
Epure quand il frappe, et punit pour sauver.
Sa main, en châtimens comme en bontés féconde,
Dérobait ma patrie aux insultes du monde,
Et ses profonds desseins sur l'Empire français
Le couvraient à la fois de honte et de succès.
Quels contrastes ! les bras de nos quatorze armées
Abattaient l'Italie et l'Autriche alarmées.

La mort s'épouvantait, et fuyant devant nous,
Sur les rangs ennemis frappait tous ses grands coups.
On vit la Politique, errante, échevelée,
Refuser sa balance à l'Europe ébranlée :
Nos marches ressemblaient aux marches des volcans.
La honte est au Forum, la gloire est dans les camps :
La liberté voilée, Euménide sanglante,
Livre au fer des bourreaux la Nation tremblante ;
Mais l'hymne du triomphe et ses pompeux accens,
Du Danube à l'Adda partout retentissans,
Etouffaient les soupirs de cent milles victimes ;
L'étendard de la gloire avait voilé nos crimes.

Il est de ces mortels, esprits prodigieux,
Que le doigt du Très-Haut marqua du sceau des cieux,
Et de qui la puissance, en merveilles féconde,
Apparaît quelquefois sur la scène du monde.
Des révolutions ils annoncent la fin.
Dieu, quand il en est tems, les prenant par la main,
Leur dit : « Dans mes conseils je vous marquai d'avance.
« Allez : et, devant eux, Terre ! sois en silence.
« Et toi, que j'ai choisi pour être mon guerrier,
« Je te remets mon glaive avec mon bouclier ;

« Vas : que ton bras enfin relève cet Empire ».
Il dit. A leurs desseins tout à l'envi conspire.
Ils osent tout tenter, ils savent tout prévoir ;
Ils calment les partis, et d'un vaste pouvoir
Déployant à propos les secours tutélaires,
Arrêtent, dans l'Etat, les fièvres populaires.

O France ! ce mortel vient de t'être envoyé.
Devant lui, tout à coup, les partis ont ployé.
Son bras, qu'arme sans doute une égide divine,
A fait sortir l'Etat de sa vaste ruine :
Par lui, des factions le long règne est banni.
Par le fer des combats l'Empire rajeuni,
Prend un nouvel éclat sous ses formes nouvelles,
Et le génie au loin le couvre de ses ailes.
Tel, des vents du Midi, long-tems heureux rival,
Le sapin, que renverse un combat inégal,
Tombe, roule et languit obscurément sur l'herbe.
Mais bientôt sur les mers il flotte en mât superbe ;
D'un lin, tissu par l'art, empruntant le secours,
Il contraint les autans à diriger son cours,
Et le même ennemi qui fit tomber sa tête,
A son vol triomphant fait servir la tempête.

C'en est fait : de nos maux l'empire est aboli,
Et chacun sacrifie à l'autel de l'oubli.
Tout renaît : l'avenir se dore d'espérance.
L'injustice a passé, la justice commence.
Plus de haines. Proscrits ! vous êtes rappelés.
Accourez, accourez illustres exilés,
Vous qu'une dure loi, fille de nos misères,
A retenu long-tems aux rives étrangères !
Dans les Cieux paternels luit un astre plus doux :
Le matin du retour brille déjà pour vous :
Vous foulerez encore une terre chérie,
Et vous allez revoir le Ciel de la patrie.
Accourez : près des lieux où fut votre berceau
Venez avec transport marquer votre tombeau.
Ranimez ces foyers si long-tems solitaires,
Où vous attend l'amour de vos sœurs, de vos mères.
Heureux qui peut encor long-tems les honorer,
Et n'a point en rentrant leur absence à pleurer!
C'est ainsi que la France échappée au naufrage,
Voit naître un jour plus pur après des jours d'orage ;
Et le pouvoir enfin, noble ami du malheur,
Se plaît à dissiper la nuit de la douleur.

Déjà l'esprit humain qui, fier de sa vieillesse,
Avait, dans les transports d'une orgueilleuse ivresse,
Voulu refaire l'Homme et la Société,
De ses propres excès lui-même épouvanté,
De la perfection abjure la manie,
Et partout dans l'Etat rétablit l'harmonie.
Pour raffermir enfin ses pensers inconstans,
Il invoque aujourd'hui l'autorité des tems:
Déjà l'expérience, à la voix éternelle,
A repris les Etats sous sa noble tutelle.
Tout ce qui fut utile est encore honoré.
Les temples sont rendus à leur culte sacré,
Et la Religion, qui s'accroît de ses pertes,
Voit ses solennités avec pompe r'ouvertes.
La Politique errante, et sans guide et sans art,
Qu'on vit, dix ans entiers, gouverner au hasard,
Sur la Religion maintenant appuyée,
Et forte des secours d'une telle alliée,
De nos calamités va terminer le cours.
Le Ciel, plus doux enfin, ramenant nos beaux jours,
Des Pepins, des Capets agrandit le royaume.

Du siècle qui finit je crois voir le fantôme,

Debout sur le tombeau d'un de nos anciens Rois,
Elevant dans les airs sa prophétique voix,
S'adresser en ces mots au siècle qui commence :
« Je te lègue en mourant un héritage immense,
« Qu'ont accru sans relâche et la gloire et les arts :
« Dans mon cours fortuné j'ai vu de toutes parts,
« D'astres étincelans rayonner ma carrière,
« Et l'on m'a surnommé le siècle de lumière.
« J'ai vu naître Buffon, et Voltaire et Rousseau,
« Ma main, de Montesquieu balança le berceau.
« Sous moi, sondant les plans du Suprême Architecte,
« L'Homme interrogea tout, du Soleil à l'insecte.
« Des Astres, il est vrai, météores de deuil,
« Se sont levés, sanglans, au bord de mon cercueil.
« L'orage à mon déclin a parcouru le monde :
« Mais sur des jours meilleurs ton avenir se fonde.
« La tempête avec moi va rentrer dans la nuit,
« Et de mes longs travaux tu vas goûter le fruit.
« La peine fut pour moi, pour toi sera la gloire.
« Déjà la paix conquise enchaîne la victoire,
« Et dans un jour serein ton règne a commencé.
« Sur ses bases déjà le monde est replacé.

« Les trônes reconstruits sortent de leurs décombres.
« La Nature, à tes yeux, éclaircissant ses ombres,
« Ouvre les derniers plis de ses voiles épais.
« Que tes destins sont grands! A l'ombre de la paix
« Je te vois des beaux arts ressusciter la cendre.
« Tu dois sécher les pleurs que ma main fit répandre;
« Et de ton cours heureux et célèbre à jamais,
« Le genre humain en chœur chantera les bienfaits.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

# NOTES.

## NOTES DU CHANT PREMIER.

PAGE 2, vers 1 :

O puissante Nature, ô fille du Grand-Etre ; etc.

Le mot de *Nature* peut se prendre dans beaucoup d'acceptions diverses. Tantôt il signifie l'ensemble des qualités qui constituent l'essence d'un être ; tantôt la collection des lois que le créateur a établies pour gouverner ses ouvrages ; et tantôt enfin on considère la *Nature* comme l'assemblage même de tous les corps qui composent l'univers matériel. Dans ce siècle, on a beaucoup abusé de ce mot de *Nature*, en le substituant perpétuellement à celui de Dieu ou de Créateur. On semblait regarder la *Nature* comme une puissance absolue, indépendante, qui agissait nécessairement par elle-même, sans être subordonnée à un être supérieur. Je dois avertir ici que lorsque j'emploie le mot de *nature*, je ne prétends désigner que le sistême des lois établies par Dieu pour gouverner l'univers, ou la collection des êtres sortis des mains du créateur. Ce n'est, pour moi, qu'une manière abrégée d'exprimer ces idées. « La Nature, a dit Buffon, est le « système des lois établies par le Créateur pour l'existence des « choses et pour la succession des êtres. La Nature n'est point « une chose, car cette chose serait tout ; la Nature n'est point « un être, car cet être serait Dieu ; mais on peut la considérer « comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui

« anime tout, et qui, *subordonnée à celle du premier être, n'a* « *commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par* « *son concours ou son consentement.* » Première vue sur la Nature.

Page 4, vers 14 :

« Qui des premiers humains fut l'horloge première.

Il paraît certain que la première mesure du temps, pour les hommes, a du être celle que la lune leur offrait. En changeant tous les jours fort sensiblement le lieu de son lever et de son coucher, en variant sa forme d'un jour à l'autre, et en recommençant ensuite un nouvel ordre de changemens tout semblables, elle était une règle publique, et présentait aux peuples des nombres faciles. On pouvait dater de la nouvelle lune ou de la pleine lune, et de tel ou tel quartier. On pouvait joindre ensemble plusieurs quartiers ou tant de lunaisons complètes qu'on jugeait à propos. Ainsi, sans Almanach et sans écriture, chacun trouvait dans le ciel l'avertissement de ce qu'il avait à faire.

Page 5, vers 1 :

« Le pasteur de Babel en gardant ses troupeaux, etc.

M. de Fontanes a rendu avec beaucoup de charme les mêmes idées sur l'origine de l'Astronomie, dans un *essai* sur cette science; morceau qui avait d'abord été publié en 1789, où il fut très-remarqué, et qui vient de reparaître avec des additions importantes et des changemens fort heureux Je ne puis résister au plaisir de citer les vers de M. de Fontanes, dussé-je fournir des armes contre moi.

« Cependant vers l'Euphrate on dit que des pasteurs,
« Du grand art de Képler rustiques inventeurs,

« Etudiaient les lois de ces astres paisibles
« Qui mesurent du temps les traces invisibles,
« Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
« Le gravaient sur la pierre; et du globe étranger
« Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
« Savaient même embrasser la carrière inégale. (1)
« Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau;
« Cette fille des Cieux illustra le hameau.
« On la vit habiter, dans l'enfance du Monde,
« Des Patriarches-Rois la tente vagabonde,
« Et guider le troupeau, la famille, le char
« Qui parcouraient au loin le vaste Sennaar.
« Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
« Dans les champs étoilés la voyez-vous sans cesse
« Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
« Et le chien pastoral, et le char du bouvier?
« Ses mœurs ne changent point; et le Ciel nous répète
« Que la docte Uranie a porté la houlette. »

*Essai sur l'Astronomie.*

## Page 5, vers 22 :

« Par le Mage orgueilleux furent défigurés.

Ce n'est pas que les Egyptiens n'aient eu quelques connaissances positives en Astronomie ; ils ont connu le quart de jour dont l'année surpasse les 365 jours dont elle se compose. C'est même sur cette connaissance qu'ils avaient fondé leur *période sothique* de 1460 ans. Ce qui prouve encore qu'ils savaient observer finement c'est la direction exacte des faces de leurs

(1) *Les Tables Chaldéennes.*

pyramides vers les quatre points cardinaux, et ce qui, plus que tout cela, honore leur astronomie, c'est l'observation très-déliée des mouvemens de Mercure et de Vénus autour du Soleil. Mais comme chez les Egyptiens l'Astronomie ne fut cultivée que dans les temples, les prêtres eurent soin d'y cacher leur connaissances sous des emblèmes qui présentaient à la crédule ignorance du peuple, des héros et des Dieux dont les actions n'étaient qu'une allégorie des phénomènes célestes et des opérations de la Nature. Profitant du désir si naturel à l'homme de pénétrer dans l'avenir, ils créèrent aussi l'Astrologie ; et cette maladie morale qui a eu une si triste influence sur l'espèce humaine a duré près de 3000 ans. Ce n'est même que vers la fin du siècle dernier qu'elle a entièrement disparue.

Page 6, vers 2 :

« Et les chargea d'erreurs et de fables frivoles.

Il faut en excepter l'école de Pythagore qui eut des idées très-saines sur le système du monde. Il paraît que ce philosophe eut la connaissance des deux mouvemens de la terre sur elle-même et autour du soleil. Il poussa même la sagacité jusqu'à soupçonner que les comètes pourraient bien être non des météores passagers, mais des corps solides et éternels qui, comme les planètes, font leurs révolutions autour du soleil.

Page 7, vers 1 :

« Par des calculs plus sûrs, etc.

Eratosthènes, de l'école d'Alexandrie, est le premier qui ait essayé de mesurer la terre, et il a eu le bonheur d'approcher de très-près de la vérité. Il trouva, par des expériences ingénieuses, que la circonférence du globe terrestre devait être de deux cent-cinquante mille stades, qui, réduits en lieues communes à vingt-

quatre stades chacune, font à peu près dix mille quatre cent-seize lieues. On voit que ce n'était pas trop s'éloigner du calcul des modernes, qui ont évalué la circonférence de notre globe à peu près à neuf mille lieues communes.

Page 7, vers 3 :

« Thulé vit Pythéas sur les mers Boréales, etc.

Pythéas, qui vivait du temps d'Alexandre, est le premier qui ait eu des idées exactes sur la différence de la durée des jours, suivant les différens climats. Pour confirmer ce qu'il avait deviné par la sagacité de son génie, il s'avança par l'Océan jusqu'au fond du Nord. Là, il observa que le long des côtes de la Norwège, le soleil, vers le solstice d'été, ne demeurait que trois heures sous l'horizon, et qu'en avançant jusqu'à l'île de Thulé, qui ne peut être que l'Islande des modernes, il voyait le soleil disparaître un instant et remonter aussitôt sur l'horizon.

Page 7, vers 6 :

« Sollicita l'espace et dénombra les Cieux.

Je sais que c'est Hyparque, qui fleurissait à Alexandrie, 140 ans avant l'ère chrétienne, et non Ptolémée, qui a entrepris le premier un catalogue des étoiles. Mais ce catalogue fut rectifié et agrandi par Ptolémée, et cela suffit pour le poëte.

Page 7, vers 13.

« Les orbes l'un sur l'autre entassés follement, etc.

Je n'exposerai point ici le fameux système de Ptolémée, qui est assez connu, et qu'on trouve d'ailleurs dans tous les traités de la sphère. On sait assez ce qu'il avait de hardi et de défectueux. Mais une chose que je ferai remarquer, c'est la grande

obligation que la géographie doit à Ptolémée. Ce savant illustre fit servir toutes ses connaissances astronomiques à l'avancement de cette science. Il employa les distances connues de certaines étoiles, les élévations du pôle sur l'horizon de différens lieux et la comparaison des distances connues sur la terre, avec un certain nombre de dégrés de la sphère céleste, pour déterminer de combien les villes célèbres étaient distantes de l'*équateur*, ce qu'on nomme *latitude*, ou de combien l'une est plus orientale que l'autre, ce qu'on nomme *longitude*. En un mot, il mit tous ses soins à faire des cartes infiniment meilleures que celles qu'on avait avant lui, et ce sont là de véritables services rendus à la science.

## Page 8, vers 1.

« Mais Copernic paraît, etc.

Purbarck, Régiomontanus et Valtérus, avaient préparé les beaux jours de l'astronomie moderne; mais Copernic les fit naître en donnant l'explication heureuse des phénomènes célestes, au moyen du double mouvement de la terre sur elle-même, et autour du soleil. Il replaça le soleil au centre du monde, fit circuler les planètes autour de cet astre, et confirma par l'observation, les soupçons du génie de Pythagore, dont au reste il ne fit que rétablir et fortifier le système.

## Page 8, vers 4.

« Képler ouvrant les yeux, etc.

Képler détermina le premier la véritable forme de l'orbite des planètes. Il prouva (*Voyez son grand ouvrage de Stellâ Martis.*) qu'elles faisaient leurs révolutions non dans un cercle, mais dans une ellipse plus ou moins allongée. Cette belle observation le conduisit à établir les deux fameuses lois connues sous le nom *de lois de Kléper*. Par la première, il prouve que les

carrés des temps périodiques ( dans les révolutions des planètes , ) sont entre eux comme les cubes des distances ; par la seconde , il démontre que les aires des triangles parcourus sont toujours proportionnels aux temps employés à les parcourir. Lois admirables ! sur lesquelles repose toute la théorie des mouvemens planétaires , et dont celle de Newton n'a été qu'un sublime corollaire.

## Page 8, vers 10.

« Egara la science à force de génie.

Descartes , en créant le doute méthodique , mit l'esprit humain dans la seule route qui conduise à la vérité. En appliquant l'algèbre à la géométrie , il fit présent à la pensée d'un instrument avec lequel elle put remuer facilement l'univers , dont jusqu'alors le fardeau était resté disproportionné à notre faiblesse. Avec ces deux grands moyens , il semblait qu'il ne dût plus se glisser d'erreur dans la physique , et que chaque pas de Descartes devait le conduire à la découverte d'un fait. Cependant , comme s'il eût été fatigué de se traîner dans le sentier de la vérité , il abjure tout à coup ses propres principes , et transportant l'imagination dans cette philosophie où ne devait règner que le doute ou le calcul , il éleva sur les débris de tous les systèmes de l'antiquité , l'édifice brillant et hardi de ses tourbillons. Ainsi ce génie méthodique qui avait détrôné la philosophie ancienne , parce qu'elle substituait constamment la spéculation aux faits , ne fit cette grande révolution que pour remplacer les systèmes détruits par un système plus imaginaire et plus audacieux encore.

Quoiqu'il en soit , Descartes n'en est pas moins un des plus grands génies qui aient jamais existé. Il a retrouvé les titres de la pensée , il a émancipé l'esprit humain , en le délivrant de

la tutelle des écoles. Enfin, par la nature même de ses erreurs, il a préparé la route à la vérité, et commencé Newton.

Page 8, vers 13 :

« Bientôt d'un jour plus vrai, Newton, etc.

Il faut avouer ici, pour être juste, que le philosophe anglais dut beaucoup aux travaux de ses devanciers. Il profita de toutes leurs découvertes. Il emprunta à Képler ses deux lois sur les mouvemens des planètes; à Galilée sa théorie des forces centrales; à Descartes son application de l'algèbre à la géométrie, et se porta pour héritier de ces trois grands hommes. Riche de leurs découvertes, et fort de son propre génie, il put alors marcher sûrement à la conquête des Cieux. Alors on connut pour la première fois le véritable système du monde : on sut quelle force retenait les planètes autour de leur astre principal : la mécanique céleste fut dévoilée; les soleils entrèrent dans la balance, et les globes connurent l'équilibre.

Page 13, vers 1 :

« Cet astre au front mobile en voyageant dans l'air,
« Obéit à la terre et commande à la mer,

Il n'est plus possible de douter aujourd'hui que les phénomènes des marées ne soient dus à l'action de la lune sur la mer. La hauteur de la pleine mer n'est pas constamment la même; elle varie chaque jour, et ses variations ont un rapport évident avec les phases de la lune. Elle est la plus grande vers le temps des pleines et des nouvelles lunes; ensuite elle diminue, et devient la plus petite vers les quadratures.

Page 13, vers 16 :

« Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
« Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore,

Je vais rappeler ici, pour le plaisir du lecteur, cette description si fraîche et si originale d'une belle nuit dans l'*Atala* de M. de Châteaubriand.

« La nuit était délicieuse. Le génie des airs secouait sa che-
« velure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on res-
« pirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles
« couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu
« d'un azur sans tache, et sa lumière gris-de-perle descendait sur
« la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait en-
« tendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait
« dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la soli-
« tude soupirait dans toute l'étendue du désert. »

Il est impossible de porter plus loin le charme du style descriptif.

Page 14, vers 21 :

« En tournant sur lui-même il échauffe sa masse.

Herschel croit avoir découvert que le soleil n'est pas chaud par lui-même. Il prétend qu'il se décompose lentement, à la manière des phosphores, et qu'il est entouré d'une atmosphère de nuages lumineux, résultat de la décomposition de cet astre. Cette hypothèse diminuerait bien les idées de puissance et de majesté que l'on a coutume d'attacher au soleil; et l'imagination s'accommodera toujours mieux d'un immense globe de feu qui envoie la lumière et la chaleur jusqu'aux extrémités de son système, que des savantes hypothèses de l'astronome anglais.

Disons donc avec un poëte :

« O grand astre, ô Soleil, ta loi toute-puissante
« Régit de l'univers la sphère obéissante,
« Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,
« Jusqu'à ce froid Saturne au pas appesanti,

« Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
« Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière !
« Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner ?
« Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner ?
« Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle !
« Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle :
« Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
« Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
« De sept rayons premiers ta tête est couronnée ;
« L'antique nuit recule, et par toi détrônée,
« Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
« Te céda la moitié de l'empire des Cieux. »

FONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

Ces vers sont trop beaux pour avoir besoin d'être loués. Seulement je ferai remarquer la manière savante dont la phrase poétique est relevée et soutenue dans cette harmonieuse période :

« O grand Astre ! ô Soleil ! ta loi toute-puissante,
« Régit de l'univers la sphère obéissante,
« Depuis l'ardent Mercure, etc.

Voilà la manière des maîtres.

Page 15, vers 2 :

« Inébranlable et fixe en sa mobilité.

Le soleil est immobile au centre du monde : il est le centre de gravité commun de toutes les planètes qui circulent autour de lui. Mais les taches que l'on voit paraître et disparaître tour à tour sur son disque, ont révélé aux astronomes que cet astre avait un mouvement de rotation sur lui-même, qu'il achève en vingt-cinq jours et dix heures.

Page 15, vers 18 :

« Père de la lumière, et des vents et du feu, etc.

Dans ce vers j'ai l'air d'attribuer exclusivement l'origine des vents à l'action du soleil. Je sais bien que la cause de plusieurs vents ne pourrait se ramener que difficilement à cette théorie; mais il suffit que les vents constans et généraux, tels que les *vents-alisés*, soient dus exclusivement à l'action du soleil, et à sa position à l'égard de la terre, pour autoriser cette expression poétique. Parmi les diverses manières dont on a imaginé que cette action s'exerce, celle-ci nous paraît la plus simple et la plus naturelle.

Le soleil, qu'on suppose dans le plan de l'équateur, échauffe et raréfie très-sensiblement la partie de l'atmosphère qu'il domine. Cet air raréfié s'élève au-dessus du niveau : d'après la tendance qu'ont tous les fluides à reprendre leur niveau, il se répand sur les colonnes situées vers les pôles, tandis qu'un air frais, parti de ces mêmes colonnes, coule en dessous vers l'équateur pour remplir l'espèce de vide produit par la dilatation. Il se formera donc dans chaque hémisphère boréal ou austral deux courans; l'un supérieur, qui va de l'équateur vers les pôles; l'autre, inférieur, qui vient des pôles à l'équateur. (*Voyez* D'ALEMBERT, *Recherches sur les causes générales des vents.*)

Page 15, vers 22 :

« Et la décomposant dans le prisme des airs,

Newton est le premier qui ait fait l'anatomie de la lumière. En faisant tomber un rayon solaire sur l'angle d'un prisme, il vit ce rayon se partager en sept couleurs primitives, le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet, et former une bande colorée où les rayons se plaçaient dans l'ordre de leur réfrangibilité. Le rayon rouge est le moins réfrangible; et le

violet, qui est à l'autre extrémité de l'échelle colorée, est celui qui l'est le plus.

Page 17, vers 7 :

« Sitôt que, profitant des jeux de l'ignorance,
« Galilée, etc.

On sait que ce sont les enfans d'un lunetier de Zélande qui, en se jouant dans la boutique de leur père, découvrirent le télescope. Galilée s'empara de cette découverte, et en l'appliquant à l'Astronomie il vit s'ouvrir devant lui un nouveau ciel. C'est avec cet instrument qu'il découvrit les quatre satellites de Jupiter, dont on a fait depuis un si bel usage pour trouver les longitudes en mer. C'est en observant les fréquentes éclipses de ces satellites, qu'on parvient à déterminer les longitudes, et c'est à quoi font allusion ces vers :

« Gardes de Jupiter, voilez votre lumière,
« Et des nochers ainsi protégez la carrière.

Page 18, vers 8 et 9 :

« Sept lunes n'éclairaient ce globe inanimé.
« C'est peu : d'un double anneau l'écharpe lumineuse, etc.

On ne comptait autrefois que cinq satellites dans le système de Saturne ; mais depuis quelques années, Herschel, avec son grand télescope, en a découvert deux autres ; ce qui fait sept lunes, toutes en mouvement autour de cette planète, dans des orbes presque circulaires. Saturne est en outre environné d'un anneau merveilleux qu'Herschel même a reconnu être *double*. Cet anneau fait, avec le plan de l'orbite de Saturne, un angle de 30 degrés. La largeur apparente de l'anneau est à peu près égale à sa distance à la surface de Saturne. L'une et l'autre paraissent être le tiers du diamètre de cette planète. Le diamètre entier de l'anneau est de plus de 66,000 lieues. Herschel y a reconnu

des bandes et des taches, au moyen desquelles il a calculé que la rotation de l'anneau autour de Saturne dure 10 heures, 32 minutes, 15 secondes. (*Voyez* LAPLACE, *Système du monde.*)

Page 18, vers 19 :

« Herschel voit, reconnaît l'étoile inattendue, etc.

Ce n'est qu'en 1781 qu'Herschel a découvert la planète qui porte son nom, et que d'autres astronomes ont aussi appelée *Uranus*. Elle avait déjà été entrevue par quelques observateurs; mais Herschel seul a reconnu son mouvement; et en suivant cet astre avec soin, il s'est assuré que c'était une véritable planète. La durée de la révolution sydérale de la planète d'Herschel est de 30,689 jours, ou à peu près 83 ans, 294 jours, 8 heures. Si l'on juge de la distance de cette planète par la lenteur de son mouvement, elle doit être aux confins du système planétaire. D'après la loi des analogies, la planète d'Herschel doit avoir un cortège de satellites très-nombreux; mais son énorme distance les rend invisibles dans les instrumens ordinaires. Cependant Herschel, avec un très-fort télescope, a déjà découvert six satellites en mouvement autour de sa planète, dans des orbes presque circulaires, et à peu près perpendiculaires au plan de l'écliptique. En France, on donne assez généralement le nom d'*Uranus* à la planète d'Herschel. Il m'a semblé que le poëte devait conserver à cet astre le nom de celui qui l'a découvert.

Page 20, vers 14 :

« Près des autres Soleils égarer leurs hommages.

Des astronomes fameux, et entr'autres Lambert et la Place, ont prétendu que la marche d'une comète pouvait devenir tellement parabolique, qu'elle finît par s'échapper de notre système

solaire, pour aller tomber dans le système d'un soleil voisin. Cette hypothèse suffit pour excuser l'espèce d'exagération poétique qu'on pourrait trouver dans ces vers sur l'aberration des comètes.

M. de Fontanes a peint d'une manière bien vive et bien pittoresque cette marche irrégulière des comètes, dans ces deux vers qui nous semblent admirables.

« Sa main, dit-il, en parlant de l'astronome :

» Sa main ramènera l'étoile déréglée
« Qui vient, fuit et revient, et court échevelée.

Page 22, vers 10 et 11 :

« Et le voile jaloux qui couvrait la nature
« Sur le pôle applati par eux est déchiré.

Newton, par une belle application de la théorie de la pesanteur, avait deviné que la terre devait être un sphéroïde applati vers ses pôles ; il avait même été jusqu'à calculer de combien devait être cet applatissement, et il l'avait trouvé de $\frac{1}{230}$ ou de 13 lieues. Mais ce sont les Académiciens français qui furent envoyés en 1736 au Pérou et dans le nord, pour mesurer quelques degrés les plus éloignés, et les plus voisins que possible du pôle et de l'équateur, qui eurent la gloire de confirmer, par leurs belles observations, ce qu'avait deviné le génie de Newton. Cette solution du grand problème de la véritable figure de la terre a fait un honneur infini à l'Académie des Sciences.

Page 24, vers 9 :

« Déjà même, à sa voix, les prêtres d'Uranie,
« S'éveillent dans Palerme et dans la Germanie.

Allusion aux planètes de Cérès et de Pallas, découvertes

l'une par Piazzi, à Palerme, le premier janvier 1801; l'autre par Olbers, à Brême, le 28 mars 1802. Cérès et Pallas sont placées entre Mars et Jupiter. Cérès fait sa révolution à peu près en 4 ans et 7 mois, et Pallas en 4 ans et 8 mois. M. Lalande a trouvé à Cérès environ 600 lieues de diamètre, et à Pallas environ la moitié. Les orbites de ces deux planètes se coupent l'une et l'autre. Pallas se rapproche tantôt de Jupiter et tantôt de Mars.

Page 27, vers 19:

« Tu ne retiras point cette échelle des nombres.
« Ce fut par-là que l'homme, etc.

En effet, c'est depuis l'application de la géométrie à l'étude des cieux, et depuis les grandes découvertes de l'astronomie moderne, que la puissance de Dieu s'est manifestée à l'homme dans tout son éclat. Voici ce que dit Rivarol sur les nombres et sur leur application à la connaissance de la nature.

« C'est par les nombres que l'esprit humain arrive à la science « et à tous les arts. Sans s'effrayer de l'exubérance de la « nature et de ses propres acquisitions, l'homme alors put « marcher en écartant la foule des unités, et repousser devant « lui les bornes du fini; toujours escorté d'espaces mesurés, « de masses pesées et de mouvemens calculés. Qu'on ne se « figure pas que les nombres aient diminué l'univers; ils y « ont au contraire porté l'étendue avec la clarté. L'immensité « sans calcul n'accusait que notre faiblesse, et l'horizon de « l'esprit était celui du monde. Les nombres ont mis l'univers « à sa place, et (chose admirable!) toutes prodigieuses qu'on « les trouve, ses distances ne sont plus aujourd'hui que des « proportions!....

« C'est ainsi qu'au moyen des nombres, notre admiration « pour l'univers, jadis confuse et mesquine, est devenue une « admiration vaste et raisonnée : ce n'est plus d'un vague « élan, mais par degrés comptés que l'homme remonte jusqu'à « Dieu.

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

# NOTES DU CHANT II.

PAGE 34, vers 11 :

« Et du Taurus au loin suivant la croupe immense,
« S'étendent jusqu'aux lieux où l'équateur commence.

Je crois faire plaisir au lecteur en rapportant ici la description d'une scène de la zône torride, tirée du poëme des Plantes par M. Castel, ouvrage où respire la grace la plus douce, et le goût le plus pur de l'antiquité.

Muse, transporte-moi dans quelque île lointaine
Que le Ciel ait cachée à l'Europe inhumaine;
Présente à mes regards un vallon fortuné
Que la main des mortels n'ait jamais profané.
Tu m'écoutes : un bois élevé, magnifique,
Répand autour de moi son ombre aromatique.
D'une source commune, ainsi que deux jumeaux,
Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux.
Sur les myrtes voisins le bangali soupire,
Parmi les lataniers qu'agite le Zéphire,
La perruche bruyante et le lori vermeil
Sautent sous la feuillée à l'abri du soleil,
D'aras majestueux un éclatant nuage
S'abat en rayonnant, et remplit le bocage :
Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors
Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors;

Tantôt un ananas qui sort du sein des herbes
Rassemble autour de lui ces convives superbes.
Là, d'innombrables nids, semés parmi les fleurs,
D'un air vivifiant respirent les chaleurs.
Je vois de tous côtés, près des vagues émues,
Se traîner à pas lents les pesantes tortues,
Tandis que les oiseaux, chéris du dieu des mers,
Quittent de l'Océan les immenses déserts,
Et rasant à grands cris les sables des rivages,
En foule, vers le soir, volent sous les ombrages.
  La nuit même ne peut de ce riant séjour,
Avec son voile épais, bannir l'éclat du jour :
A peine elle a paru, que des plantes sans nombre
S'allument de concert et rayonnent dans l'ombre.
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers ;
De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
Le jeu cesse : à l'instant règne l'obscurité.
Puis, un folâtre essaim ramène la clarté,
Vole, s'agite en l'air, et le remplit de flamme.

Cette peinture, dont les couleurs sont toutes neuves dans notre langue, est aussi riche que brillante.

Page 35, vers II :

Le soleil fait monter du sein des mers profondes
Ces fleuves dont le cours arrose les deux mondes.

Racine le fils, dans son poëme de la Religion, a rendu très-poétiquement les mêmes idées :

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle

Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan, apportés goutte à goutte,
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfans de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres loix.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes:
Ils les rendent aux mers; le Soleil les reprend.
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie:
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.

Il faut remarquer ici que Racine le fils est, avec Voltaire, le premier qui ait eu le mérite de rendre en beaux vers les détails techniques de physique et d'histoire naturelle.

Page 39, vers 19 :

Souvent sa voix fidèle à son unique chant,
Redit aux monts voisins cet air simple et touchant, etc.

On voit que par cet air j'ai voulu désigner le *ranz* des vaches, cet air si chéri des bergers de la Suisse.

« Tout le monde connaît cet air fameux depuis que J.-J. Rous-« seau en a parlé (1). On sait quel charme il a pour les habitans « des Alpes, et quelle impression il fait sur ceux qui l'ont entendu « jouer hors de leur patrie. Un vif souvenir de leurs montagnes, « un regret profond de les avoir quittées, un désir brûlant de les « revoir, étaient les sentimens que cet air simple, et qu'ils avaient « entendu dès leur enfance, réveillait dans leur ame : une mé-« lancolie profonde s'en emparait et leur causait souvent la « mort (2). »

Ramond.

Page 42, vers 10 :

Tout à coup à Lauffen ce fleuve est arrêté.

Rien n'égale la beauté de la chute du Rhin à Schaffouse, si ce n'est celle du fleuve de Saint-Laurent, si connue sous le nom de *saut de Niagara.* Je vais d'abord citer ce que dit Coxe de la chute de Schaffouse :

« Nous quittâmes nos chevaux à Lauffen, petit village qui « appartient au canton de Zurich, et ayant atteint à pied un « sommet suspendu sur le Rhin, nous vîmes perpendiculaire-« ment au-dessous de nous la cataracte formée par le fleuve « entier, qui tombe du haut des rochers avec une vitesse et une « impétuosité effrayante ; nous descendîmes ensuite jusqu'à un

(1) *Voyez* son Dictionnaire de musique où il est noté.

(2) On fut obligé en France et en Hollande de défendre, sous peine de mort, de le jouer devant les troupes suisses.

« lieu situé au-dessous du niveau du lit supérieur du fleuve. « Là, nous étions si près de la chute, que j'aurais cru pouvoir « la toucher de la main. Un léger échafaudage, jeté en avant « dans le milieu même de la vapeur de cette épouvantable « cataracte, la présente dans son aspect le plus magnifique. « Une mer d'écume précipitée avec un fracas de tonnerre, une « nuée d'eau réduite en poussière lancée en tous sens à une « énorme distance, tout enfin surpasse l'idée que l'imagination « la plus vive pourrait se former dans ses rêves les plus exaltés, « et la moindre partie de ce tableau sublime est au-dessus de « toute description (1). »

Je vais rappeler maintenant, comme objet de comparaison, la description de la chute de Niagara, par M. de Châteaubriand :

« Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'an- « nonçait par d'affreux mugissemens; elle est formée par la « rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac « Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante- « quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve « accourt par une pente rapide; et au moment de la chute, « c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent « à la bouche béante d'un gouffre.

« La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en « fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée

---

(1) Un jeune auteur allemand si connu par la fougue de son imagination, sa sensibilité et ses malheurs, Lenz, descendant avec moi sur cet échafaud, tomba à genoux en s'écriant : *Voilà un enfer d'eau !* Le vent, qui nous lançait l'épaisse vapeur de la cataracte, ne l'empêcha pas de rester un quart d'heure entier dans la même situation, immobile, et pour ainsi dire, sans aucun autre sentiment que celui que lui avait dicté les seuls mots qu'il prononça.

(*Note du Traducteur.*

« en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des « ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit « en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et « brille au soleil de toutes les couleurs; celle qui tombe au « levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une « colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et « se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit « en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts « comme les fumées d'un vaste embrâsement. Des pins, des « noyers sauvages, des rocs taillés en forme de fantômes, des « aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant « au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs « queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir « dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

Il me semble que dans ce tableau, plein d'images neuves et de l'harmonie la plus savante, l'auteur a pénétré dans tous les secrets du style pittoresque.

Page 43, vers 21 :

« Mais le Mont-Blanc m'appelle à ses glaciers antiques, etc.

Le Mont-Blanc, la plus haute cime de l'ancien continent, se trouve isolé au centre d'un vaste groupe de montagnes primitives, de glaciers et de neiges éternelles. Quoique son élévation ne soit que de 14,700 pieds, tandis que celle du Chimboraco, au Pérou, est de 19,000 pieds, l'aspect du Mont-Blanc est infiniment plus majestueux, parce qu'il s'élève presque immédiatement à cette grande hauteur, tandis que les montagnes du Pérou s'élèvent toutes par larges gradins, sans que la dernière cime soit fort détachée et fort élancée au-dessus des autres.

Du côté de l'Italie trois grandes pyramides forment les bases avancées qui soutiennent le Mont-Blanc. Ce sont le mont *Peleret*,

le mont *Rouge* et le mont *Broglia*. Ces pyramides sont toutes composées de feuillets verticaux. Au-dessus de ces trois pyramides et d'une infinité d'autres, le Mont-Blanc s'élève comme une pyramide plus grande, et qui présente du côté de l'Italie une de ses faces presque taillée à pic. Tout le corps de la montagne, ainsi que la plus grande partie de ses bases est de granit. Six glaciers environnent le Mont-Blanc de tous côtés, et le séparent des grandes montagnes voisines; deux de ces glaciers sont comme nichés sur ses flancs. Mais depuis sa cime jusqu'au cinquième et même jusqu'au quart de sa hauteur, on ne voit plus de glaces. Les rochers même disparaissent, pour la plupart, sous une immense couche de neiges éternelles. (*Voyez* SAUSS. *voyage dans les Alpes.* MALTE-BRUN, *Géographie générale*, tome 7.)

Page 44, vers 1 :

« O plaisir effrayant! du haut du Mont-Envers, etc.

C'est du haut du Mont-Envers que *la mer de glace* se découvre dans toute sa magnificence. C'est une vallée de glace de plusieurs lieues, hérissée de hautes pyramides, et traversée, en sillons brisés, de larges crevasses de couleur bleue. D'innombrables rochers, s'effilant insensiblement de leur base à leur sommet, se terminent en une pointe aiguë, ce qui leur a fait donner le nom d'*aiguilles*. La vallée de glace se prolonge entre ces aiguilles jusqu'à quelques lieues de distance sur une largeur de plus d'un mille, dirigée d'un côté vers le Mont-Blanc, et de l'autre vers la vallée de Chamouny. (*Voyez* COXE et SAUSSURE.)

Page 44, vers 4 :

« Des sentiers où Saussure égarait son audace.

Ce fut le 3 août 1787 que M. de Saussure, après trois jours

de marche, et après avoir surmonté des difficultés et des dangers incroyables, parvint enfin à la cime du Mont-Blanc. C'est de là qu'il jouit du plus magnifique spectacle que l'œil de l'homme puisse contempler. C'est de là qu'il put saisir enfin le vaste ensemble de ces Alpes, dont il désirait depuis si long-temps de connaître l'organisation. « Je n'en croyais pas « mes yeux, dit-il lui-même; il me semblait que c'était un « rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, « ces redoutables aiguilles, le *Midi*, l'*Argentière*, le *Géant*, « dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si « difficile et si dangereux. Je saisissais leurs rapports, leurs « liaisons, leur structure, et un seul regard levait des doutes « que des années de travail n'avaient pu éclaircir. »

Page 46, vers 1 :

« Revenez sous mes yeux ondoyantes moissons,
« Mêlez votre or mobile à l'argent des glaçons.

On pourrait croire qu'il y a de l'exagération poétique dans cette peinture. Pour ma justification, je vais citer ce que dit Coxe dans ses Lettres sur la Suisse.

« Je ne crois pas qu'il y ait dans l'Histoire naturelle un objet « de recherche plus curieux que la naissance et les progrès « de ces glaciers qui descendent parmi les champs cultivés et « les plus riches pâturages, résistant à la chaleur dans des lieux « où les rayons du soleil sont assez ardens pour mûrir tous « les fruits de la terre. Il est littéralement vrai que d'une « main nous pouvions toucher la glace, et de l'autre une moisson « mûre. » (Coxe, *Lettres sur la Suisse*, lett. 23.)

Page 53, vers 10 :

« Et de la Dôle enfin nous atteignons les cimes.

La Dôle est la plus haute sommité du Jura; elle est élevée

de 658 toises au-dessus du lac de Genève, et de 846 au-dessus de la mer. C'est de là qu'on découvre toute la chaîne des Alpes qui se prolonge depuis le Saint-Gothard jusqu'au Dauphiné, sur une ligne de près de 100 lieues d'étendue. C'est de là aussi que l'on peut juger de la prodigieuse élévation du Mont-Blanc. Dégagé de toutes les montagnes qui l'offusquent à l'œil de ceux qui ne le voient que du fond de la plaine, il élève ses trois cimes à d'inconcevables hauteurs, et les montagnes qui l'avoisinent ne semblent plus lui servir que de piédestal.

## Page 55, vers 4 :

« Du globe du soleil ait été détaché.

Buffon prétend que la terre et les autres planètes ont été formées d'une portion de matière enflammée détachée de la masse du soleil par le choc d'une comète. Il a été jusqu'à calculer combien il a fallu de temps à notre globe pour s'attiédir au point de devenir habitable. Il croit que la terre va toujours en se refroidissant, et qu'un jour elle parviendra à un tel excès de froid, que nul être vivant ne pourra plus l'habiter. Ecoutons sur ce fabuleux et brillant système de Buffon, M. de Vicq-d'Azir, éloquent panégyriste de ce grand homme. « Buffon a dit avec « Hésiode : vous connaîtrez quand la terre commença d'être, et « comment elle enfanta les hautes montagnes. Il dit avec « Lucrèce : j'enseignerai avec quels élémens la nature produit, « accroît et nourrit les animaux; et se plaçant à l'origine des « choses : un astre, ajouta-t-il a frappé le soleil, il en a fait « jaillir un torrent de matière embrasée, dont les parties « condensées insensiblement par le froid, ont formé les planètes. « Sur le globe que nous habitons, les molécules vivantes se sont « composées de l'union de la matière inerte avec l'aliment du « feu ; les régions des pôles, où le refroidissement a commencé,

« ont été dans le principe la patrie des plus grands animaux.
« Mais déjà la flamme de la vie s'y est éteinte, et la terre se
« dépouillant par degrés de sa verdure, finira par n'être plus
« qu'un vaste tombeau. »

C'est en parlant du brillant développement de cette fiction que M. de Fontanes a si bien dit : « Le temps, dans ses vicis-« situdes connues, ne montre point de plus magnifiques spec-« tacles que ce temps inconnu, dont la seule imagination de « Buffon a créé tous les événemens. »

## Page 55, vers 7 :

« L'Océan tout entier en vapeurs dispersé, etc.

Suivant Buffon l'Océan, à l'époque où notre globe était encore en incandescence, vaporisé et repoussé par la chaleur de cette masse enflammée, était relégué tout entier dans l'atmosphère. Ce ne fut que lorsque le globe commença à s'attiédir que l'Océan put retomber à la surface de la terre. C'est alors que le travail des eaux commence, et que les monts secondaires, formés des débris des monts primitifs, durent leur naissance aux argiles, aux sables, aux grès, aux schistes, etc., tenus long-temps en dissolution dans les eaux de la mer, et déposés lentement dans son sein en couches horizontales. L'hypothèse de Buffon diffère principalement de celles des géologues qui l'ont suivi, en ce qu'il suppose que les montagnes granitiques sont l'ouvrage du feu, tandis que Saussure, Ramond, Lamethrie et les autres, supposent qu'ils sont l'ouvrage des eaux, et qu'ils se sont formés par voie de cristallisation dans le sein de l'Océan. Buffon, d'ailleurs, n'ayant pas voyagé dans les hautes montagnes, ne connaissait point leur organisation intime : il les supposait formées comme les autres, de lits plus ou moins horizontaux, tandis que d'après les belles observations de Saussure, il est constant que tous les monts de granits sont formés de faisceaux de

bandes verticales qui se terminent en pyramides plus ou moins aiguës, ce qui semble indiquer leur mode de cristallisation.

### Page 57, vers 5 :

« Voilà ce que Buffon pour nos neveux apprête.

Buffon n'a souvent fait que donner une magnifique parure à l'erreur. Mais dans ses erreurs même et dans ses systèmes on trouve une force de tête et d'imagination que Descartes et Leibnitz seuls ont possédée parmi les savans modernes : c'est le Descartes de l'Histoire Naturelle. Quant à ses préambules, ils sont aussi bien pensés que bien écrits, et dans ses descriptions des animaux il a poussé la perfection du style aussi loin qu'elle peut aller. Observons toutefois que l'éloquence de M. de Buffon est plutôt une éloquence de pensée qu'une éloquence de mouvement ou de passion; et je remarque ceci comme éloge. Son style a cette dignité noble et calme qui convient à l'observateur de la nature. Buffon se tient toujours dans une région élevée, où ses idées se revêtent d'une splendeur tranquille, comme les cieux se revêtent de lumière.

### Page 57, vers 9 :

« Que l'Océan fut seul l'architecte des monts.

L'hypothèse que j'expose dans ces vers est, à dire vrai, plutôt celle de Saussure et de quelques géologues français que celle de Pallas. Pallas croit que les montagnes granitiques ont toujours existé, depuis la naissance du globe, telles que nous les voyons. Mais il fait jouer un si grand rôle aux eaux dans les révolutions du globe et dans la formation des montagnes secondaires et tertiaires, que j'ai cru devoir en opposant Saussure à Buffon, lui associer Pallas; bien que l'hypothèse de ce dernier

diffère en beaucoup de points des idées de l'illustre naturaliste genevois.

Page 57, vers 21 :

« Tandis que vers le pôle, une mer moins profonde,
« Architecte affaibli, dessinait dans son onde
« Des sommets moins hardis, et qui, privés de nœuds,
« Ne purent s'affermir ni s'allier entre eux.

On sait que les montagnes du nord sont beaucoup moins élevées que celles de l'équateur, et qu'elles ont des chaînes beaucoup moins liées entre elles et moins prolongées. Les géologues supposent que cela vient de ce que la mer, obéissant à la force centrifuge, se trouva de plusieurs lieues moins profonde au nord qu'à l'équateur, et que manquant vers le pôle de matières dissoutes, elle ne put élever que des masses moins hautes et moins bien embranchées.

Page 63, vers 1 :

« O ravage! ô terreur! la lave qui bouillonne
« Court sur les flancs du mont qu'elle embrâse et sillonne, etc.

Pendant l'éruption de 1795, qui dura environ dix jours, la fièvre de la montagne parut en quelque sorte périodique. Le point du jour, l'heure de midi, et celle de minuit étaient ordinairement les époques de ses accès.

L'éruption est annoncée par des tremblemens de terre qui se succèdent à différens intervalles. La seconde secousse fut immédiatement suivie de l'apparition d'une fontaine de feu vers le milieu de la hauteur du cône du volcan. Bientôt des sources pareilles se succédèrent rapidement le long des flancs de la montagne. Rien ne peut donner une idée de cette scène ardente;

et des bruits étranges qui accompagnaient cette grande opération de la nature : c'était un tonnerre continuel entremêlé d'explosions semblables à celles d'une artillerie formidable; le tout accompagné d'un murmure comparable à celui des vagues de l'Océan dans une violente tempête. Un sifflement tel que celui des grandes fusées-volantes, ou des soufflets d'une fonderie, se faisait entendre en même temps. D'énormes pierres lancées à une hauteur incroyable redoublaient les secousses dont la terre et l'air étaient agités. Le ciel s'obscurcit : la lune qui était pleine prit la couleur qu'on lui voit dans les éclipses, et bientôt après elle disparut entièrement. Les nuages qui s'élèvent en cônes gigantesques au-dessus de la montagne y forment une tempête électrique qui fait gronder les tonnerres, et le nuage est continuellement sillonné des éclairs en zig-zag qui accompagnent les éruptions violentes. Des météores ignées se montrèrent dans cette éruption. C'étaient des globes de feu d'une grosseur considérable qui éclataient en l'air, et lançaient des serpentaux pareils à ceux des feux d'artifices. Quand la première fureur du volcan fut rallentie et que l'air se fut un peu éclairci, on s'aperçut qu'une grande partie du cratère était tombée dans l'abîme intérieur; mais bientôt les nuages noirs se succédèrent rapidement, et, s'entassant les uns sur les autres, formèrent une colonne énorme qui, s'inclinant sur la ville de Naples, paraissait la menacer d'une destruction immédiate. Cette masse était continuellement sillonnée d'éclairs volcaniques plus forts que les éclairs ordinaires. Des pieds de la montagne aux rives de la mer tout fut ravagé, détruit, incendié. Dix mille hommes, pendant des siècles entiers, n'auraient pu changer la face du Vésuve comme l'a fait la nature dans le court intervalle de cinq heures. Tout avait, autour du voyageur, l'apparence d'un désert sablonneux.

Page 65, vers 5:

« Quand Pline commandait la flotte de Mysène, etc.

On sait que Pline périt dans la première éruption connue du Vésuve, arrivée sous le règne de Vespasien, l'an 79 de l'ère chrétienne. Pline s'étant avancé trop près du volcan, pour en observer les phénomènes, fut étouffé par les flammes. Plusieurs villes, entre autres Herculanum et Pompéïa, furent ensevelies sous les cendres et sous les laves du Vésuve. On peut voir sur ce tragique événement une lettre fort intéressante de Pline le jeune où il raconte la mort de son oncle à Tacite.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME CHANT.

# NOTES DU CHANT III.

Page 75, vers 6 :

« Ce qui me frappe en lui c'est d'abord sa misère.

Le fond de ce morceau sur les contradictions de la nature de l'homme se retrouve dans un passage admirable de Pascal, qui se termine par ce trait si énergique et si fier. « S'il se vante, « dit-il, en parlant de l'homme, je l'abaisse; s'il s'abaisse, « je le vante; et je le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il com- « prenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

Page 76, vers 15 :

« L'Imagination, rapide messagère,

« L'imagination, dit Rivarol dans sa prose brillante et méta- « phorique, est une mémoire qui n'est point à nos ordres; ses « apparitions, ses brillantes décorations et ses éclipses sont éga- « lement indépendantes de nous. Fortement émue par les objets, « elle n'a que des durées sans mesures, des espaces par échap- « pées, et pour tous nombres, la foule ou l'unité. Fille aînée « des sensations, tandis que la mémoire naît et s'accroît des « idées du temps, des nombres et des proportions de toute « espèce, l'imagination range les objets sur la même ligne; elle « peint et colore comme les Chinois : ses terrasses et ses mon- « tagnes sont en l'air; mais la mémoire entend la perspective. »

Page 76, vers 18 :

« Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.

En lisant le poëme de l'*Imagination*, j'y ai trouvé ce vers appliqué à la mémoire, dont M. Delille fait une très-belle peinture :

« Dans l'ombre du cerveau va graver l'univers.

Ce vers ressemble beaucoup au mien. Mais comme mon portrait de l'imagination avait été imprimé dans le n°. 38 du Mercure, 16 nivose an 10, tel qu'on le retrouve aujourd'hui dans mon Ouvrage, et sans que depuis j'y aie changé un seul mot; je crois que cette antériorité de plus de six ans doit me mettre à l'abri du reproche d'avoir profité du vers de M. Delille que je ne pouvais connaître. Je suis très-persuadé aussi que M. Delille n'a eu aucune connaissance du mien. Il est fort possible que deux personnes qui traitent le même sujet se rencontrent dans une expression à peu près semblable. J'ai donc cru ne devoir rien changer au vers en question.

Page 78, vers 15 :

« La mémoire, il est vrai, de palettes privée,
« Ne gardant des objets qu'une image énervée, etc.

Il y a cette différence entre l'imagination et la mémoire, que la première réveille les perceptions mêmes, et que la seconde ne rappelle que les signes ou les circonstances des perceptions qu'on a eues. L'imagination, si j'ose le dire, est la mémoire des sensations, et la mémoire est l'imagination des signes.

Page 81, vers 16 :

« Les sens seuls t'ont fait roi ; ton sceptre, c'est ta main.

Cette opinion que c'est la perfection des organes qui fait toute la différence entre l'homme et les animaux, est un sophisme d'Anaxagore, qui dans le siècle dernier a été renouvelé par Helvétius. « Si nos jambes et nos bras, a osé dire ce philo-« sophe, se terminaient en sabots, et si les chevaux avaient des « mains, nous galopperions dans les champs, et les chevaux « bâtiraient des villes et feraient des livres et des lois. » Il y a long-temps qu'Aristote, par une pensée grande et vraiment philosophique a répondu à ce vieux sophisme. Ce grand génie a très-bien dit que l'homme était le plus intelligent des animaux, non parce qu'il avait une main, mais qu'il avait une main parce qu'il était le plus intelligent des animaux. A une intelligence parfaite il fallait un instrument parfait (1). En un mot, la main est l'instrument et non la cause de la pensée. C'est ici le lieu de rappeler la belle définition de l'homme par M. de Bonnald. « L'homme, dit-il, est une intelligence servie par des « organes. » Cette définition, qui remet l'homme à sa véritable place, s'accorde parfaitement avec l'idée d'Aristote ; et c'est ainsi que, dans tous les siècles, les têtes saines et bien faites se rencontrent dans les points les plus importans de la métaphysique et de la morale.

---

(1) Voici le texte même d'Aristote : *Anaxagoras hominem prudentissimum omnium animalium esse aït, quoniam unus omnium manus obtinet. Sed recta ratio exigit, ut quoniam prudentissimus omnium est, ideô manus receperit. Manus enim instrumentum sunt, natura autem ut homo prudens ita tribuere solet cuique rem quâ uti possit.* Aristot. de part. animal. liv. 4. chap. 10. édit. aurel. allobr. 1605.

Page 84, vers 7 :

« Blasphémateur obscur, vainement tes outrages
« Voudraient exiler Dieu du sein de ses ouvrages.

Il y a un très-beau mot de Rivarol sur l'athée. « Dieu, « dit-il, explique le monde, et le monde le prouve; mais « l'athée nie Dieu en sa présence.

Page 88, vers 20 :

« Providence est-ce ainsi que tu régis le monde ? etc.
« Quoi ! le mal est sur terre, etc.

On s'étonnera sans doute que j'aie osé traiter en vers des idées aussi austères. Je n'ignore pas qu'il est très-difficile de raisonner en vers, et que des questions d'une métaphysique si déliée se refusent presque entièrement au pinceau du poëte. Mais puisque je traitais dans ce chant de la nature et des destinées de l'homme, j'ai cru ne pas pouvoir passer sous silence la grande question du mal moral. Pour surmonter toutes les difficultés d'un pareil sujet il aurait fallu, j'en conviens, le talent de Pope, et je sens vivement combien le mien est éloigné de celui de ce grand poëte.

Page 95, vers 17 :

« L'homme tel qu'un nocher, rejeté par l'orage, etc.

On reconnaît facilement ici ce fameux morceau de Lucrèce sur les misères de l'homme.

*Tum porrò puer, ut sœvis projectus ab undis*
*Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni*

*Vitaï auxilio, cùm primùm in luminis oras*
*Nixibus ex alvo matris natura profudit;*
*Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,*
*Cui tantum in vitâ restet transire malorum.*

L'imitation de ces vers par Racine fils a beaucoup de douceur.

« Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
« Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
« J'entrai dans l'univers, escorté des douleurs,
« J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
« Je dois mes premiers jours à la femme étrangère
« Qui me vendit son lait et son cœur mercenaire.
« Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
« Et long-temps insensible à son zèle empressé,
« De mon premier retour un souris fut le gage.

Page 96, vers 22 :

« Je disais au plaisir : pourquoi m'as-tu trompé ?

C'est la traduction de ce mot si profond et si mélancolique de l'Ecclésiaste : *Et gaudio dixi : quid decepisti me ?*

Page 99, vers 13 :

« Et les troupeaux au loin mugissans dans les plaines,
« Et le sommeil trouvé sous l'ombrage des chênes!

Ces vers, comme on voit, sont une imitation de ce passage tant admiré de Virgile sur le bonheur de la vie champêtre.

« . . . . . . . *at latis otia fundis,*
« *Speluncœ, viviquc lacus : at frigida tempe,*
« *Mugitus que Boûm, molles que sub arbore somni.*

Mais qui rendra jamais le charme inexprimable de ce dernier vers?

« *Mugitus que Boûm, molles que sub arbore somni.*

Page 100, vers 8 :

« Tombe comme un fruit mûr dans un beau jour d'automne.

Cette image appartient à Cicéron qui, le premier, l'a employée dans son *Traité de la vieillesse.*

Page 100, vers 11 :

« Amitié, nœud sacré, etc.

« Seul sentiment de l'ame où l'excès soit permis,

A dit Voltaire, et ce vers est peut-être le plus aimable qu'on fait sur l'amitié.

Page 101, vers 1 :

« Semblable à la colombe, et blanche et fortunée, ....
« La femme, en unissant l'amour et la pudeur, etc.

« Sans la femme, a dit d'une manière charmante M. de « Châteaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et « il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. « La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme « ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs « guirlandes parfumées. »

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

# NOTES DU CHANT IV.

Page 117, vers 11 :

« Entre la terre et l'homme un contrat solennel,
« Fut dressé par les mains de l'Arbitre éternel.

Le fonds de ces idées sur la nécessité de l'union de l'homme et de la terre pour former un véritable corps politique appartient, plus ou moins, à Rivarol qui les avait développées d'une manière très-brillante dans sa *Théorie du corps politique;* ouvrage où l'on trouvait une foule de vues grandes et neuves, et auquel la mort prématurée de l'auteur l'a empêché de mettre la dernière main. Il serait à souhaiter que ceux qui sont en possession de ce manuscrit en fissent enfin part au public : on y verrait que Rivarol n'était pas seulement un esprit très-fin et un écrivain très-ingénieux, mais encore un homme capable de graves et hautes méditations.

Page 118, vers 1 :

« . . . . . . . . le soc cultivateur
« Fut des premiers états l'antique fondateur.

Les anciens, qui ont eu toutes les grandes et belles idées, avaient parfaitement senti qu'il n'y a point de vraie société

politique sans agriculture. Aussi appelaient-ils Cérès la mère et la protectrice des lois. (*Legiferæ Cereri*, VIRG. En. 4.)

Page 119, vers 6 :

« Dans le vaste Forum, si fier de sa tribune, . . . .
« N'entendait que des bœufs à l'entour mugissans.

« . . . . . . . *passim que armata videbant*
« *Romano que foro et lautis mugire carinis.*

VIRG. En. 8.

Page 120, vers 9 :

« Où l'immense couleuvre et les boas hideux, etc.

Les *boas* sont un genre de serpens, fort communs en Afrique et dans l'Amérique méridionale ; ils sont d'une taille demesurée et d'une extrême voracité. Il y en a qui, suivant quelques voyageurs, ont jusqu'à 35 pieds de long. Le *devin*, qui est du genre du *boas*, est le plus formidable de tous. (Voyez l'*Hist. Nat. des serpens*, par M. de Lacépède.)

Page 123, vers 9 :

« Les lois ! morale écrite à tous les yeux visible, etc.

Rivarol définissait la loi : *la réunion des lumières et de la force.* Le gouvernement donne *les lumières*, et le peuple, en fournissant une armée ou une gendarmerie pour l'exécution, donne les *forces.* Ceci, au reste, se rattachait à sa belle définition de *la puissance*, qu'il appelait *la force organisée ;* et on sent bien que, dans son système, il n'y avait de véritable *puissance* que le gouvernement.

Page 124, vers 9 :

« Un contrat éternel, une antique union
« joignent la politique et la religion.

Je me rappelle que Rivarol, dans son ouvrage sur la politique, avait exprimé cette vérité par une belle et grande image. « Le corps politique, disait-il, est comme un arbre : à mesure « qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la terre. »

Page 126, vers 1 :

« Mais qu'osé-je tenter ? c'est toi seul, Montesquieu, etc.

Voici comment un homme d'esprit a peint Montesquieu et son *Esprit des lois*.

« Montesquieu parut avec son *Esprit des lois*, qui devint le « code du genre humain. C'est là que toutes les législations du « globe sont citées devant le tribunal du génie pour y être « analysées et jugées. Montesquieu met dans la balance les « peuples et les rois, et pèse d'une main également sûre les « droits des uns et les devoirs des autres; partout il montre le « mal réel et indique le bien possible. . . . . L'*Esprit des lois* fut « aussi une époque du monde littéraire. Et, en effet, quels « genres de mérite ne sont pas rassemblés dans cet ouvrage? « On ne saurait trop admirer la félicité de ce génie qui ne perd « jamais ni la grace dans la profondeur, ni la rapidité dans « la richesse. Nul écrivain n'a pénétré les objets avec une saga- « cité plus vive, et nul n'a donné à la raison plus de hauteur « et d'autorité. Toutefois on est étonné de voir ce génie si « ferme et si vigoureux se troubler tout à coup et chanceler « dans sa marche. Quelquefois il lui arrive de prendre les « éblouissemens pour la lumière; quelquefois aussi on le perd

« dans les nuages dont il s'enveloppe; mais il se sauve par la « fréquence des éclairs. En général, les commencemens de « l'*Esprit des lois* sont un peu obscurs et incertains. On sent « que l'auteur n'a pas remonté assez haut vers les principes. « Mais à mesure qu'il avance, il s'affermit dans sa marche. Il « prodigue tous les genres d'idées et multiplie autour de lui « toutes les lumières. L'*Esprit des lois* est comme le Nil : large, « immense, fécond dans son cours ; faible et obscur à sa nais- « sance. »

## Page 128, vers 13 :

« La majesté des rois rend le peuple docile, etc.

Rivarol, que je me plais à citer parce que ses idées sont fort peu répandues et souvent très-dignes de l'être, fait sur les outrages commis, dans les crises révolutionnaires, envers la puissance et la majesté des rois, une réflexion qui me semble aussi profonde qu'elle est bien exprimée. « Pourquoi, dit-il, dans les révolutions d'un « empire, donne-t-on d'abord tant de larmes aux malheurs du « prince ? C'est que dans sa personne les premiers coups de la « fortune outragent d'abord la puissance et la majesté. Si la « fortune s'obstine, ses dernières rigueurs ne tombent plus « que sur la triste humanité. Il en est de la personne des Rois « comme des statues des Dieux : les premiers coups portent sur « le Dieu même, les derniers ne frappent plus qu'un marbre « défiguré. (*Théorie du corps politique.*)

Il me semble que cette image ne déparerait point un chapitre de l'*Esprit des lois*.

## Page 141, vers 19 :

« Vain espoir, Rome entière . . . .

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici le beau tableau des

ruines de Rome, tracé par M. Delille, dans son poëme des Jardins.

« O champs de l'Italie! ô campagne de Rome,
« Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
« C'est là que des débris fameux par de grands noms,
« Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
« Vous offrent ces aspects, trésors des paysages.
« Voyez de toutes parts, comme le cours des âges
« Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
« Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
« De Rome étale au loin la ruine immortelle;
« Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
« Garde du peuple-roi les exploits éclatans;
« Leur masse indestructible a fatigué le tems.
« Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde;
« Sous ces portes passaient les dépouilles du monde:
« Partout confusément dans la poussière épars,
« Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;
« Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
« La douce illusion nous montre encor la trace.

Dans ce morceau, M. Delille a mêlé avec beaucoup d'art les grandes images aux souvenirs touchans: la teinte douce des deux derniers vers fait un heureux contraste avec la pompe des vers qui précèdent.

Si je ne craignais d'étendre trop ces notes, je rapporterais ici deux chapitres entiers du *Génie du Christianisme* sur les ruines, où M. de Châteaubriand semble avoir épuisé, pour les peindre, toutes les richesses pittoresques du langage. Je ne puis cependant résister au désir de rappeler au moins ce qu'il dit des ruines des monastères et des églises gothiques.

« Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces

« débris. Sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tem-
« pêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages,
« leur architecture gothique a quelque chose de grand et de som-
« bre, comme le Dieu de Sinaï, dont elle rappelle le souvenir.
« Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne
« de la tristesse de ces lieux. Des mornes embrumés, des vallées
« où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrens qui coulent au
« travers des bruyères, quelques pins rougeâtres jetés sur la
« nudité d'un désert flanqué de couches de neige, c'est tout ce
« qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et
« leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où
« s'échappent mille plaintes. L'orgue avait jadis moins de soupirs
« sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux
« ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures, on voit fuir
« la nue et planer l'aigle marin. Quelquefois égaré dans sa route,
« un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un esprit
« des eaux voilé de ses ailes, sillonne le noir Océan; il semble
« se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent
« les débris du temple de Dieu. »

Page 143, vers 20 :

» Déjà dans Amalfi la boussole est trouvée.

« La boussole, dit fort bien Montesquieu, ouvrit pour
« ainsi dire l'univers. On trouva l'Asie et l'Afrique, dont on
« ne connaissait que quelques bords, et l'Amérique, dont on
« ne connaissait rien du tout. »

Page 146, vers 15 :

« Siècle à jamais fameux, etc.

On reconnaîtra facilement dans cette tirade un morceau fameux de M. le cardinal Maury, qui fut très-applaudi dans le

temps, et qui m'a semblé si beau que je n'ai pu résister au désir d'en faire passer les principaux traits dans mon tableau du siècle de Louis XIV.

Page 148, vers 1 :

« Voilà quel fut pour nous le siècle de la gloire.

Je n'examinerai point ici si les Français furent vraiment heureux sous Louis XIV. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils furent grands; et la gloire est le bonheur politique des nations. Les Spartiates et les Romains ne furent pas heureux, mais ils furent grands; et, c'est là le but principal que se propose le législateur ou le prince.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

# ERRATA.

Préface, avant-dernière ligne de la page 2, mesure de biens, et ; *ajoutez* : présente.

Page 7, ligne 2, encore, *lisez* : encor.

Page 17, ligne 6, Jupier, *lisez* : Jupiter.

Page 37, ligne 13, ournoyante, *lisez* : tournoyante.

Page 58, ligne 22, expiré, *lisez* : expirés.

Page 89, ligne 7, du *lisez* : des.

Page 146, vers 17, le plan, *lisez* les plans.

